EMMANUEL, Comte de MALYNSKI

1925

La Mission du Peuple de Dieu

-I-

L'ERREUR du PRÉDESTINÉ

Ière Partie

LE TALMUD CONTRE LA SAINTE ÉCRITURE

ESR

ÉDITIONS SAINT-REMI
BP 80 – 33410 CADILLAC
Tel/Fax : 05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

L'Erreur du Prédestiné

DU MÊME AUTEUR :

Pour sauver l'Europe . . . . . 1 vol.

Peuples, voulez-vous manger ou être mangés ? . . . . . 1 vol.

Le Peuple-Roi . . . . . 1 vol.

La Gauche et la Droite . . . . . 1 vol.

A paraître prochainement :

La Mission du Peuple de Dieu.

2e partie : **Le Réveil du Maudit.**

3e partie : **Le Triomphe du Réprouvé.**

EMMANUEL MALYNSKI

LA MISSION DU PEUPLE DE DIEU

PREMIÈRE PARTIE

L'Erreur du Prédestiné

*

Tous droits réservés.

Il a été tiré de cet ouvrage :

40 exemplaires sur papier spécial numérotés..

Copyright by
Emmanuel Malynski 1925.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Ce volume a été déposé au Ministère de l'Intérieur en 1925.

CHAPITRE PREMIER

EN GUISE D'INTRODUCTION

Qu'est-ce que le Judaïsme ?

Si nous ne voulons pas nous borner à constater ses effets contemporains et les causes immédiates qui les déterminent, si nous voulons essayer d'en démêler le sens impondérable et profond, en dehors des contingences d'une époque donnée, nous devons prier le lecteur de nous suivre jusqu'aux confins de l'histoire, de la théologie et de la philosophie, car c'est là que se trouvent les sources qui n'ont jamais cessé de l'alimenter et que de nombreux affluents renforcent ensuite sur la route, sans jamais en dénaturer l'essence originelle.

Le sujet est très vaste, puisqu'il touche à ce qu'il y a, d'après moi, de plus essentiel dans l'histoire du monde, ou au moins des peuples qui ont engendré l'Europe avec sa civilisation, la seule qui importe dans mon sujet.

Je n'ai pas à m'occuper de la préhistoire, ni des hypothèses astronomiques, géologiques, anthro-

pologiques ou théosophiques : c'est tout à fait en dehors de l'ébauche historiquement synthétique que peut comporter cet ouvrage.

Victimes modernes d'Israël, nous devons nous demander ce que c'est que ce peuple, qui ne compte qu'une dizaine de millions d'êtres humains, dont au moins quatre-vingts pour cent d'illetrés et d'incultes ; et cependant toute la vie de notre planète en est, pour ainsi dire, saturée au point que presqu'à propos de chaque événement notable de l'histoire contemporaine, on peut dire, sans risquer de se tromper : « cherchez le juif ».

Quel est donc cet élément chimique qui, malgré sa faible quantité, a une faculté de se dilater telle que, pareil à l'éther hypothétique des physiciens, il imbibe et imprègne l'humanité entière de son essence, sans jamais s'y assimiler ?

Beaucoup d'auteurs documentés et de penseurs érudits se sont déjà posé cette question, et s'ils n'ont pas pu la résoudre, ce n'est pas faute d'érudition, mais parce qu'ils s'obstinaient à ne voir l'histoire de l'humanité que sous son aspect purement positiviste, réaliste et étroitement naturaliste.

Fidèles élèves de l'école rationaliste du XIXe siècle, ils voulaient tout réduire aux pondérabilités de la substance grise du cerveau et ignoraient, ou plutôt voulaient ignorer, par principe, le jeu des forces spirituelles qui constitue la véritable

existence du monde. Et même aujourd'hui, quand les plus grands coryphées de la science définissent la matière comme un « trou dans l'éther » et son atome comme un tourbillon d'une énergie impalpable et créatrice, ces logiciens étroits et bornés s'en tiennent toujours à leur façon uniquement matérialiste de considérer tous les phénomènes de la vie, ainsi que l'enchaînement des effets et des causes.

Laissons-les donc penchés autour de leurs « trous dans le vide » (puisque la toute nouvelle école scientifique doute fort de l'existence de l'éther) et sans craindre les accusations de mysticisme, cherchons la vérité sur une route que les mathématiciens auraient peut-être appelée la ligne des « nombres imaginaires » ; l'important, c'est que cette « imaginaire » symbolique, — par rapport au positivisme étroit, — nous permette de formuler rationnellement nos équations analytiques et synthétiques du peuple d'Israël.

Si nous nous limitons à regarder les chroniques anciennes sous un angle superficiellement encyclopédique, nous verrons que les Hébreux ne furent qu'une toute petite nation, que leur rôle dans l'histoire ancienne fut négligeable, que leur tribut aux arts et aux sciences fut de beaucoup dépassé par celui de leurs puissants contemporains, les Égyptiens, les Chaldéens, les Assyriens, les Perses, sans parler déjà des Grecs, comme rayonnement

de culture, et des Romains, comme rayonnement de force et d'organisation politique.

Le temple de Salomon, d'ailleurs construit par les Phéniciens, était, d'après Maspéro, une bien moins grande merveille du monde que les édifices de Thèbes et de Memphis.

Je le crois facilement. Cependant, qu'est-il sorti de ces sanctuaires superbes et fameux ? Des momies et des hiéroglyphes, des fables inintelligibles du Livre des Morts, qui ne présentent d'intérêt que pour quelques spécialistes de l'archéologie et où quelques occultistes s'obstinent à chercher des profondeurs sous la cendre, en un mot : de la poussière et la mort.

Qu'est-il sorti du Parthénon ? Une vision de beauté, qui séduit nos regards, rayon évocateur et charmant de quelque chose de superficiellement et charnellement temporel et d'irrémédiablement disparu, même, j'ose dire, de quelque chose qui n'a jamais vraiment vécu, car si cela avait pleinement vécu dans les entrailles vivantes, palpitantes et fécondes de la chair humaine, si cela avait eu non seulement la beauté, mais aussi l'amour, cela ne serait pas mort, sans avoir préalablement engendré une nouvelle existence.

Mais du Temple sur la colline de Sion, dont nous ne possédons même pas les ruines, sont sorties l'Église, la Synagogue et la Mosquée, toute l'histoire des vingt siècles de notre ère, les fondements

de notre morale, de notre civilisation et de nos vertus, tout ce pourquoi ont palpité, depuis cinquante générations, des milliards d'êtres humains, en un mot la Vie.

Comment un aussi gigantesque effet dont nous subissons tous, y compris les incroyants, l'emprise inconsciente depuis deux mille ans, a-t-il pu avoir une aussi petite cause : un petit peuple sans arts, sans sciences, sans beauté, sans culture, sans importance historique ? Comment ce petit peuple, presque ignoré de ses contemporains et méprisé par les chroniqueurs profanes, s'est-il conservé intact jusqu'à nos jours, et comment peut-il jouer, précisément de nos jours, le rôle de l'électricité négative de l'humanité ?

Comment ce « petit temple à l'image d'un petit peuple » (selon l'expression d'un écrivain moderne), a-t-il pu contenir en germe la vie de tant de siècles futurs, non pour quelques raffinés et privilégiés, mais pour les masses innombrables, qui n'ont cessé et ne cessent de se succéder de génération en génération, et pour trois types différents de moralités, de croyances et de mentalités qui ne cessent de s'abreuver à cette source vive ?

Voilà un problème qui n'en est pas un pour le chrétien et le juif religieux, mais qui est insoluble et angoissant pour le scientiste, le positiviste et le libre penseur, s'ils veulent se donner la peine de penser !

Et comme chaque fois où ils se trouvent en face d'un grand fait spirituel, dépassant les contingences naturelles, les esprits forts tâchent de s'en tirer par toute sorte de petites raisons d'analyse artificiellement combinées et de compromis tirés par les cheveux, comme par exemple l'exclusivisme et l'intolérance des Juifs et des Catholiques, grâce auxquels ces deux mentalités, si diamétralement opposées, auraient été comme embaumées, dans le style des momies égyptiennes.

Mais c'est que précisément le judaïsme et le catholicisme sont ce qu'il y a au monde de moins momifié et de plus intrinsèquement vivant, et qu'il en a toujours été ainsi.

En supposant même qu'une simple opiniâtreté inculquée par quelques législateurs, ait pu provoquer cet exclusivisme et cette intolérance, et en supposant que ces deux mots suffisent, à eux seuls, pour expliquer dans deux cas totalement différents, mais issus tous les deux du temple de Jérusalem, des effets qui ne sont pas une simple longévité sénile, mais deux perpétuelles jeunesses, en pleine activité et combativité, maintenant, comme depuis des siècles, pourquoi n'y a-t-il pas autre part rien de même approchant cette double ténacité, tellement unique et tellement surhumaine dans son invariabilité immuable et dans son énergie millénaire ?

Si l'exclusivisme et l'intolérance étaient les

seules causes, dans les deux cas et dans aucun autre cas, d'effets aussi prodigieusement surprenants, quelle serait alors la cause plus profonde de ces prétendues causes ?

Les ergoteurs de la libre pensée préfèrent violenter la logique qui ne souffre pas les effets inadéquats aux causes, et admettre *l'invraisemblable*, plutôt que de tolérer *l'impondérable*, bien que cet impondérable soit justement en train d'envahir victorieusement cette science humaine, dont ils se disent si fiers, dans le positivisme de laquelle ils cherchent leurs retranchements.

Chose curieuse, ce sont les Juifs, aussi soucieux d'anonymat dans l'histoire moderne que d'incognito dans l'histoire ancienne, qui sont au premier rang et les plus acharnés pour réduire au minimum la signification miraculeuse du rôle d'Israël ! Premiers bénéficiaires de ce miracle évident, qui saute aux yeux de tout observateur non prévenu, ils sacrifient volontiers apparemment leur propre orgueil national, pour se débarrasser de ce mot, qui les met en fâcheuse posture, et le remplacer, ce terme « tabou », par toutes sortes de menues contingences, dont l'accord artificiellement artificieux et sinueux est loin de suffire pour rendre claire cette grande synthèse dont les lignes amples et magistrales se dégagent irrésistiblement de la vue à vol d'oiseau de l'histoire des peuples.

Comme ce n'est pas à la foi, mais à la raison, que nous nous adressons dans cet ouvrage — quoique à une raison impartiale, qui ne préfère pas sectairement admettre l'absurde plutôt qu'un ensemble de faits dépassant ses expériences ordinaires, — nous devons rechercher où gît le secret de cette vitalité vraiment prodigieuse, pour ne pas dire miraculeuse, qui a fait que ce « petit temple d'un petit peuple » a été, en quelque sorte, la matrice féconde où se sont élaborées les aspirations les plus hautes et les passions les plus violentes, qui ont fourni l'étoffe de vingt siècles d'histoire et qui, depuis cette époque lointaine, n'ont cessé de se partager les cœurs et l'entendement des hommes, en y engendrant tour à tour les amours les plus sublimes et les haines les plus implacables.

Nous aurons l'occasion, dans le cours de cet ouvrage, de nous appliquer à dégager le sens du mot religion de toutes les contingences extérieures qui l'accompagnent généralement, mais n'en constituent pas l'identité et la substance et que la critique scientifique, soit par manque de compréhension du sujet, soit pas sectarisme volontaire, a la tendance de confondre avec elle.

La grande faute de la critique, que son laïcisme positiviste rend incompétente ou hostile en la matière, est précisément de s'entêter à voir le fond là où il n'y a que la forme.

Qu'on me permette une comparaison : prenons

par exemple des œufs : nous les voyons tous pareils, ils ont tous le blanc, le jaune, la coquille, et si nous les mangeons, nous leur trouvons le même goût (s'ils sont frais), leur composition chimique est toujours semblable (il paraît même que les progrès de la chimie permettent d'en fabriquer d'artificiels). Cependant la plupart de ces œufs dont ont faite nos omelettes, — je parle des plus frais et des plus authentiques, — ne sont même pas à proprement parler des œufs, pour la physiologie et la biologie, ces messieurs étant en désaccord complet, en cela, avec les cuisiniers les plus experts et les ménagères les plus averties.

Ce qui, pour un homme de science, caractérise un œuf, l'œuf en général, c'est un petit point à peine perceptible et complètement indifférent pour le positiviste de la fable ou de la cuisine, mais ce point n'en est pas moins le vrai centre du monde, de la création et de notre existence à tous, hommes et bêtes, et la grande énigme des philosophes : c'est le *germe de Vie déposé par l'Amour* sans lequel il n'y a pas de vie.

Tous les œufs ne le possèdent pas, — ce qui d'ailleurs ne diminue nullement leur valeur sur le marché — bien qu'ils soient identiques, même chimiquement, excepté pour cette toute petite chose sans importance et qui seule a de l'importance, puisque sans elle, ni ces œufs que nous

mangeons, ni nous, qui les mangeons, n'existerions pas ; ce jaune, ce blanc, cette coquille, qui occupent comparativement tant de place et seuls existent pour le commerce, ne sont là que pour protéger et nourrir le germe de vie, lequel est déjà un microcosme renfermant l'animal tout entier, avec son type spécifique et ses lointaines possibilités en puissance : c'est comme un comprimé de l'animal qui vit déjà, malgré que ses accessoires sont la seule question qui intéresse la plupart de nous.

Si nous parlons de l'Homme, ce germe, — son germe, — produit exclusif de la *fécondation par l'amour*, a uniquement par ce fait *la vie en soi*, avec tous les éléments momentanément engourdis, mais déjà existants et réels, de toutes ses manifestations mentales, intellectuelles et spirituelles futures.

Quel miracle de Dieu ! oui, mais aussi quel abîme entre l'apparence et la réalité ! voilà deux œufs exactement pareils, extérieurement et même intérieurement, mêmes propriétés optiques, chimiques, physiques, et cependant, il existe entre les deux cet abîme des philosophes, qui sépare l'Etre du non-Etre, la création transcendante de l'amour divin, des possibilités industrielles de l'invention humaine !

« Ce qui se passe dans le plus petit, se passe aussi dans le plus grand, ce qui se trouve en bas, se

trouve également en haut » : c'est une phrase du répertoire des vieilles sciences astrologiques, dans lesquelles réside incontestablement une parcelle défigurée de la vérité transcendante.

Il ne saurait en être autrement dans l'harmonie universelle. Quand la critique matérialiste examine ce qu'on appelle un système religieux, elle le classe selon ce qu'il contient d'albumine philosophique ou éthique et selon ses qualités nutritives temporelles et physiques, et elle oublie que ces éléments pondérables, seuls existants pour elle, ne sont là que comme une enveloppe protectrice et comme la nourriture destinée à une seule cellule vivante, qui est vivante parce qu'elle a été fécondée par l'amour, et que seule cette cellule constitue la Religion.

Le volume et la qualité de ces conceptions philosophiques ne les empêcheront pas d'être stériles, si le germe issu exclusivement de l'amour et non des spéculations métaphysiques et rhétoriques n'est pas là ; dans le cas contraire, elles seront également stériles en elles-mêmes, mais elles seront utiles, car elles fourniront la matière nutritive avec laquelle s'alimentera la nouvelle vie ; en se laissant graduellement assimiler à elle, elles participeront de sa nature transcendante et constitueront le véhicule nécessaire de ses manifestations matérielles.

C'est sous cet angle, qui est d'après moi l'angle droit des géométries, que j'invite à contempler

l'évolution religieuse, c'est-à-dire l'essence même du grand drame qui se joue à travers les siècles et dont les autres événements historiques participent à notre insu.

Que le lecteur veuille me faire crédit, et il verra qu'avec l'acceptation de cette *inconnue* tout s'explique et devient clair.

CHAPITRE II

LA PRÉDESTINATION D'ISRAEL

Le jour où les Israélites sont entrés victorieusement dans la Terre Promise et où a été gravi le premier échelon du Désir imprimé comme un stigmate ineffaçable dans les entrailles de la race, commence une ère nouvelle dans la gestation de l'œuf fécondé ; elle conduit jusqu'à l'éclosion longtemps attendue de la vie, rompant les murs de sa prison protectrice et se manifestant au grand jour, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement du christianisme ; mais elle est subdivisée en deux époques par la seconde captivité ou Captivité de Babylone, suivie d'une seconde réintégration de la Terre Promise.

La première de ces époques correspond au plus grand développement temporel, politique d'Israël, considéré physiquement, matériellement, comme les autres nations, mais ce qui nous importera uniquement ici, ce sont les efforts déployés par le germe de vie pour vaincre et assujettir tous

ces éléments d'évolution purement terrestre, pour en faire sa nourriture et sa subsistance et pour prendre possession de tout le champ limité par les parois de la coquille.

Dans la deuxième, c'est la décadence et le dépérissement rapide de la nation envisagée politiquement, économiquement et socialement, comme une Cité ou un État ordinaire, mais c'est la croissance rapide du germe, qui prend graduellement conscience de lui-même et de sa destinée supérieure, devient le maître de son étroite demeure et dispose de toute sa substance nutritive pour hâter sa maturité, comme l'insecte avant de percer son cocon, comme la vie animale avant de se libérer de ses entraves gestatrices.

Jusque-là, les Israélites n'avaient été que des pasteurs vivant sous la tente, avec les Patriarches ; des asservis et des esclaves, sous les Pharaons ; des nomades et de véritables « Juifs errants », sous Moïse.

Mais la loi, qui devait survivre à toutes les lois, parce qu'elle se confond dans sa partie purement éthique avec la loi naturelle et innée, leur avait été promulguée du haut du Sinaï ; le culte, c'est-à-dire la loi dogmatique et liturgique, avait été également formulée par le même législateur ; il ne devait pas y avoir d'autre Dieu que l'Éternel et l'Infini Un, Celui qui Est, qu'on appelait et qui consentait à se faire appeler le Dieu d'Israël,

puisque seul Israël le connaissait et l'honorait effectivement, et qu'il n'était pas même permis de représenter par des statues et des images, non parce que la chose fût un mal en soi-même, mais parce que l'ambiance et l'esprit du temps étaient idolâtres et païens et que la prudence prévoyante de Moïse avait dû exagérer et user d'un surcroît de circonspection, en imposant cette interdiction sévère, pour éviter la possibilité d'une pente glissante.

Pour la même raison, les dogmes de la Loi posaient le principe d'exclusivisme et d'intolérance à l'égard de tout ce qui était étranger, parce que l'étranger c'était le paganisme, que le milieu de l'époque n'incitait que trop à ses peu austères pratiques la fragilité encore toute extérieure de la foi israélite, que les tentations du monde et de la chair y appelaient sans cesse les instincts grossiers et élémentaires, et qu'il fallait garder jalousement et à tout prix, avec les précautions particulières qu'on prend avec une femme enceinte, la nation-matrice dont la perception divinatrice de ses sages attendait l'enfantement de la régénération universelle des siècles futurs.

Cet exclusivisme et ce concept du Dieu jaloux étaient donc parfaitement justes et inspirés par la prévoyance et la sagesse, en dépit de toute l'indignation de la critique rationaliste moderne qui, embourbée dans le matérialisme temporel, ou le

civisme étroit, ne sait pas ou ne veut pas sortir de sa subjectivité médiocre et se placer au point de vue de la primauté manifestement évidente de ces grands problèmes spirituels et même de cette synthèse historique de grande envergure qui transcende la myopie de son utilitarisme mesquin, pratique et immédiat.

Je ne disconviens pas que cette intolérance a eu parfois de graves inconvénients par rapport aux intérêts terrestres civiques de l'État hébreu, mais qu'était-ce en comparaison de la mission unique dévolue à ce peuple, dont l'État ou la Patrie politique n'étaient que des formes provisoires et des moyens correspondants à des étapes d'une évolution nécessaire en fonction du seul but à remplir ?

On ne regarde pas aux petites contrariétés quand la raison d'État commande : or, dans le cas qui nous occupe, c'était ces raisons appelées d'État qui étaient au rang des petites contrariétés, en proportion de la raison, qu'on aurait pu appeler d'Univers, qui commandait des précautions excessives au peuple d'Israël.

Souvent, cette prévoyance était non seulement outrée, mais faussée dans son principe par son attachement ridicule à toutes sortes de petites formules et de puériles ou blessantes restrictions rituelles ; mais cela c'est la défectuosité universelle et perpétuelle de la nature humaine, qui a toujours déformé et dénaturé l'œuvre des génies

en ne voyant et en n'insistant que sur la lettre, lorsque eux avaient en vue l'esprit uniquement.

Cette tendance à vouloir faire trop bien, dans le sens des formes seulement, est un défaut commun à tous les hommes, mais elle n'altère en rien la valeur intrinsèque des principes eux-mêmes.

La nation biblique devait être exclusive et intolérante, car ce n'est pas des statues de marbre, ni des momies qu'on exhume des sarcophages, ce n'est pas la mort et la poussière des siècles disparus, mais c'est Lazare sortant du tombeau, c'est la Vie rayonnante et victorieuse, qu'elle était appelée à léguer à l'humanité : l'honneur d'une pareille prédestination oblige et exige le sacrifice des devoirs ou opportunités inférieures touchant l'État, la sociabilité et la patrie, et cela a été précisément la gloire de l'esprit de cette race, incarné dans la pléiade de ses prophètes et de ses sages, d'avoir surmonté la grossièreté inculte, les défections et les révoltes de cette nation et de l'avoir conduit, malgré ses répugnances, à l'accomplissement des desseins de la Providence.

Le côté éthique de la Loi se confondait, avons-nous dit, avec la loi naturelle et innée : or, c'est encore ce que conteste la critique rationaliste moderne, sans toutefois parvenir à expliquer ce qu'elle aurait à ajouter ou à rejeter du Décalogue, qui constitue la véritable somme de toute la morale prohibitive indispensable à l'existence sociale et

inhérente au sens intime de la conscience et aux premiers besoins de l'homme. Tout y est : la fidélité et le respect dû à l'Etre Suprême répudié par notre libre pensée ; le lien du serment et de la parole donnée, foulé aux pieds par notre utilitarisme ; la protection de la vie ou du bien d'autrui, que conteste pratiquement notre humanitarisme ; la préservation des ravages de la jalousie, de l'envie, de la calomnie, du mensonge et du chantage, ces vertus démocratiques par excellence ; les égards et l'obéissance dûs à l'autorité, qui exaspère l'égalitarisme ; le respect de la famille et du foyer, ainsi que la pureté des mœurs, qui y est indissolublement liée et qui nous semble contraire au libéralisme ; enfin la nécessité d'un repos après le travail, bien des siècles avant l'invention du socialisme : tout, sauf ce qui est du domaine de la charité et de l'amour, sauf ce qui est positif, constructif et pas seulement prohibitif, car le temps n'en est pas encore venu.

Je ne vois pas ce qu'on aurait pu y ajouter, ni ce qui est de trop, et c'est cette merveilleuse concision dans une pareille synthèse qui a un caractère surhumain, car l'homme laissé à lui-même tend à la complication, à la complexité et à l'enchevêtrement ; c'est cet ordre d'idées qu'il identifie avec l'intelligence et le progrès, mais ne récolte que la confusion grandissante ; plus avancée est sa prétendue culture, plus il complique, plus il

empile les difficultés qu'il lui faudra dénouer, résoudre... ou trancher avec le glaive lorsqu'il est à bout d'ingéniosités, comme nous le voyons de nos jours ; témoins nos lois et nos traités, qui font déborder les bibliothèques, qui se perdent en d'infinies subtilités, qui nécessitent d'interminables conciliabules et d'intarissables échanges de vue et que, pour cela même, par suite du dédain de notre orgueil humain pour la simplicité et la clarté divines, les avocats, les diplomates et les hommes de mauvaise volonté savent retourner dans tous les sens et en tirer tout ce qu'ils veulent, chacun de son côté.

Or, cette loi, si parfaite dans sa brièveté et sa clarté et si conforme à la voix intérieure de la conscience universelle de tous les temps qu'elle constitue jusqu'à aujourd'hui l'essence, le résumé et l'esprit de tous les codes, un seul homme a su non seulement l'inventer, mais l'imposer à des tribus de Bédouins nomades sortis de l'esclavage, et il a su l'imprimer si puissamment dans leur entendement et leurs cœurs, que cette Loi, transmise par leur canal, continue à faire la loi dans le monde civilisé après trente siècles, sans que personne ne se soit jamais avisé d'en changer l'essentiel, sauf dans les tourmentes révolutionnaires comme celle que nous traversons de nos jours.

Supposer qu'un simple mortel, par la simple coopération de son génie avec le hasard ininter-

rompu des millénaires ait été capable d'un pareil ouvrage, sans l'aide d'une force invisible, mais consciente, intelligente et constante, demanderait une somme de naïveté psychologique ou de parti-pris présomptueux, dont seuls sont capables les matérialistes, les esprits forts et ceux qui affectent de croire que le monde s'est fait tout seul.

Mais la conscience du Dieu unique, la Loi, le dogme et le rite ne suffisaient pas encore : il fallait un objet de vénération extérieure tangible, quelque chose comme un drapeau pour la patrie religieuse et civile, un signe de ralliement visible pour ces hommes rudimentaires, pour lesquels l'abstraction transcendante était trop loin, trop haut, d'autant plus que la nouvelle Loi défendait les images qui la figurent et, en un certain sens, semblent la mettre plus à la portée de la prière humaine.

Il fallait aussi un cénacle plus restreint au sein de la nation, à l'abri des changements et des vicissitudes populaires formant un corps permanent et se renouvelant automatiquement, pour constituer le noyau religieux de la nation et de ses aspirations et pour garder la pureté du rite et de la doctrine, en ne laissant pas s'éteindre l'étincelle du grand Désir allumé.

L'objet du culte, la chose sainte, ce sera l'Arche d'Alliance, sorte de tabernacle portatif qui a résumé prophétiquement la future patrie ambulante d'Israël, lequel devait apprendre déjà à se grouper pendant l'Exode vers la Terre Promise, selon la vocation de son avenir, et à prendre conscience de son identité plus religieuse que temporelle autour de l'emblème sacré ; la Terre Promise ne devait être qu'une patrie provisoire, un lieu de recueillement pour échelonner la route du Désir vers la céleste Jérusalem, un bivouac plus prolongé dans le désert, et Israël ne devait pas y enfoncer profondément ses racines ; la Judée n'était que la patrie exotérique extérieure et son symbole était le Temple destiné à la piété inconsciente et nécessaire du peuple ; mais l'objet et l'emblème du culte profond, intime et mystique, c'était l'Arche mobile, image de l'éternel pèlerinage qui, comme la mission d'Israël, continuera à rester détachée de la terre.

Il en est de même de la plus grande fête juive, de cette Pâques, qui veut dire passage (Peshach) où les Israélites doivent manger l'agneau et le pain sans levain, debout et comme prêts pour le voyage : elle commémore le départ pour l'Exode et aussi pour le pèlerinage mental, qui continue pour le juif toujours sans attache avec le sol, et elle fut ce nœud vital où la thèse chrétienne et l'antithèse néo-judaïque sont sorties de la synthèse biblique.

Pour garder le feu sacré du désir et de la prière, que Moïse alluma aux branches du Buisson

Ardent, et plus heureux que Prométhée, déroba à la foudre du Sinaï, fut institué le sacerdoce ; toute une tribu, celle de Lévy, y fut consacrée par droit de naissance, selon le sage principe aristocratique qui, à la fois, renforce l'esprit et la solidarité du groupe désigné, érigé en corps de garde, et évite les contestations et les intrigues désastreuses autour des privilèges convoités par tous.

Dans la tribu de Lévy, la souche favorisée était celle d'Aaron, frère de Moïse ; elle était destinée à être la pépinière des prêtres, gardiens de la pensée de leur illustre ancêtre ; les Lévites ne devaient pas posséder de terre, pour en être plus détachés et représenter déjà, par anticipation, l'avenir en quelque sorte sacerdotal de la race, car leur esprit devait peu à peu se répandre dans tout le peuple et le transformer dans le sens d'un séparatisme croissant, par rapport à ce qu'on allait appeler « les nations » et d'une originalité de plus en plus inassimilable et inaltérable.

L'organisation première des Hébreux, telle qu'elle est sortie des mains de Moïse, était donc celle d'une aristocratie théocratique, mais l'esprit en était surtout théocratique, comme il convenait à une race dont la religion était la vraie raison d'être.

C'est, si je puis m'exprimer ainsi, avec ce bagage et avec l'esprit renforcé par l'âpre souffle du désert,

qu'Israël arriva dans la nouvelle patrie désignée, dont Josué, le successeur de Moïse, consomma politiquement la conquête.

Mais parvenu à ce détour de sa destinée, le « Juif errant » devait, en quelque sorte, changer de peau, sinon de substance et encore moins d'essence, et se transformer en citoyen, en sujet, en membre d'une communauté politique, économique et sociale. Il fallait s'adapter au nouvel état de choses dans lequel on allait vivre.

Après la mort de Moïse et de Josué et pendant la période guerrière, qui marque la conquête difficile de Chanaan, l'autorité resta entre les mains de la classe sacerdotale, et ce furent les Juges, issus de cette caste, qui essayèrent, pendant quelque temps, de détenir le lourd héritage de Moïse et de combler le vide immense creusé par la disparition de sa volonté, de son rayonnement, de son génie et de son prestige.

Mais dans les conditions périlleuses de luttes incessantes dans lesquelles se trouvait engagée la communauté politique naissante, et pris en considération le caractère séditieux du « peuple au cou raide », ce gouvernement théocratiquement patriarcal ne pouvait pas durer ; un État avait d'autres besoins qu'un simple assemblage d'individus ; un organisme demande un organe central, sans quoi c'est le déséquilibrement et l'épilepsie, et le besoin, quand l'instinct conservateur n'est

pas éteint, doit finir par créer l'organe indispensable.

A un État, la Loi seule ne pouvait plus suffire, il fallait une Constitution ; mais cette dernière n'étant qu'un moyen et non un but par rapport à la mission exceptionnelle du développement biblique, devait être différente de celle des autres nations ; elle ne devait être qu'une fonction de la chose principale et seule inaltérable, qui était la Loi.

Ici, nous allons nous trouver devant un de ces actes marqués du sceau de la perennité, dont seule l'histoire biblique avait le secret, un de ces traits éblouissants dont les historiens ne semblent pas avoir compris la signification profonde, bien que ses répercussions fécondes aient pétri vingt siècles.

Nous vivons à une époque où la culture et l'ordre social, politique et économique se meurent, par suite du « krach » du principe de l'autorité ; nos contemporains dévergondés par l'esprit de désobéissance et de révolte ne savent plus à qui obéir et en vertu de quoi obéir, d'autant plus que la désobéissance flatte leur instinct envieux de démence orgueilleuse qu'on a soin de leur inculquer perfidement et de faire mousser dans leur cœur.

Voilà pourquoi la question que nous allons traiter est d'une actualité capitale et criante de nos jours, et c'est avec une attention concentrée

que nous devons méditer le geste symbolique aux conséquences millénaires du dernier des prêtres Juges, versant une fiole d'huile consacrée sur le front courbé du premier roi d'Israël. Les Israélites étaient alors le peuple de Dieu, qui est la source éternelle de toute autorité légitime ; ils n'étaient pas encore la race qui, à la manifestation divine sur la terre, avait préféré le cri de révolte du diable, de « celui qui ne veut point servir ».

Ils devaient donc adopter une règle de gouvernement en accord avec le principe du quatrième commandement, c'est-à-dire basée sur l'autorité légitime descendant d'en haut et de l'obéissance également légitime et obligatoire répondant d'en bas.

La grande gloire de l'esprit d'Israël est d'avoir réalisé cet immense et véritable progrès sur tout ce qui avait existé auparavant, en inventant le principe ingénieux de la monarchie tempérée dans son absolutisme par la constitution libérale du « droit divin ».

Mais qu'est-ce que c'est en réalité que le « Droit divin » ? Si vous posez cette question à un imbécile quelconque participant à nos anarchiques souverainetés populaires, il vous dira que c'est une réminiscence ridicule de l'obscurantisme médiéval, en vertu de laquelle un homme comme les autres est assimilé à une sorte d'exécuteur infaillible de la volonté divine et possède, par suite de cela, le droit

de disposer arbitrairement de la vie et de la liberté des autres hommes aussi bons et souvent meilleurs que lui ; il ajoutera que fort heureusement la démocratie éclairée de nos siècles de progrès, commençant avec la « grande » Révolution française, a eu raison de cette superstition aussi injustifiée que scandaleuse.

En réalité, « le droit divin » est tout autre chose, et c'est même le contraire de la recrudescence du pouvoir personnel d'un seul homme, car c'est la subordination, en quelque sorte *constitutionnelle* de ce dernier à une autorité supérieure et indiscutable, par le fait d'être l'origine première de tout pouvoir légitime sur notre planète.

Mais, — diront les démocrates et républicains impénitents, — que signifie ce titre pompeux de *vicaire* ou de *lieutenant* du Très-Haut, arboré ostensiblement par les souverains en quête de moyens de tromper les masses ignorantes, puisque ce capitaine n'existe probablement pas et même, s'il existe, ne manifeste en aucune manière son existence, sa volonté et ses sanctions à ses prétendus lieutenants, laissés libre d'agir effectivement selon la formule étiquettable de « leur bon plaisir » ?

Erreur, messieurs les citoyens et camarades, qui n'êtes satisfaits de votre liberté que lorsque vous êtes parvenus à en faire l'instrument d'asservissement des autres ; il en serait ainsi s'il s'agissait de votre Dieu panthéiste, qui est tout, pour ne pas dire rien, qui est et n'existe pas, de ce « quelque chose quelque part », ou plutôt nulle part, qui n'a jamais manifesté son identité spécifique et sa volonté personnelle, ni même ce que vous appelez la prétendue volonté personnelle, mais non quand on parle du Dieu du Nouveau et de l'Ancien Testament qui, selon la définition même de ce vocable, a légué au genre humain cette volonté personnelle d'une façon concrète et précise.

Si même ce Dieu n'était qu'une illusion mensongère et si nous nous placions au point de vue de l'athéisme pur, la moralité de ces *testaments* n'en resterait pas moins, soit la somme de ce qu'ont su ressentir et exprimer les consciences humaines de tous les temps, c'est-à-dire une sorte de suffrage universel de l'histoire psychologique de l'homme, dans sa partie dite Loi naturelle, dans les grandes lignes au moins, identique en effet à cette dernière ; soit l'extrait de ce qu'ont laissé à la postérité les pensées les plus éclairées, les génies les plus transcendants et les cœurs les plus purs, dont s'enorgueillit notre race, dans la deuxième partie constitutive, dite Loi surnaturelle.

Par conséquent, même dans ce cas, cette autorité et cette volonté, — appelée divine, — serait encore, sinon mathématiquement infaillible, au moins ce que nous possédons dans notre monde des relativités de plus proche de l'infaillibilité

absolue, puisqu'elle s'harmonise à la fois avec l'écrasante majorité du suffrage universel des consciences intimes de toute l'histoire et avec la sanction des plus grands esprits, que ne peuvent s'empêcher d'admirer, à leur corps défendant, les libres-penseurs eux-mêmes.

Bien que le Seigneur ne se manifeste pas dans nos affaires temporelles sous la forme d'une ingérence personnelle tangible, cette volonté est déposée dans les archives de l'histoire ; et qu'elle soit effectivement d'origine supra-terrestre ou non, elle n'en est pas moins le critérium le plus universellement admis et le moins discutable que nous connaissions, dans nos conceptions immémoriales du bien et du mal.

La respectabilité, attestée par le témoignage des générations qui nous ont précédés, et par ce qu'elles ont produit de plus élevé, est ce que nous possédons de plus stable et de moins mobile au milieu des déchaînements périodiques des passions contradictoires et des engoûments éphémères.

Si elle ne satisfait pas toutes les petites questions de détail de la vie individuelle et collective, si dans ses interstices entre les lignes, peuvent se glisser parfois, devant le microscope de l'analyse au jour le jour, des erreurs et des injustices regrettables, elle n'en est pas moins dans l'ampleur de ses grandes lignes, devant le télescope de la synthèse historique, ce que nous connaissons de

plus adapté aux besoins intimes de nos corps et de nos âmes, de plus immuable dans sa vérité éthique et psychologique, de plus respectable dans sa perpétuelle jeunesse d'actualité, de plus victorieusement éprouvé au feu des expériences millénaires dans l'ensemble de ses applications pratiques.

Nous pouvons donc dire que cette *volonté divine* pour les croyants, appelée du nom qu'on voudra pour les incroyants, est un fait *qui existe* et qui parle, comme aurait parlé une personne vivante à qui ne se bouche pas les oreilles.

Or, c'est l'autorité invisible exprimant cette volonté toujours la même, qui est précisément ce que nous autres, obscurantistes et rétrogrades, nous appelons Dieu dans le domaine politique, économique, social et mental. C'est elle qui est *le curé* dont le Pape est le *premier vicaire*. C'est elle le capitaine dont les souverains sont *les lieutenants* « per me reges regnant ».

Par le fait d'être la source du droit divin, elle devient la limitation de l'abus humain. Elle est le frein et le mors des rois. Elle est, entre leurs mains, comme un glaive à deux tranchants, car elle les exalte et les courbe à la fois en les obligeant à l'obéissance, sous peine de perdre leurs droits à l'obéissance, comme ce serait le cas avec un lieutenant qui réclamerait de son caporal une infraction aux dispositions laissées par écrit par son capitaine momentanément absent.

Elle est le seul critérium possible et suffisamment respectable pour nous permettre de distinguer où est la légitimité et où est la révolte, car un caporal qui désobéit à son lieutenant, en révolte lui-même contre son capitaine, n'est plus le désobéissant et l'indiscipliné, bien au contraire, il est pour la légitimité et c'est le lieutenant qui est le révolté.

Bien entendu, cela ne peut être d'un effet pratique que dans les grandes lignes indiscutables et initiales, car ce caporal ne doit pas discuter les ordres de son lieutenant, sous prétexte qu'il croit ou présume que peut-être le capitaine serait d'un autre avis, il ne le peut légalement que devant le fait brutal et avéré d'une interdiction formelle.

Certainement beaucoup de déplorables abus se sont glissés dans les actions des lieutenants-rois, mais ce sont là des choses inséparables de la faiblesse humaine et de l'imperfection originelle communes à tous les régimes et inhérentes à toutes les formes de la domination.

Cependant, quelque déplorable que puisse être un abus en lui-même et dans ses suites, ce n'est pas encore l'équilibre social dérangé dans ses bases fondamentales, ni l'ordre moral et la hiérarchie normale indispensable au fonctionnement de tout organisme, renversés ou outrageusement intervertis, ce n'est pas encore l'innommable insanité contemporaine dont nous périssons, en

vertu de laquelle le pouvoir suprême, avec ses graves prérogatives et ses écrasantes responsabilités, est jeté comme une viande de rebus au milieu d'une meute de chiens affamés, à toutes les concupiscences ignorantes et suggestibles de la rue, et livré aux enchères et surenchères de tous les appétits impulsifs et incohérents des populaces vociférantes.

Le « droit divin » est donc effectivement une digue contre le despotisme et non sa consécration, c'est une véritable constitution dans le sens d'un plus grand libéralisme transformant les monarques en « Oints du Seigneur », c'est-à-dire en exécuteurs testamentaires de cette volonté que renferment les livres canoniques de la religion.

On me dira, et non sans raison, que cette transformation est surtout théorique. Oui, jusqu'à un certain point, mais au même titre que la souveraineté du Peuple est théorique dans nos absurdes démocraties modernes, où nous ne savons que trop bien que les organes exécutifs et les corps démagogiquement constitués sont beaucoup moins la volonté de la majorité réelle, — d'ailleurs difficilement exécutable, par suite de son incompétence, — que celle de leurs cliques, représentant, soit des convoitises, soit des ambitions, soit des doctrines particulières, qu'on fait avaler à l'imbécile collectif.

Dans les deux cas, il y a donc une grande

infidélité de la pratique à l'égard de la théorie. Cependant, cette infidélité a des limites ultimes qu'elle ne peut pas dépasser longtemps, surtout sans courir le risque de graves représailles. Les théories ont beau être élastiques, elles finissent par se rompre si l'on tire trop et toute l'histoire est là pour nous prouver que le trop grand mépris et la négligence de la théorie admise conduisent fatalement à la catastrophe inévitable du régime, ce que ces régimes savent trop bien, l'un comme l'autre, pour ne pas pactiser, user de ménagements et subir, au moins jusqu'à un certain point, les exigences et mêmes les inconvénients de la théorie.

Voilà pourquoi ce que nous pouvons comparer ce n'est pas la pratique, — dans les deux cas imparfaite par rapport à la théorie, — mais les deux théories du droit divin et du droit démocratique. Si nous trouvons l'une des deux plus défectueuse que l'autre, la pratique correspondante le sera d'autant plus.

Quelque bizarre que cela puisse paraître à première vue, le *principe constitutionnel* est essentiellement le même dans ces deux systèmes de gouverner en apparence si dissemblables : la nécessité d'un contre-poids modérateur et stabilisateur contre un excès de pouvoir personnel, qu'il s'appelle roi, président, ministre, ministère, ou comité de salut public, ou conseil des commissaires du peuple, etc., peu nous importe ici.

Avec le droit divin, ce contre-poids est constitué par un ensemble de lois et de préceptes qui ont subi l'épreuve de vingt siècles d'expériences crucifiantes sans en être altérées et qu'ont professé, pendant ce laps de temps considérable, les hommes les plus intelligents, les plus désintéressés, les plus profonds et les plus saints qu'aient produit nos divers états de culture et d'évolution et que les majorités humaines se sont accordées pour considérer, au moins dans les grandes lignes magistrales, comme la base la plus invariable et la plus permanente de la pondération, de l'équité et de la moralité individuelle et collective.

Du côté droit démocratique, la digue qu'on nous offre est une sorte de banc de sable mouvant qu'agite le vent des tempêtes et où déferlent, à chaque marée haute, les vagues hurlantes et mugissantes de la mer. Les parlements élus au suffrage égalitaire, expression de la paradoxale royauté des multitudes, sont des remparts d'alluvion qu'apportent et emportent les passions déchaînées aujourd'hui et que respecteront peut-être demain les placidités imperturbables, les unes comme les autres aussi inconscientes de leur ouvrage et aussi aveuglément élémentaires que les flots de l'Océan.

C'est la confusion des versalités, des concupiscences et des incohérences, enlizée dans l'inconscience des placidités, des impulsivités, des sug-

gestibilités et des ignorances, qui constitue le critérium suprême et la plus haute instance inventés par la démocratie : c'est un véritable « jugement dernier », contre lequel il n'y a plus d'appel, pas même l'odieuse soupape du régicide, car il ne correspond pas à la « monarchie par la grâce de Dieu », qui n'est qu'une lieutenance, mais à la grâce de Dieu elle-même, et les attributs de l'infaillibilité pour le discernement du bien et du mal, du beau et du laid, du vrai et du faux, sont octroyés dans leur plénitude à cette distillerie colossale des turpitudes personnelles et des vicissitudes collectives.

Si de la théorie nous passons à la pratique, nous n'aurons pas besoin d'étudier minutieusement l'histoire pour constater que ce sont les démagogies vociférantes de l'Agora, semblables à nos suffrages égaux et universels, qui ont enterré l'indépendance de la Grèce, que ce sont les démagogies armées et indisciplinées, appelées légions, cohortes et gardes prétoriennes qui ont livré aux Vandales le puissant empire romain et avec lui toute la culture antique. Nous ne trouverons pas un seul cas de décrépitude d'une société, tant qu'est effectivement respectée la discipline hiérarchique, couronnée à son sommet par le principe inviolable et incontesté d'un droit qui ne prend pas sa source dans les fluctuations humaines, mais dans la loi divine.

Nous avons aussi l'exemple de la pérennité

de l'Église catholique qui brave victorieusement les intempéries et les ouragans depuis deux mille ans, parce qu'elle est bâtie sur le rocher d'un droit divin conféré à un homme souverain et à sa succession selon un ordre fixe, tandis que les Églises dissidentes s'éparpillent, s'étiolent et s'effritent en poussière anarchique, parce qu'il leur manque l'autorité indiscutable en haut, reliée par la discipline hiérarchisée à l'obéissance indiscutée en bas. Cependant, l'infaillibilité du Souverain Pontife, tant attaquée au nom du libéralisme, n'est que celle d'un vicaire auquel est laissé un certain crédit, d'un fondé de pouvoir qui ne peut dépasser les limites assignées par les dispositions formelles de Celui dont procède le pouvoir.

De même Louis XIV, monarque absolu et particulièrement jaloux de son absolutisme, a pu dire : « l'État, c'est moi », mais il n'aurait pas pu dire et n'a pas dit : la Loi c'est moi, car la Loi est au-dessus des rois, même du Grand Roi.

Ce n'est que la démocratie, avec son humanitarisme, père de l'inhumanité et son égalitarisme, source d'inégalités, qui prétend être la rivale de Dieu, l'origine des lois et posséder l'infaillibilité absolue, laquelle, par un prodige inouï ou en vertu d'une propriété magique ou mystique, doit résulter inévitablement du choc chaotique de centaines de mille incohérences, ignorances, impulsivités, vanités et concupiscences, assaisonnées de corruptions,

d'insinuations, d'infatuations, d'intoxications et d'intimidations.

Nous avons le lamentable privilège de vivre à une époque si particulièrement, si invraisemblablement et si tragiquement suggestive dans ces ordres d'idées, comme peut-être aucune de celles qui nous ont précédé dans l'histoire, que je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet.

Je me bornerai à conseiller à mes contemporains de regarder autour d'eux, sans chercher loin de leurs personnes, ni dans le temps, ni dans l'espace, et ceux qui ne parviendraient pas à discerner les signes et les analogies tant de l'ordre théorique que pratique qui crèvent nos yeux et caractérisent notre temps, ainsi que les causes si manifestement évidentes et si incontestablement déterminantes, à ceux-là s'applique la parole de l'Évangile, qu'ils ne sont que des aveugles menés par d'autres aveugles et il n'est guère possible de les éclairer, car leurs appareils optiques sont réfractaires à la clarté.

CHAPITRE III

LA TROUVAILLE D'ISRAEL

Aucun organisme politique, économique et social, pas plus qu'aucun équilibre d'une mentalité individuelle ne saurait exister sans la triple notion de l'autorité, de l'obéissance et de la hiérarchie appuyée sur les sanctions disciplinaires servant de trait d'union.

La question est de savoir en quelles mains doit se trouver le nœud vital de tout l'édifice : l'autorité.

L'antiquité l'avait résolue en la déposant, suivant les affinités de ses civilisations, dans l'un de deux extrêmes ; mais elle avait oublié que les extrêmes se touchent.

Chez les nations gréco-latines, l'autorité, quoique souvent plus nominale que réelle, était en bas, dans le peuple, l'Agora, le Forum étaient la plus haute instance à Athènes et à Rome. Les archontes, les consuls en étaient simplement les mandataires.

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans les détails, même les plus importants, comme par exemple le rôle salutaire du Sénat romain, aristocratique, modérateur et conservateur ; je veux appuyer surtout sur ce principe synthétique dont nous subissons les ravages et qui était déjà alors en vigueur,. qui repose sur la notion logiquement insensée que le maître, le chef, est le serviteur (selon Frédéric II, intoxiqué par Voltaire, le premier serviteur) de ceux auxquels il est appelé à commander et qui, tout naturellement, dans ces conditions, commencent par ne pas vouloir obéir.

Même dans les premières périodes de l'empire romain, malgré l'omnipotence des Césars, cette fiction absurde, mais profondément enracinée dans les cervelles latines, de la majesté de la populace, continuait à végéter ; c'était donc le point de vue à la mode aujourd'hui encore, avec les barbares et les esclaves en moins.

En pratique, par intermittences, l'autorité était puissante, quand elle avait la force et la poigne pour se manifester ; mais théoriquement, le principe de légitimité n'avait pas de fondements solides, ne relevait pas de ce qui était plus haut, mais de ce qui lui était subordonné, reposait sur le marécage instable des bas-fonds populaires, de leurs mouvements et de leurs reflexes, et c'était là le grand péril issu d'une conception hiérarchique manifestement irrationnelle. En un mot, nous

pourrions appeler cet état de choses le despotisme du peuple ou de ses majorités.

Cette conception démagogique n'était pas l'apanage exclusif des Gréco-Romains. Elle s'étendait aussi à des nations sémites comme les Phéniciens, les Carthaginois, de même que la conception contraire aux Ariens de la Perse. Je crois qu'on exagère en cherchant partout la raison ethnique.

Tout autre était l'idée asiatique, mais au *moins* aussi irrationnelle, car elle tombait dans l'excès contraire.

Là, pas de citoyens et de « majesté » décernés à une tourbe grouillante et dévergondée, pas même de sujets, rien que des esclaves et un maître, avec le glaive et le fouet, un maître qu'il fallait servir à genoux sous la menace et en qui s'incarnait la source de l'autorité et la raison de l'obéissance.

Cette notion était défectueuse. Théoriquement, parce que l'homme même déchu et courbé est tout de même un « animal raisonnable » et qu'il finit par se demander en vertu de quoi un simple mortel, très souvent un aventurier audacieux sorti de la plèbe, peut-il jouir de pareils privilèges et tel'ement aux dépens du reste de ses semblables. Pratiquement, parce que ce glaive et ce fouet, — sans lesquels la domination, souvent synonyme d'oppression, n'était guère possible, — avaient deux bouts, dont l'un était tenu par des mercenaires armés jusqu'aux dents et chargés de maintenir

dans la servilité les habitants du pays sans attaches avec le Prince, dont l'apparente omnipotence devait souvent pactiser avec cette seule garantie et raison d'être du pouvoir, la force armée, épouser ses intérêts et ambitions et être de fait à sa merci.

De là, comme dans la Russie, la Turquie ou la Perse d'hier, pâles vestiges relativement modernisés de cette conception ancienne, les intrigues et les révolutions de palais, les crimes mystérieux, les assassinats ténébreux, le despotisme égoïste et exclusivement égocentrique, tempéré par le régicide et le complot.

Comme parmi ces despotes, il a dû y avoir des hommes intelligents, ils ont compris que même pour l'époque leur position était difficilement tenable, car leur pouvoir sans base au moins théoriquement légale était, en quelque sorte, suspendu entre ciel et terre. Il fallait soit le rattacher à la terre, comme l'ont fait les Grecs et les Romains, soit être plus audacieux et le rattacher au ciel. C'est ce dernier parti qu'ils ont pris et, profitant de l'ignorance profonde des masses et de leurs terreurs superstitieuses des choses de l'au-delà, ils se sont, avec l'aide des prêtres, des magiciens et des prétendus thaumaturges, proclamés eux-mêmes des dieux.

Dès lors, la base légale était établie. L'abaissement et la souffrance du peuple étaient auréolés du mérite de la piété. La caste sacerdotale intéressée, dont les connaissances scientifiques et probablement occultes étaient étendues, n'avait pas de peine à démontrer par toute sorte de « prodiges » terrifiants la maîtrise des forces de la nature inconnues du vulgaire dans les mystères des temples hermétiques et par cela même le caractère surnaturel de l'autorité suprême.

De cette façon, cette autorité est devenue réellement suprême dans l'acception stricte de ce mot, car elle était en quelque sorte consubstantielle de la Divinité. Elle n'en était pas la représentation, la délégation, ce qui l'aurait rendue tributaire des Lois considérées comme d'origine divine, mais elle en était l'émanation directe, personnelle ; par conséquent son simple caprice n'était pas seulement au-dessus des hommes, mais au-dessus de la Loi.

Dans l'Ancien et le Nouveau Testament, c'est-à-dire dans l'histoire hébraïque et dans celle de toutes les civilisations chrétiennes, il n'y a eu qu'un seul homme qui ait pu dire que le Fils de l'Homme est maître de la Loi et du Sabbath, le même qui a dit : « Vous n'aurez pas d'autre maître, ni d'autre docteur que le Christ ». Tous les autres, rois et pontifes, n'ont été que les interprètes plus ou moins fidèles de la doctrine de ce Docteur, les mandataires plus ou moins consciencieux de l'autorité de ce Maître.

Dans l'antiquité asiatique, chaque souverain

prétendait être dans ce cas d'instance sans appel même aux tribunaux célestes.

Or ces monarques n'étaient souvent que des aventuriers et des parvenus entreprenants, sans attaches dynastiques, pourris de débauche et de vices. Leur prestige mystérieux et lointain n'en grandissait pas moins ingénieusement avec leur éloignement superbe, car ils habitaient des palais somptueux entourés de spacieux et féeriques jardins, où l'œil des simples mortels ne pénétrait pas et le bonheur de contempler la face du seigneur était savamment réparti suivant une hiérarchie compliquée. Pour le peuple, ils étaient des êtres surhumains et l'idée de révolte était un blasphème que pouvait venger le tonnerre.

Cette conception, quelqu'abracadabrante qu'elle nous paraisse, n'en a pas moins subsisté jusqu'à nos jours et, il y a quelques années, l'auteur de ces pages rencontrait au Japon, surtout dans les campagnes éloignées, des gens du peuple qui, très sérieusement, parlaient de leur empereur comme d'un dieu dont la famille descend en ligne droite du soleil. Dans le fameux temple de Yamada-Ysé, objet officiel de la vénération nationale, est même conservé sous sept voiles et derrière plusieurs enceintes, dans un sanctuaire où seul le Mikado peut entrer, le prétendu miroir de la déesse solaire dont est issue la dynastie.

J'ai pu faire des observations assez similaires

dans d'autres contrées orientales que j'ai visitées.

Si notre génération n'y croit plus qu'à demi, même loin des centres, celles qui l'ont précédée, encore assez récemment, y croyaient tout à fait. A plus forte raison les populations ignorantes énervées par les nécromants et les charlatans de Memphis, de Babylone, de Ninive, de Suse et d'Ecbatane.

Les despotes anciens avaient donc beau jeu. Ils ne s'appuyaient plus uniquement sur le glaive à deux tranchants de la force armée, mais pointaient sur deux tableaux, au besoin sur l'un contre l'autre, comme on dirait aujourd'hui le sabre et le goupillon ; seulement à l'époque, ce goupillon n'était ni la morale, ni la loi, mais la science de l'astrologue, la transe du médium ou la baguette du prestidigitateur.

Avec l'aide de la corruption et de la délation, du poison et du poignard, mais avec la crainte perpétuelle d'être assassinés par leurs serviteurs, les potentats asiatiques régnaient non « par la grâce de Dieu », ce qui eût été une vassalité avec ses restrictions et ses obligations, mais en qualité de dieux qui ne doivent de comptes à personne, ni en pratique, ni même en théorie, et tempérés seulement, quand les abus en étaient extrêmes, par des possibilités de vengeance. Ils pouvaient disposer à leur gré de la fortune, de la liberté et de la vie de leurs sujets.

La théocratie était leur alliée naturelle, mais, ne l'oublions pas, elle représentait plus une épouvante de l'extra-terrestre qu'une loi surnaturelle de la justice ; la théogonie et le culte n'étaient pour elle qu'un moyen pour les intérêts et les ambitions de sa caste. Elle était un frein contre l'esprit de révolte des peuples, en même temps qu'une sauvegarde intéressée de la divinité des rois.

Dans la méthode gréco-latine, le despotisme était sans appel à aucune règle fixe de moralité supérieure de la collectivité anonyme. C'était la désastreuse idolâtrie civique, démocratique et républicaine.

Dans l'antiquité asiatique, le despotisme était également arbitraire et sans le principe modérateur d'une loi incorruptible et immuable. Ce n'était que l'unité humaine assimilée à la divinité, l'idolâtrie théocratique et oligarchique de l'individu portant le diadème ou la tiare, l'infaillibilité divine théoriquement conférée à l'ignorance et à l'incohérence collective.

On ne pouvait même pas dire qu'à l'inverse de la Grèce, l'autorité en Asie venait d'en haut, car bien que certains monarques orientaux aient réussi à fonder des dynasties, elles ne possédaient pas à leur base un critérium rigide de légitimité, elles ne reposaient que sur l'audace, la cruauté, la chance, l'imposture, la superstition et la terreur. Elles n'étaient pas entourées d'une sélection aristocratique, faisant fonction d'une échelle dont ils occupaient le sommet. Des esclaves favoris ou des eunuques entreprenants étaient souvent les plus hauts dignitaires de l'État, selon le caprice d'un jour du maître, quitte à être crucifiés comme des malfaiteurs le lendemain ou bien à égorger le maître redoutable et à mettre l'une de leurs créatures à sa place.

C'est comme si, aujourd'hui, les Trotsky-Braunstein, Bela-Kuhn, ou autres parmi ces aventuriers plébéiens que nous avons la douleur de voir se préclasser dans les salles des trônes, venaient se faire proclamer rois par leurs acolytes sortis on ne sait de quel égoût, au milieu de l'impassibilité lymphatique des populations avachies.

Pourrait-on dire que, par le fait de cette cérémonie performée par les énergumènes des grands chemins, l'autorité vient désormais d'en haut, la légitimité est rétablie et que ce sont les membres de la noblesse russe, hongroise, autrichienne ou polonaise qui se trouvent, à partir de ce jour, les révolutionnaires fomentant la révolte d'en bas ?

Évidemment non, et comme je l'ai dit, les deux extrêmes apparents de la tyrannie arbitrairement individuelle et de la république anonymement et scandaleusement despotique se touchent en réalité, car on ne peut parler de haut et de bas, de légitimité et de révolution que lorsqu'on a trouvé un point d'appui fixe, ancré dans la tradition inin-

terrompue des élites nationales et un critérium respectable relié à une loi immuable qui plane dans la sérénité des altitudes au-dessus des fluctuations individuelles, collectives et éphémères.

Il appartint à l'esprit ingénieusement novateur du peuple hébraïque de trouver ce point fixe, cette voie moyenne à égale distance des deux extrêmes qui se touchaient et représentaient les deux directions où se sont essayées les civilisations antiques et apiennes.

C'était le « droit divin » ou le principe de la lieutenance divine exercée par les monarques.

Il ne s'agit pas de savoir, selon le raisonnement des démocrates, si l'homme préposé à cette tâche est réellement, intrinsèquement au-dessus du niveau de ses semblables, ni s'il est effectivement investi par le Tout-Puissant, ni si d'autres n'ont pas mérité autant que lui ou davantage même de tenir le sceptre.

Le but de la royauté n'est pas de satisfaire à la justice envers une personne, ni de récompenser une unité, mais de pourvoir à la nécessité collective d'une communauté.

Ce but, dont les personnes royales ne constituent que les fonctions et les moyens, est donc essentiellement pratique et humanitaire, et ce qu'il s'agissait de faire, c'était de concilier deux choses en apparence inconciliables : l'établissement d'une autorité unique, suprême, source de la hiérarchie et de la

discipline sociale, indiscutable quant à la transmission héréditaire, planant par le fait de sa légitimité fixe et gratuite au-dessus des intérêts et des ambitions particulières, par cela même ne pouvant rationnellement s'identifier qu'avec l'intérêt et l'ambition collective et ne relevant pas des intrigues et des contingences humaines ; et la limitation de ce pouvoir apparemment surhumain et imprudemment quoique nécessairement confié à un homme faillible et imparfait, par sa subordination au moins théorique, non à un consortium d'autres hommes tout aussi faillibles et imparfaits, mais collectivement plus incohérents et individuellement moins désintéressés, seulement à une doctrine immobile, immuable, figée et pour ainsi dire canonisée dans l'épreuve et l'expérience des siècles qui en attestent l'excellence pratique et la supériorité morale, et dont aucune cabale humaine ne peut désormais altérer les intangibles statuts.

Ce n'est pas là une simple constitution ou charte, sujette à des révisions périodiques au gré des intérêts contradictoires et des ambitions turbulentes et intéressées. C'est quelque chose de bien plus, qui sent la pérennité historique et la sérénité des altitudes, d'où l'on contemple à vol d'oiseau le grouillement des faiseurs d'embarras réduits à la taille de fourmis.

C'est exactement la très sage méthode employée depuis vingt siècles par l'Église Catholique où

l'autorité suprême n'est ni le Pape, ni le Concile œcuménique, mais le Christ, ce qui équivaut pratiquement à la doctrine formulée dans son testament. Si les abus qu'on a pu accidentellement en faire peuvent nous paraître grands et les écarts dus à l'interprétation ou à la faiblesse considérables, c'est que nos existences sont si brèves et nos horizons visuels souvent si rétrécis que nous prenons volontiers pour de grandes lignes ce qui, pour la synthèse historique ne se présente que comme de petits zig-zags sur ces grandes lignes qui ne changent jamais.

Et nous constatons que l'Église, seule fidèle aujourd'hui à ce système de gouvernement, ne s'en porte que mieux, et qu'au milieu des convulsions et des tribulations incessantes, elle seule possède le secret de survivre aux organismes sociaux et politiques les plus florissants, les plus puissants et matériellement les plus invulnérables.

Nous avons qualifié la méthode démocratique de despotisme collectif et anonyme, irresponsable, idéologique et civique. C'est l'absolutisme du nombre, non de cerveaux, mais de poings.

Le concept autocratique, qui présente au moins l'avantage d'une certaine responsabilité personnelle pratique, nous l'avons dénommée la tyrannie individuelle et nous avons démontré que les concupiscences ruineuses et les incohérences fratricides du premier peuvent rendre des points aux caprices ruineux du second.

La troisième méthode, que nous appellerons monarchique, dans le sens médiéval et chrétien de ce mot, s'appuie, elle aussi, sur un despotisme, mais qui n'est ni personnel, ni communal, et par cela même exempt des fluctuations, des vicissitudes et des turpitudes, des impulsivités suggestibles et des versatilités capricieuses, le despotisme de la doctrine, qui est un roc et non une couche d'alluvion balayée par les tempêtes.

Cela ne veut nullement signifier un régime théocratique ou, comme on dirait de nos jours, clérical, car c'est la Loi elle-même et non ses interprètes de l'ordre sacerdotal, qui constitue le critérium et la source du pouvoir. L'autorité politique n'est nullement tributaire de l'autorité ecclésiastique. Ce sont comme deux rivières séparées qui coulent dans des directions différentes, affectées à leurs ressorts distincts, et arrosent leurs domaines respectifs strictement délimités ; mais elles prennent leur source au même glacier, au flanc de la même montagne, au pied des mêmes neiges éternelles.

C'est le seul système qui possède un centre immuable de gravité historique et il a aussi l'avantage de définir clairement le principe de la légitimité, ainsi que celui de la légalité juridique qui en procède et qui, sans cela, aurait ses racines dans le sable mouvant. Du même coup, nous trouvons

la seule définition rigoureuse applicable à la révolution, car un attentat politique n'est pas encore une révolution et peut même procéder de la légalité et de la légitimité, dans lequel cas il est qualifié de contre-révolution. L'idée de révolution est inséparable de celle de légitimité et devient inintelligible si nous en perdons le sens, comme nous sommes en train de le faire au XXe siècle.

D'après ce concept de la légitimité dérivant uniquement de Dieu, c'est-à-dire de la Loi divine, — ou appelée divine, — même les rois peuvent être révolutionnaires, sitôt qu'ils ne représentent pas ou n'expriment pas fidèlement la source primordiale de leur légitimité et d'autant plus s'ils la transgressent. Alors, ce sont les apparents révoltés, fussent-ils de la plèbe, ce sont ceux qui la défendent contre toute atteinte préjudiciable qui sont les contre-révolutionnaires et les vrais légitimistes.

Mais ici, un monarque n'est révolutionnaire que s'il se met en travers de la Loi immuable qui a été reconnue comme le summum de la sagesse par cinquante ou cent générations de nations, tandis que d'après la méthode démocratique, pour qu'un chef d'État soit flétri de cette épithète déshonorante, il suffit qu'il s'oppose généreusement à la frénésie incohérente des passions élémentaires et des mauvais instincts des populaces.

D'après le mode autocratique asiatique, un

souverain n'est jamais en désaccord avec la Loi, car il en est synonyme.

C'est donc la chaudière sans soupape, qui peut éclater à chaque minute, comme dans le cas précédent c'est la chaudière en ébullition ouverte à tous les vents et ne pouvant faire fonctionner la machine, alors qu'avec le droit divin des monarchies chrétiennes, c'est la chaudière normalement pourvue d'une soupape qui ne s'ouvre que sous une pression suffisante et permet à la vapeur motrice de se dégager suivant le plan déterminé pour faire mouvoir, selon les lois de l'équilibre hiérarchique, les rouages du véhicule de l'État.

La pleine compréhension et le complet épanouissement du droit divin étaient réservés aux civilisations chrétiennes qui en ont vécu, respiré et prospéré pendant environ dix-sept siècles. Le premier essai qui en a été fait par la nation juive n'a pas eu, avouons le, de résultats politiques et économiques bien brillants, il a été en partie la cause de dissensions continuelles et peut-être même a été pour quelque chose dans la dislocation et la chute de l'État.

Mais nous ne devons pas perdre de vue qu'Israël était dans une position exceptionnelle et unique et qu'on ne peut pas comparer en général son évolution avec celle des autres nations. Sa destinée n'était pas la consommation d'une pensée politique, matérielle et laïque, mais l'accomplissement

en quelque sorte physiologique de la gestation de l'œuf mystique. L'État n'y était pas un but, mais un moyen nécessaire à une étape, quand il fallait que l'écorce fut plus dure pour protéger le germe et l'empêcher d'être écrasé par la pression extérieure.

Ceci pris en considération, le principe du « droit divin » a été d'une extrême utilité, car une république démocratique ou même théocratique n'aurait pas eu la force de cohésion et de concentration nécessaire pour résister aux voisins et se préserver d'une conquête prématurée et un État autocratique du type asiatique eut vite sombré dans le paganisme ambiant, empoisonnant de cette manière l'embryon précieux.

Il en sera ainsi jusqu'au moment où le germe, se développant progressivement, aura lui-même construit du dedans une nouvelle coquille protectrice, purement religieuse cette fois, mais suffisamment forte pour ne pas être entamée par aucun acide de désintégration extérieure, sans le secours de l'enveloppe supplémentaire désormais superflue et encombrante de l'indépendance politique de l'État.

Le travail intérieur de l'œuf fécondé en sera arrivé, à ce stage, à la captivité de Babylone et à partir de cette période, Israël ne sera presque plus et de moins en moins un État, pour devenir de plus en plus ce qui était son vrai rôle et sa véritable destinée, une sorte de comprimé de la Loi et de l'Idée religieuse, une Église.

Ce sera alors la dernière époque avant l'éclosion, qu'on pourrait comparer à celle de la larve qui s'enveloppe le plus hermétiquement dans son cocon de soie, en ne vivant que de son existence propre sans rien emprunter à l'extérieur, pour devenir la chrysalide voilée aux regards dont doit sortir le papillon.

C'est à la lumière de ce que nous venons d'expliquer que nous pourrons apprécier sous son vrai jour la partie capitale de l'histoire biblique, le rôle, l'action et le caractère des Prophètes.

Si nous n'avions pas insisté, comme nous l'avons fait, sur la différence de la monarchie « par la grâce de Dieu » avec l'autocratie despotique et déifiée de l'Asie, nous aurions été logiquement forcés, dans notre appréciation des prophètes, de commettre la même erreur dont se rend volontairement coupable la critique rationaliste moderne.

CHAPITRE IV

LES PROPHÈTES ET LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE

En envisageant la mission d'Israël comme celle d'un organisme politique et social pareil aux autres, en considérant la nation biblique comme une communauté tendant uniquement à la prospérité collective ou à l'expansion économique et ayant sa raison d'être sociale dans une assemblée législative ou dans la personne d'un monarque, nous ne pouvons, sous cet angle superficiel, qu'apercevoir les prophètes comme de terribles trouble-fêtes et de farouches révolutionnaires, car en effet, ils n'ont fait que s'insurger contre les rois, ces « oints du Seigneur » légitimes, ces Christs de Dieu comme les appellent les textes de l'Écriture.

Les matérialistes contemporains vont jusqu'à assimiler ces grands constructeurs d'une unité religieuse et nationale qui seule au monde, — l'Église catholique exceptée, — a triomphé des tribulations millénaires, à des démolisseurs pro-

fessionnels de l'ordre et de la hiérarchie, à des socialistes ou communistes modernes, comme Marx, Lassalle, etc., peut-être Braunstein-Trotsky ou Apfelbaum-Zinovief.

En réalité, les prophètes israélites, dont la plupart n'appartenaient même pas à la classe sacerdotale et ne pouvaient être suspectés d'égoïsme théocratique de caste, étaient des contre-révolutionnaires, des défenseurs de la légitimité, telle que nous l'avons définie d'après le principe du « droit divin », et ce n'était pas leur faute s'ils étaient obligés de la défendre contre ceux qui en tiraient leur droit à l'autorité.

La légitimité du royaume israélite avait sa source en Dieu, c'est-à-dire dans son testament ou « alliance » contenant sa volonté exprimée par la Loi. Les rois, en vertu de ce principe, n'étaient que des intendants de Jéhovah, et ils étaient de mauvais et malhonnêtes intendants, car profitant de l'absence du maître, ils violaient ouvertement et brutalement les commandements les plus précis et les plus formels du Décalogue, donnant publiquement l'exemple de la désobéissance, de la licence et de la révolte, et ils ne se bornaient pas à des incorrections purement personnelles, mais leurs vues politiques et leurs ambitions matérielles menaçaient d'introduire l'idolâtrie dans le sein du peuple élu et d'anéantir toute l'œuvre des Patriarches et de Moïse.

Il ne s'agissait même pas autant de leurs dérèglements privés, — quelque inconvenants qu'ils devaient apparaître de la part des vicaires du Très-Haut et quelque incompatibles avec la notion d'une dignité qui oblige, — mais du fait capital qu'ils s'attaquaient consciemment comme des traîtres à la raison d'être vitale et à la vocation éternelle d'Israël que leur sacre leur commandait implicitement, non seulement de respecter, mais de représenter et d'incarner.

Ils étaient donc coupables de quelque chose de plus que ce qu'on aurait pu appeler le crime de haute trahison, car il s'agissait de la plus haute trahison, de celle qu'on ne peut commettre que contre la prédestination historique, l'élection divine et la mission transcendante d'un peuple unique dans son genre et dans l'avenir qui lui était réservé, comme l'ont prouvé surabondamment jusqu'à nos jours les annales de l'histoire.

Quels étaient les gestes royaux contre lesquels s'élevaient les prophètes ? La violation du neuvième commandement par David, celle du septième et du cinquième par Achab, surtout celle du premier commandement, le plus substantiel de la vocation israélite, par beaucoup d'autres souverains.

Les moines dominicains avaient la même attitude, quoique avec des formes moins véhémentes, à l'égard de divers princes féodaux, souvent ecclé-

siastiques et, jusqu'à un certain point même, envers les mœurs de l'Église médiévale dont la dissolution les indignait sincèrement.

Étaient-ils révolutionnaires, eux qui avaient fait le vœu d'obéissance et le pratiquaient ? Ou étaient-ils communistes dans le sens social moderne parce qu'ils avaient contracté le vœu de pauvreté et vivaient en communauté ? Ou étaient-ils démocrates, parce qu'à rang hiérarchique égal, ils pratiquaient l'égalité ?

Saint François d'Assise, sainte Catherine de Sienne étaient des légitimistes, mais c'était Alexandre VI Borgia qui était un révolté.

La définition théologique du péché est la désobéissance. On ne pèche pas en tuant, en volant, mais parce qu'on désobéit à Dieu qui a défendu de tuer et de voler, car la volonté divine exprimée est le seul critérium orthodoxe du faux et du vrai, du bien et du mal.

Tout homme qui se réclame des principes légitimistes se réclame par cela même de Dieu dont la manifestation temporelle exprimée dans la Loi est la seule source possible à imaginer, car elle est la seule source fixe et invariable de la légitimité.

Or, on ne saurait concevoir une légitimité variable.

Le premier devoir de cet homme est donc de la défendre partout et toujours, cette seule source immuable de légitimité, et par conséquent de

combattre la désobéissance d'origine satanique à tous les grades de la hiérarchie humaine.

C'est ce qu'ont fait les saints du moyen-âge, les martyrs qui refusaient d'encenser les statues de César et les prophètes d'Israël. Il n'y avait avec ces derniers qu'une différence de forme, une âpreté de style et de langage qui n'avait pas été mitigée et adoucie, ce qui est facile à expliquer, car la Loi n'avait pas encore été consommée par son grand codicile d'humilité et d'amour.

Nos démocrates, nos socialistes, nos révolutionnaires ont-ils jamais défendu le Décalogue ? Est-ce par les réformes agraires ? Est-ce par leurs nationalisations ? Est-ce par les confiscations des biens privés qu'ils affirment leur solidarité avec le cinquième commandement ? Est-ce par les impôts progressifs sur les revenus et sur le capital qui sont une manière astucieusement hypocrite de le tourner ? Les méthodes démocratiques en politique sont-elles en rapport avec le huitième ; les états d'âme et les intentions, souvent poussées jusqu'à l'exécution, sont-ils d'accord avec le dixième ? Les mœurs des malheureuses contrées livrées aux épilepsies révolutionnaires s'accordent-elles avec le sixième et le neuvième ? Nos éléments de gauche défendent-ils le principe d'obéissance ? Excepté lorsque c'est à leur propre égard, c'est-à-dire à l'égard de la désobéissance érigée en dogme diabolique, ils le sapent partout

où ils le rencontrent, dans la nation, dans l'association, dans toutes les occupations et professions, dans la propriété, dans le foyer, dans la famille.

« Ni Dieu, ni maître ». Est-ce cela que disaient les prophètes ?

Les prophètes défendaient, en effet, par une anticipation vraiment prophétique de la charité chrétienne, le pauvre, la veuve et l'orphelin contre les abus, les violences et les persécutions des riches et des puissants, et c'est ce qui fait dire à nos critiques, répétant une leçon apprise non loin des synagogues modernes, qu'ils étaient démocrates simplement parce qu'il a plu de définir les démocrates comme les défenseurs attitrés de la veuve et de l'opprimé !

Étrange syllogisme ! Comme si nous ne savions pas encore et ne l'avions pas assez appris à nos dépens, que l'alphabet démocratique est le principe du nombre, qui est manifestement une force et non une faiblesse passible de persécution et sans défense contre l'oppression, et dont la doctrine démocratique fait la source primordiale et indiscutable du droit et de la justice, l'érigeant arbitrairement et brutalement au-dessus de tous les Décalogues, de toutes les traditions, de tous les testaments et de toutes les Lois.

Est-ce cela le point de vue que soutiennent les Prophètes ? Et quand ils s'opposaient avec une dramatique véhémence à toute intrusion des idoles

païennes du voisinage, s'affirmaient-ils comme les pâles partisans d'une abstraction panthéiste et imprécise d'un Dieu lointain, indifférent et libre-penseur, comme celui que daignent gracieusement tolérer parfois nos hommes supérieurs du progrès moderne ?

Avaient-ils l'air de dire : celui-là ou un autre, pourvu qu'il y ait un fétiche pour une idolâtrie nécessaire au point de vue social ?

Il me semble qu'il suffirait de se rappeler les résumés de la Bible destinés aux enfants, pour constater qu'ils étaient, autant qu'il est possible de l'être, à l'antipode de la mentalité et des affinités de nos esprits forts, proches cousins de nos démocrates et de nos révolutionnaires.

En opposition diamétrale avec les notions d'anarchie politique, sociale et religieuse des démocraties modernes, les prophètes étaient les champions de l'ordre, de la hiérarchie et de l'obéissance du haut en bas et si c'est contre ceux de « la haute » qu'ils fulminaient de préférence, c'était parce qu'ils vivaient à une époque où les petits et les humbles étaient effectivement des petits et des humbles, dont l'insanité des propagandes et des institutions démagogiques n'avait pas dérangé les cervelles et que leur soumission et leur fidélité méritaient la sympathie des cœurs d'élite et la répartition équitable d'une justice réparatrice, alors que c'était en haut et autour des trônes « par la

grâce de Dieu » que soufflait le vent d'anarchie, de désordre, de désobéissance et de révolte par rapport à l'autorité suprême, source de la légitimité, qui était la Loi.

En opposition également directe avec le principe essentiellement démocratique du nombre équivalant à la force, non plus seulement primant le droit, mais bien plus hypocritement confondu et identifié avec le droit, les prophètes, persécutés eux-mêmes, savaient défendre courageusement, au péril de leur vie et avec un zèle de martyrs, la vraie faiblesse. Mais avant tout, et cela en opposition de plus en plus spécifique avec les idées modernes, les prophètes savaient remplir ce qui était leur mission par excellence : la lutte contre le paganisme polythéiste de l'ambiance antique qui était une sorte d'indifférentisme éclectique, qualifié d'aimable par certains, et qui subordonnait quelques rites d'une vague théogonie aux besoins utilitaires et temporels de l'État.

Cette conception matérialiste et absurde qui voulait mettre l'immuable et l'éternel au service de ce qui passe et faire de la religion une servante et une bonne à tout faire de l'idéolâtrie civique extérieurement figurée par l'idolâtrie liturgique, était pour des motifs personnels ou politiques regardée avec sympathie par beaucoup de souverains d'Israël, ainsi que par de nombreux grands du royaume, ancêtres spirituels des futurs Sadducéens et Hérodiens qui étaient, de fait, les positivistes, les libres-penseurs et les esprits forts de l'époque.

Mais, comme au XVIIIe siècle, ils appartenaient aux couches élevées de la société.

Ils ne voyaient pas, par exemple, d'inconvénients à ce qu'on construisit un sanctuaire de Baal dans la ville sainte, rivalisant avec le temple de Salomon, surtout si cela pouvait servir leurs aspirations politiques, dont la principale pouvait bien avoir été le désir de se libérer du joug de la Loi qui courbait les fantaisies despotiques de l'Orient sous la constitution tempérante et conséquemment libérale du droit divin.

Les libres-penseurs contemporains auraient raisonné et raisonnent de la même façon, seulement les conditions mentales de l'époque étaient toutes différentes. La construction d'une mosquée, comme on vient d'en inaugurer une à Paris, ne porte aucun préjudice à la religion catholique et personne, même parmi les chrétiens fervents, ne s'en offusque, tandis qu'avec les idées et la mentalité de l'époque, au sein d'une nation en quelque sorte enceinte de la religion de l'avenir universel, tout choc pouvait être fatal et aucune précaution n'était superflue. Une intronisation d'une divinité étrangère dans la métropole unique d'une foi qui se prenait, seule dans l'antiquité, vraiment au sérieux, signifiait un véritable scandale, quelque chose qu'au-

jourd'hui il serait difficile d'imaginer, comme si, par exemple, dans la Basilique de Saint-Pierre ou sur le terrain de la grotte de Lourdes on voulait ériger une chapelle pour y célébrer la messe noire.

C'était le coup droit porté en plein cœur, — car Jérusalem était le cœur, — par l'éclectisme incrédule ou superstitieux de l'indifférence religieuse des sectes païennes contre le désir passionné, l'espérance indomptable, la foi imprimée par les patriarches et Moïse dans les entrailles d'Israël destinées à produire l'œuvre de vie. C'était l'extinction progressive de la lampe de l'inlassable prière allumée devant l'Arche Sainte. C'était la rupture du contrat divin, raison d'être de la race, par la destruction de la notion personnelle concrète et précise de son Signataire réellement vivant. C'était un péril mortel pour le privilège de monothéisme exclusif d'un seul petit peuple, pressé et resserré de tous les côtés par l'exubérance luxuriante et luxurieuse, moins sévère et par cela plus sensuellement attrayante des milieux païens de l'antiquité.

Cette tentative avait beau être dirigée par les rois légitimés, elle n'en était pas moins dirigée contre le Roi des rois légitimes, et c'était là ce que les héritiers de la grande tradition religieusement nationale, gardiens fidèles jusqu'au fanatisme des conditions de la Promesse, les prophètes, conservateurs et légitimistes par excellence, ne pouvaient

pas tolérer, et leur indignation fulgurante et magnifique a fulminé contre l'infidélité et la révolte des monarques mauvais fermiers du Très-Haut, comme elle aurait fulminé de nos jours contre la désobéissance effrontée des manants qui osent s'attribuer l'infaillibilité de Dieu et contre l'impertinence dévergondée de la canaille qui poursuit, — d'ailleurs avec le même résultat et couronné du même insuccès pour la même raison — l'édification d'une nouvelle Tour de Babel.

Comme ils se sont élevés avec violence contre l'oppression du faible par le fort, du pauvre qui se trouvait être alors le discipliné, par le riche qui incarnait à l'époque la licence, la révolte et l'anarchie, de même ils sauraient trouver les mêmes accents aujourd'hui pour flétrir tout aussi impitoyablement la faiblesse de l'élite opprimée, tyrannisée et à la merci de la force stupide du nombre qui a lui-même proclamé droit et justice, par principe, ses plus extravagants et ses plus scandaleux édits, en vertu de cette même stupéfiante légitimité que par la voie d'un vote rapide auraient pu aussi légalement se conférer mutuellement dans la rue deux bandits, pour dévaliser, à l'abri de cette nouvelle loi, le malheureux passant, forcé de s'incliner devant elle, pour ne pas être égorgé, comme en Russie, par surcroît de justice, de fraternité, de libéralisme, d'égalitarisme et d'humanitarisme.

Mais la critique contemporaine, profitant de l'ignorance des masses et même de certains intellectuels sous ce rapport et de leur goût prononcé pour les idées toutes faites les dispensant de réfléchir, appelle démocrates, socialistes et révolutionnaires les prophètes de l'Ancien Testament, ces représentants de l'extrême-droite de la tradition conservatrice et de la légitimité primordiale d'avant l'avènement du Christ !

Malheureusement — mais heureusement pour les empoisonneurs de la populace, — les vieux « nabim »[1] sont morts et ne peuvent plus répondre, protester et rugir comme des lions et déchirer comme des tigres du Dieu de l'autorité légitime les pourceaux vociférants de la démocratie !

La lutte entre les prophètes, — ces champions investis de l'inspiration divine, quoique pas attitrés par l'investiture humaine, de la patrie religieuse et extra-territoriale d'Israël symbolisée par l'Arche ambulante — et les rois, — interprètes superficiellement pratiques des combinaisons politiques au jour le jour, enlizés dans l'opportunisme utilitaire de leurs familles et de l'État, — dura, avec de nombreuses intermittences et des changements de fortunes, jusqu'à la captivité de Babylone.

Envisagée au point de vue purement rationaliste, la victoire finale des prophètes ne peut apparaître aux yeux des scrutateurs que comme un véritable miracle, — un de plus dans l'histoire de ce peuple, — car humainement, toutes les chances et tous les atouts étaient entre les mains de leurs adversaires, pour la plupart plus ou moins secrètement sympathisants et acquis au polythéisme.

1. Nabi (pluriel nabim), prophète en hébreu.

Ils disposaient non seulement de cette puissance tangible et de cette force effective qui faisaient normalement partie de l'apanage des monarques quasi-absolus de l'Orient ancien, mais ils avaient pour eux les goûts et les inclinations très nettes de la majorité populaire pour laquelle les pratiques faciles, lascives et peu austères du paganisme présentaient plus d'attraction que l'observance rigide et sévère de la loi mosaïque et, en plus de cela, ce facteur important que constitue la mode et le mode du jour, l'ambiance universelle, le prosélytisme contagieux qui en découle, surtout quand il se greffe sur un penchant naturel à la sensualité matérialiste et ce qu'on appellerait aujourd'hui l'esprit du temps, sans parler déjà des avantages d'ordre lucratif que pouvait offrir pour le commerce et la prospérité collective le fait d'être plus sociable dans les relations internationales, d'être, de penser et d'agir comme tout le monde.

Cependant, on a eu beau lapider les prophètes récalcitrants, ce fut cette force impalpable et

impondérable qui émanait de leurs personnalités puissantes et géniales et qui n'était autre que l'essence subconsciente elle-même de l'esprit millénaire et indestructible d'Israël qui l'emporta définitivement, sans autres armes que la parole acérée du désir brûlant de la foi indomptable et de l'espérance passionnée qui finit toujours par se communiquer irrésistiblement au cœur et à l'âme, quand sa sincérité est inébranlable et plus forte que la mort.

C'est de la même manière que plus tard, poursuivant la chaîne du même idéal progressif à une nouvelle étape de l'évolution spirituelle de l'humanité, triomphera le sang des martyrs chrétiens, versé à flots dans les cirques, des légions romaines victorieuses du monde par une victoire bien plus éclatante encore et un miracle plus inouï.

Si la captivité de Babylone fut un désastre pour l'État israélite, désastre dont il ne se releva jamais tout à fait, ce fut la grande victoire pour l'esprit d'Israël, et cela doublement, car cet exil fût, pour le judaïsme, comme une sorte de filtre ou de tamis, qui sépara comme deux espèces de grains de la même matière, mais de calibre différent, deux types de mentalités et d'affinités, lesquelles, quoique de la même substance originelle, faisaient mauvais ménage ensemble, se contrecarraient et se nuisaient réciproquement pendant la cohabitation. Rendue chacune à sa liberté propre,

elles firent toutes les deux leur chemin dans le monde, en suivant leurs méthodes différentes, tout en gardant perpétuellement entre elles un lien indestructible de solidarité religieuse, raciale et mentale.

La première fut celle des mercantiles, jusqu'à présent refoulée et comprimée par la morale intransigeante de la Loi. Elle commencera à prendre conscience de son génie des affaires commerciales et financières sous le libéralisme éthique des monarques chaldéens. La banque juive, cette institution que nous connaissons si bien, avec probablement tous ses dérivés et nuances moins avouables, prendra son premier essor sur les bords de l'Euphrate et de là se répandra graduellement et rapidement dans tous les centres d'affaires du monde ancien, de sorte que bientôt toutes les grandes villes grecques, romaines, africaines et asiatiques auront leurs colonies hébraïques prospères, financièrement puissantes et fortement organisées.

Par ce moyen, plusieurs grands résultats seront atteints pour l'avenir : l'enrichissement des juifs, l'augmentation de leur rayonnement, l'accroissement de leur intellectualité par le contact forcé avec des civilisations supérieures à maints égards et la diffusion des valeurs judaïques à travers le monde et les siècles. Comme ces valeurs resteront toujours essentiellement juives, étroitement

solidaires sous l'impulsion vivante d'un idéal commun toujours le même, tout en empruntant ce qui peut les compléter à toutes les cultures étrangères, il en résultera cet étrange mélange d'extrême cosmopolitisme et internationalisme éclectique et de profonde et indéracinable unité synthétique que nous constatons à nos dépens de nos jours et qui est le grand secret et la grande force d'Israël. Ce sera le commencement de cette dispersion qui servira plus tard les intérêts du christianisme naissant et qui, aujourd'hui plus que jamais, est le principal ferment de l'internationale de la finance et de celle de la pègre.

Quand les soixante-dix années d'exil furent révolues, et quand Cyrus, le roi conquérant de la Syrie et de la Chaldée, permit le retour à Jérusalem, la construction du Temple détruit et la réédification d'un nouveau petit État autonome sous le protectorat persan, la catégorie susmentionnée n'en profita pas et continua à faire des affaires à Babylone ou à émigrer là où le négoce était le plus lucratif.

Qu'avaient-ils à faire, ces ancêtres de nos « profiteurs », dans l'enceinte de la triste Jérusalem, courbée sous une rigidité religieuse et morale qui n'était pas encore celle du Talmude, d'autant plus que, s'ils ne le savaient pas consciemment, leur intérêt mystérieux pressentait peut-être subconsciemment qu'en se répandant ainsi dans le

monde et en prenant contact avec le côté matériel de la vie des peuples, ils étaient appelés à servir infiniment mieux et plus efficacement qu'en suivant les sacrifices du Temple, le futur impérialisme cosmopolite et national de leur petit noyau de patrie.

Ce ne fut qu'un petit cénacle de pieux et de zélotes, la bonne semence de la parole des prophètes qui forma la seconde catégorie et suivit Zorobabel en Judée pour reconstruire le sanctuaire de Salomon et la cité de David. Ce fut la crème de l'orthodoxie, quelque chose comme les « Pilgrim Fathers » de la « Mayflower », qui allaient fonder, selon le cœur des prophètes, un nouveau royaume pour y réaliser, autant que possible, cet idéal mosaïque auquel le premier n'avait pas atteint.

Aussi le deuxième pèlerinage, devenu cité, produit atavique non de la masse comme le fut celle de l'Exode, mais d'une sélection naturelle, approcha-t-il de plus près cette perfection rêvée par les Psalmistes, d'une communauté en quelque sorte sacerdotale, où tout était sacrifié à la religion et où l'État n'était qu'une enveloppe et une coquille pour protéger contre les intempéries atmosphériques le germe grandissant et manifestant de plus en plus l'étincelle anticipée de la vie cachée, le Messie qui devait être la fleur et le fruit de la race, sa revanche et sa victoire, et dont tous

attendaient l'apparition triomphale au sein de la maison de David, avec un désir exalté par les épreuves et une espérance angoissée par les tribulations.

Nous sommes donc témoins ici d'une manœuvre vraiment providentielle, car c'est un des privilèges de la Providence de savoir tirer le bien du mal pour servir ses desseins : le futur impérialisme chrétien et judaïque, dont le duel millénaire se poursuit de nos jours au sein de toutes les nations, naissant de la débacle politique et matérielle du royaume de Judas, laquelle pour tout autre peuple, non marqué du sceau de la prédestination, aurait nécessairement signifié l'agonie de l'identité spécifique de la race.

Or, ici, c'est exactement le contraire qui est arrivé, à l'inverse des lois naturelles de la décrépitude et de la décadence.

C'est à partir de leur déclin politique que les Juifs commencent à prendre place dans le monde, hier encore presque inconnus de celui-ci. Un savant partage du travail, une répartition des rôles selon les affinités et les aptitudes s'est opérée. Les uns, les mystiques, la couche spirituellement arable, viennent fonder à Jérusalem une sorte d'église-état, une espèce de plus grand Temple, qui éliminera par l'émigration désormais constante ceux qui ne seront pas les purs et les dévots.

Là sera le foyer d'Israël, quelque chose comme

ce home qu'a voulu créer récemment le gouvernement anglais, le cœur propulseur de la pensée religieuse et nationale, où viendront, pour les grandes solennités de l'année, se réconforter avec l'air et la tradition ancestrale, les émigrés pèlerins juifs de tous les pays. Jérusalem sera l'aïeule vénérée à laquelle viendront offrir leurs souhaits et leurs cadeaux, en échange de ses conseils, ses petits-enfants éparpillés sur la surface du globe, mais travaillant tous, chacun selon sa méthode, à l'exaltation de la conception familiale, et ces éparpillés, ces dispersés, toujours membres du même corps mystique, seront les spéculateurs envoyés à la conquête de l'or et les missionnaires envoyés à la conquête des esprits.

Mais pour le moment, la dispersion ne devait pas être totale, le foyer natal devait encore subsister et le feu sacré de l'Arche d'Alliance augmenter même d'intensité passionnée, pour couver maternellement l'éclosion prochaine de l'œuf de vie.

Nous avons dit que c'est en vertu de la légitimité que les prophètes se permettaient de flétrir et de combattre les rois qui agissaient illégitimement et non la dignité royale qui ne cessait pas d'être légitime.

Est-ce à dire qu'un pareil droit d'immixtion, de contrôle, appartient en général à l'autorité religieuse à l'égard de la royauté de droit divin ? Nullement.

D'abord les prophètes n'étaient pas cette auto-

rité religieuse officielle qui se concentrait dans la caste sacerdotale. C'étaient des hommes, sans autre titre reconnu que l'Esprit parlant par leur bouche, qui se levaient au milieu de la nation, comme le fera plus tard le Christ lui-même.

Ils étaient les représentants de la tradition hébraïque et de la vertu en général, du Décalogue et de la Loi de Moïse et non d'un pouvoir spirituel constitué et de ses prérogatives temporelles.

C'est à tort qu'on compare leur ingérence agressive mais conservatrice avec les luttes médiévales des deux pouvoirs, de la souveraineté et du pontificat, car leur pendant du moyen-âge serait plutôt une Catherine de Sienne ou une Jeanne d'Arc qu'un Grégoire VII ou un Innocent III.

Ensuite, nous ne devons pas perdre de vue que l'État Israélite n'était pas comme les autres. Il était unique dans son genre dans l'histoire. C'était une organisation politique au service d'un idéal religieux à réaliser, ce qui n'a pas été le cas pour aucun autre État ancien, médiéval ou moderne.

Même cela n'implique aucunement un droit d'immixtion d'une caste quelconque se réclamant de la Loi et en faisant le prétexte de ses privilèges temporels, mais confère seulement ce droit à tout le monde, quand cette Loi, véritable suzeraine légitime des souverains, est ouvertement et formellement outragée et violée par celui-là même qui est appelé à en être le glaive vivant.

CHAPITRE V

L'INSPIRATION DIVINE DES PROPHÈTES

Nous devons donc à présent porter nos regards environ deux siècles en arrière pour contempler l'ensemble de l'œuvre et du caractère des prophètes dont jusqu'ici nous n'avons esquissé qu'un des aspects et non le principal, car le « métier » par excellence des prophètes, comme le nom l'indique, c'était de prophétiser.

Or, ce vocable comporte deux significations. L'une, usuelle, consiste à prédire les événements de l'avenir. L'autre, consiste à les préfigurer. Ici, par la préfiguration, je ne comprends pas ces images allégoriques dont s'occupe la théologie spéciale, comme par exemple : Jonas avalé par un monstre marin et rendu ensuite à la lumière du jour signifie Jésus-Christ enterré, puis ressuscité ; mais plutôt cette sorte de transition et de passage qui était nécessaire entre les idées païennes et les valeurs chrétiennes.

Moïse avait surtout allumé le désir et ses conséquences, l'espérance et la prière de son peuple, dans le sens terrestre, quoique idéalisé jusqu'à être parfois méconnaissable à l'égard du céleste, de la Terre Promise.

Il avait peu insisté sur l'idéal plus élevé du Messie futur qui devait changer nos vallées de larmes en véritable Terre Promise, bien que cet idéal préexistait dans les archives traditionnelles de la race et faisait même partie de la subconscience judaïque.

Cependant, ayant en vue principalement des motifs plus immédiats, le grand législateur avait si peu insisté à ce sujet qu'il en est résulté dans l'esprit national une confusion et un enchevêtrement inextricable entre Israël et l'humanité, entre la terre de Chanaan et la Promesse spirituelle, de sorte que finalement on a construit une théorie et une espérance unique à la place de cette gradation et de cette superposition d'objectifs à réaliser, qui était comme la résultante des deux. Jéhovah, maître universel de la terre, étant plus particulièrement le Dieu de sa race élue, cette élection ne signifierait pas simplement une mission, un service très grand à rendre à l'humanité, mais la conquête physique de cette humanité, pour ainsi dire, sa réduction en esclavage, pour que la nation israélite, seule fille légitime du Très-Haut, puisse devenir la maîtresse matérielle et morale de la terre, devenue pour elle une grande Terre Promise,

comme Dieu, de plus en plus considéré comme exclusivement son Dieu national, en est le maître.

Quand le premier échelon du Désir a été gravi, quand après la conquête de Chanaan et l'établissement du royaume, le désenchantement inévitable de ne pas trouver les rivières de lait et de miel est venu, le désir, l'espérance et la prière se sont mis à chercher leur pâture autre part, et cet « autre part », c'était plus loin, plus grand, car on n'avait pas l'élévation d'esprit nécessaire pour lever la tête et chercher plus haut.

Cette funeste erreur, cause du grand malentendu futur, symbolisé par la croix dont toute l'histoire deviendra l'inextinguible écho, il fallait la redresser en précisant la figure, jusqu'ici vague, du Messie attendu, qui ne devait pas être un conquérant, mais un serviteur de l'humanité, fondateur d'un royaume qui n'est pas de ce monde, lequel royaume peut, ou plutôt *doit être* dans le cœur de chacun des hommes, car l'humanité n'étant qu'une addition d'hommes, il sera nécessairement de cette façon dans le cœur de l'humanité entière, par conséquent étendra son joug volontairement accepté de charité et de service réciproque sur toute la terre, transformée bien réellement et même temporellement en un séjour de bénédiction et de prospérité même matérielle, en un mot en une véritable Terre Promise.

Par cela même, le peuple élu, c'est-à-dire par

rapport aux nations, le Messie collectif dont devait sortir comme un épanouissement floral, le Messie individuel, devait considérer son rôle historique de la même manière, c'est-à-dire se regarder comme le serviteur d'élection divine destiné à faire le bonheur de l'humanité et non voir cette dernière comme une proie future de son égocentrisme utilitaire et de sa rapacité orgueilleuse, temporelle et sensuelle.

Ce fut le duel de ces deux concepts, — épisode particulièrement drastique et d'une importance capitale dans l'histoire intime de la race humaine — de la lutte éternelle de l'âme et du corps, de l'esprit et de la chair, des émanations humides et grossières d'en bas et de l'influx impondérable d'en haut, qui constitue le grand drame de la vocation des prophètes. Ce que nous avons dit concernant leur attitude envers les souverains israélites n'en est qu'une des fonctions, car les monarques et les grands d'Israël représentaient précisément ces forces d'en bas, portées au matérialisme païen et à l'indifférentisme spirituel, qui ne cherchaient que l'exaltation du royaume de ce monde et la satisfaction éphémère de l'animal, individuel ou collectif, physiquement assouvi.

Ce fut donc contre eux et contre tout cet ensemble d'affinités exclusivement matérielles, utilitaires ou étroitement civiques, qui n'ont jamais cessé d'être celles de la majorité écrasante des

hommes, qu'ont tonné et fulguré les prophètes, ces hérauts encore demi-conscients d'un royaume qui ne devait plus être de ce monde et qu'eux-mêmes n'étaient capables de discerner que comme à travers un voile.

Laquelle de ces deux directions perpétuellement contraires, qui partage le genre humain en deux camps de très inégale grandeur, est la raisonnable et la vraie ? Il devrait suffire à un homme qui n'a pas perdu sa raison de rencontrer un enterrement dans la rue pour être pleinement fixé sous ce rapport, car, ou rien n'existe après la mort, et alors rien ne mérite un effort, ni pour nous, ni pour nos enfants, ni pour nos voisins, ou bien quelque chose existe et constituera le seul réel avenir, et dans ce cas, tout est vanité et folie sauf ce qui s'y rapporte et cette seule chose devient incommensurablement, infiniment grave. Si elle n'existe pas, il n'y a de rationnel que le plaisir et la jouissance. Toute tentative d'effort spirituel ou temporel est absurde et insensée ; mais si elle existe, il est plus que probable que c'est en suivant le sillon tracé par les intuitions humaines qui la pressentent dès ici-bas, qu'on se trouve sur la bonne voie.

Même à défaut de foi et d'espérance, la simple prudence semblerait indiquer un sentier pouvant conduire peut-être quelque part, plutôt que la route qui à travers tous les progrès matériels, sources d'embarras et de fracas exagérés pour bien

peu de chose, ne conduit d'une façon certaine et à bref délai, qu'aux quatre planches du cercueil.

Ce qu'il faut établir, c'est si les Prophètes interprètes de l'Ancien Testament et précurseur du Nouveau, avaient déjà, comme tels, la même orientation, tout au moins dans ses contours rudimentaires, car c'est sur ce point précisément que roule la controverse entre la religion et la « libre-pensée » moderne.

Leur rôle était de prendre par la main le peuple déjà arrivé dans la Terre Promise temporelle et même très temporaire, de lui expliquer que ce n'était là qu'une première étape préparatoire des desseins de la Providence, et que désormais ce n'est plus la chair seulement, mais l'âme d'Israël qui doit entreprendre un nouveau et véritable Exode, au bout duquel se trouve le règne glorieux du Messie.

Y ont-ils failli ?

A la question ainsi posée, il n'est pas possible de répondre par un oui ou un non laconique, car le problème est complexe et se compose de plusieurs oui et de plusieurs non et ce n'est qu'en les dégageant analytiquement de leurs apparences matérielles et en en pesant ensuite les deux synthèses, qu'on peut arriver à la conclusion qu'ils n'ont pas failli à la haute mission qui leur a été confiée, mais que c'est le peuple d'Israël qui a failli à la sienne.

Il y a une sorte de règle constante dans tous les phénomènes que l'ordre naturel, — on peut dire rationaliste exclusivement, — n'explique pas tout seul, dans ce qu'on appelle les révélations. C'est que leur évidence suffit pour commander et stimuler la foi, mais avec l'aide de la bonne volonté bien nette dans l'impartialité loyale du jugement et dans un acte d'humilité préalable de l'intelligence humaine présupposant la possibilité d'explications non rationalistes, quoique absolument rationnelles.

C'est de cette manière que nous allons procéder, en analysant les arguments affirmatifs et négatifs.

L'idée de Dieu, telle qu'elle a été léguée par la révélation mosaïque était, comme définition, la plus philosophiquement profonde que l'humanité ait jamais connue. « Je suis Celui qui Est. » Cependant, sous cette forme lapidaire, elle manquait de cette précision relative sans laquelle l'Etre suprême n'est pour l'homme qu'une abstraction métaphysique. Or, c'est à cela que se borne le Décalogue et les autres prescriptions de la Loi qui infirment les devoirs de l'homme, mais non les attributs divins.

C'était tout ce que les Hébreux savaient de Dieu et c'est ce qui fait qu'ils se sont mis à broder là-dessus, et l'ambiance païenne et leur sensualisme aidant, ils ont fini dans leur ignorance grossière par en transformer dans leur entendement et dans

leur cœur le concept transcendant, et par en faire leur Dieu exclusivement à eux, pourvu de leurs propres médiocrités et mesquineries, même de leurs ambitions et de leurs passions et assez pareil en cela aux divinités des différentes nations du voisinage.

N'avons-nous pas vu de nos jours Guillaume II invoquer le bon vieux Dieu allemand, identifiant involontairement en quelque sorte le caractère de la conception chrétienne avec le Wotan germanique qui commandait aux Walkyries et enivrait d'hydromel les guerriers du Walhalla ?

Les Français ne sont pas beaucoup plus modestes dans leur ancien dicton « gesta Dei per Francos ».

J'ai entendu moi-même des paysans polonais fort étonnés d'apprendre que le Pape ne comprenait pas leur langue. Il s'en trouvait même, paraît-il, dans un passé assez récent, qui se figuraient que Jésus et la Vierge avaient été leurs compatriotes.

Cela prouve qu'il y a une tendance psychologique générale chez les gens pieux, surtout quand ils sont en même temps chauvins, à monopoliser la divinité et la religion au profit exclusif de leurs nationalités, et à force de le faire ingénûment et sans mauvaise pensée, leur subconscience finit par se pénétrer, à leur insu, d'une mentalité absolument fausse et arbitraire.

A plus forte raison alors les Hébreux de l'Ancien Testament, pour le double motif qu'ils étaient moins civilisés et plus grossiers que nos contemporains et tout imbus encore des affinités païennes de l'ambiance antique, et ensuite, parce qu'ils étaient à l'époque réellement les seuls adorateurs effectifs de Dieu personnel et vivant, avec lequel eux seuls avaient contracté une alliance et dont eux seuls avaient reçu les promesses, ce qui n'est pas le cas pour aucune des nations modernes susmentionnées.

Si nous nous donnons la peine de réfléchir, comment pouvons-nous nous étonner que dans ces circonstances une peuplade aux instincts rudimentaires, habituée aux idoles et aux fétiches locaux de l'antiquité, ait dénaturé le sens de ces promesses et altéré dans sa conscience inculte l'image ineffable de la transcendance incréée, jusqu'à en faire extérieurement une sorte de divinité tutélaire de clan et de tribu ?

Nous devrions au contraire, si nous étions impartiaux et si nos jugements n'étaient pas viciés par les propagandes sinueuses de la libre pensée, faire plus que nous étonner, crier au miracle en voyant que dans ces conditions si périlleuses pour l'orgueil natal et la faiblesse humaine, où peut-être nous, Européens du XXe siècle, nous aurions fait du Dieu universel notre Dieu de tribu, les Israélites, soutenus par un instinct intérieur dont

la persistance intime fut un véritable prodige dans l'histoire, n'ont fait, en somme, que trébucher sur leur route, pour se relever chaque fois ensuite et donner finalement à l'univers civilisé, eux, la peuplade grossière et matérialiste, le Dieu immanent, personnel, vivant et accessible à la fois, que n'ont pas su trouver les Hindous, les Égyptiens, les Grecs et les Romains, avec toutes les sciences spéculatives de leurs civilisations très supérieures, et devant lequel viennent s'agenouiller aujourd'hui les races les plus évoluées de l'humanité.

Si de nos jours la Prusse de 1914-1918 avait été le seul pays chrétien, aurait-on raison de juger le christianisme d'après les paroles belliqueuses du pasteur dont j'oublie le nom, de la cour de Potsdam et de considérer ce dernier comme l'interprète du Prince de la Paix ?

Quoi qu'il ait pu dire en son nom, le Dieu de Guillaume II n'en est pas moins celui de François de Salles et de Vincent de Paul, car il n'est aucunement responsable de ces propos.

Cependant, c'est exactement de cette façon que raisonnent ou plutôt que déraisonnent nos beaux esprits critiques modernes, quand, du haut de leur grandeur rationaliste, ils flétrissent Jéhovah, « le dieu local, méticuleux, vindicatif et jaloux », et quand, au lieu de voir la même évolution historique, prodigieuse, incomparable, unique et grandiose depuis le début de la Genèse jusqu'au

Christ et jusqu'aux docteurs de l'Église, représentant la chaîne ininterrompue de la révélation progressive des connaissances surnaturelles dans le cœur et l'entendement de l'homme, ils recherchent à la loupe d'une analyse méticuleuse et tracassière toute sorte de petites chicanes superficielles, séparant par des cloisons étanches « le Dieu du Sinaï » du Dieu universel, le « Jéhovisme » du « prophétisme » ultérieur, puis du rabbinisme, enfin le christianisme de l'Évangile de celui de Saint-Paul ou de celui de Nicée ou de celui du concile de Trente, etc. Leur seul mérite est cette malhonnêteté tendancieuse et sectaire, car elle devrait sauter aux yeux de tous les hommes sincères et de bonne volonté, pour récompenser ces esprits forts de la peine que leur érudition méticuleuse se donne afin d'empoisonner la foi et l'espérance dans les cœurs faibles de nos contemporains, que le seul terme de *science et de recherches historiques* suffit pour hypnotiser et pour ébranler.

Puisque la mission des Prophètes était de préparer la venue du Messie et de décrire sa silhouette temporelle, ainsi que le caractère de son œuvre, de façon que le peuple haletant d'espérance puisse reconnaître le « béni qui vient au nom du Seigneur », ils devaient commencer par préciser davantage le Grand Monarque lui-même, qui envoyait à Israël et à la terre cet Ambassadeur Suprême.

Il leur fallait donc s'attaquer précisément à

cette conception de divinité de clocher et de cité, selon la mode païenne que, privés de la direction d'un Moïse, le matérialisme étroit, combiné avec le chauvinisme exaspéré des tribus israélites, avaient peu à peu élaboré. Il fallait reconstituer dans les âmes appesanties et pas seulement dans les rites ou sur les lèvres, la notion de l'Universel-Je-Suis et de l'Éternel-Un.

C'est ce que n'ont pas omis les prophètes et ils l'ont fait avec une science pédagogique et didactique consommée, qui n'était pas la leur, puisque ce ne fut pas un prophète, mais une succession de prophètes échelonnés pendant deux siècles, qui sans se connaître et comme s'ils s'étaient donné le mot, se passaient le flambeau comme les coureurs antiques, jusqu'au moment où ce concept auquel nulle part l'humanité ne s'était élevée avant le Christ, fut imprimé en lettres ineffaçables et que le temps n'effacera jamais, au plus profond de la conscience et de la subconscience d'Israël.

La surnature, pas plus que la nature, ne procède jamais par bonds et cette gradation méthodique était nécessaire, comme en physiologie et en médecine pour saturer un organisme collectif d'une sève nouvelle et produire comme résultat cette indestructibilité et cette incorruptibilité religieuse et mentale, merveille de perennité unique dans l'histoire psychologique des affinités et des croyances dont nous subissons nous-mêmes les effets.

On dirait un grand chef de clinique qui envoie un médecin subalterne pour injecter une faible dose d'un sérum, puis le lendemain confie à un autre le soin d'en injecter une un peu plus forte, et ainsi de suite, sans à-coups, sans jamais forcer la dose, mais sans interruption, en variant les exécutants, pendant deux siècles, selon un plan d'ensemble progressif, pédagogique et rationnel, une unité de direction absolue, et avec le résultat de cette cure que nous connaissons.

A la fin de ce cours de catéchisme bicentenaire, arrosé du sang des prophètes et achevé dans leur triomphe et dans celui des faibles, ainsi que dans la défaite définitive de l'élément civique et païen, l'ancien tyran exclusif d'Israël, le génie tutélaire vindicatif et jaloux que n'apaisait que le sang des taureaux et des génisses, avait disparu pour laisser la place au Maître infini et parfait de l'Univers, plein de mansuétude pour les pauvres, étendant sa miséricordieuse providence à toutes les nations, uniquement assoiffé de justice et ne demandant que le sacrifice d'un cœur pur.

C'est cette transformation spirituelle sur la même base fondamentale du Décalogue mis en action et du « Je Suis Celui qui Est » mis en compréhension relative, transformation que personne n'a jamais cherché à nier ni à minimaliser, mais qui n'a été qu'une transformation évolutive et non une création nouvelle, qui fait dire à nos libres-pen-

seurs qu'il s'agit de deux religions différentes.

Le petit catéchisme et la haute théologie sont-ils des doctrines contradictoires, bien que l'enfant qui étudie le premier se figure généralement le bon Dieu comme un vieux monsieur avec une longue barbe, qui parle surtout le latin, mais qui se fâchera s'il n'apprend pas bien sa leçon ? Quand ce même enfant, devenu grand, préparera ses examens de théologie ou de philosophie, aura-t-il changé de religion, ou n'aura-t-il fait que creuser et approfondir celle de son enfance ? Aurait-il été sage de commencer l'éducation religieuse de cet enfant avec les subtilités philosophiques de saint Thomas, ou son éducation mathématique avec le calcul différentiel absolu ?

Un professeur qui enseigne a dû être précédemment un étudiant et un écolier à qui on a enseigné.

Il y a eu, me dira-t-on, des écoles prophétiques. D'accord, mais il a dû y en avoir une première, et qui y était assis dans la chaire ?

Est-ce cette mentalité, cette ambiance israélite, que précisément les libres-penseurs se fatiguent à nous dépeindre comme charnelle, grossière et incapable d'élévation ?

Alors, ce serait dans la mentalité et l'ambiance du siècle où fleurissaient les cénacles philosophiques que les prophètes auraient puisé leurs inspirations ?

N'y avait-il pas des temples dédiés au Dieu

inconnu, ne parlait-on pas dans les académies d'un concept absolu, incommensurable et suprême, en dehors et au-dessus des dieux de la foule ?

Oui, mais ce Dieu inconnu, c'était un X qu'on n'approchait pas et qu'on laissait dans un isolement superbe. On n'en parlait même pas aux masses et l'on ne sentait ni le devoir ni le besoin de les familiariser avec lui. Quant aux cercles ésotériques d'initiés, ou prétendus initiés, cette initiation se bornait aux connaissances occultes et l'on supposait tout au plus l'existence d'un Être suprême comme une abstraction au-dessus de toute définition et de toute explication personnelle. C'était généralement un concept panthéiste, fruit de la spéculation métaphysique et non d'une perception de foi, d'espérance et d'amour.

Or, les prophètes n'avaient pas seulement imaginé l'abstraction transcendante du Dieu suprême, mais il n'était pas pour eux le Dieu inconnu. Leur pensée approchait son identité personnelle, scrutait ses goûts et sa volonté, le voyait personnel, vivant et accessible à la prière dans laquelle s'épanchait leur cœur. Il suffit de lire ces interminables oraisons pour sentir nettement que ce n'était pas des tours de rhétorique savante et artistique, mais bien une véritable conversation de cœur à cœur, d'âme à âme, d'Esprit à esprit, pour ainsi dire d'homme à homme, de sujet, qui est familier d'un roi, quoique pas encore de fils à père.

La différence de cette relation avec celle des philosophes les plus élevés constitue un incommensurable abîme, qu'il faut être aveugle pour ne pas constater.

Cette prérogative unique dans son genre, où les prophètes l'auraient-ils puisée ? A quelle source auraient-ils trouvé cette notion qui a fait la pitance spirituelle des siècles, eux, les fruits d'une culture philosophique inexistante ?

Ce n'est pas tout.

Le côté éthique de leur enseignement, ce qu'ils enseignaient être la volonté de ce Dieu, se trouve dans le Décalogue mais ne se trouve pas dans la mentalité antique.

Ce besoin insatiable de justice pour tous, qu'il n'y a aucunement lieu de confondre avec l'égalité à bases numériques, même pour les plus humbles, nos sophistes modernes la considèrent comme synonyme des aspirations démocratiques, probablement parce qu'ils se plaisent à confondre les deux mots, et oublient que saint Vincent de Paul, saint François de Salles, Saint Ignace de Loyola, fondateur des Jésuites, tous leurs disciples, tous les saints du calendrier, tous les ordres monastiques n'ont jamais cessé de désirer et de combattre jusqu'à l'extinction de leurs forces, pour la justice envers les malheureux et les déshérités du sort, sans avoir jamais été pour cela des piliers, ni même des partisans de la démocratie.

Cette soif de l'équité intégrale était également ignorée des anciens.

La démocratie ancienne (comme la moderne) enjoignait à ses disciples de prendre ce qui ne leur appartenait pas, en dépit du Décalogue et même de la probité la plus élémentaire, mais d'accord avec celle des Troglodytes, avec la différence qu'elle avait préalablement baptisé le rapt arbitraire et le vol scandaleux du nom de légalité, par la voix du vote des intéressés, tandis que la religion incitait ses fidèles à donner ce qui leur appartenait en vertu du commandement de l'amour et des conseils évangéliques.

L'une est amoureusement fraternelle et stimule la communion des cœurs, l'autre est effrontément et hypocritement fratricide et stimule la division, la violence et la haine.

Au sein des démocraties les plus avancées de l'antiquité, les différences de classes et de traitement fleurissaient à un degré qui aurait épouvanté les aristocrates modernes les plus intraitables. Les licences débraillées des démagogues du Forum et de l'Agora n'étaient accessibles que pour ceux qui avaient la qualité, le rang de citoyen. C'était les barons de l'antiquité. Les esclaves et les affranchis étaient les futurs serfs de la glèbe du moyen-âge. Les étrangers même comptaient à peine comme hommes. Simple changement de nom.

En toutes ces choses aussi, les prophètes furent

des précurseurs, des initiateurs, des inventeurs, des créateurs, eux, les fruits d'une race naturellement grossière, inculte et barbare, cruelle d'après l'avis des libres-penseurs eux-mêmes. D'où auraient-ils puisé ces idées morales qu'on se bornait à peine à discuter académiquement entre quelques amis vertueux à Rome ou à Athènes, si ce n'est aux traditions mosaïques, dans et autour du Décalogue, et dans ce cas, d'où Moïse ou une tradition antérieure à Moïse, par exemple les Patriarches, les avaient-ils trouvées ?

On peut reculer l'échéance, mais finalement il faut un Maître à ces maîtres, à moins d'en faire des dieux. Or, c'est ce que ne peuvent pas dire les rationalistes, car ils devraient abdiquer le rationalisme et le matérialisme.

Les prophètes n'étaient pas dieux. Malgré la transcendance de leur concept et l'élévation de leur doctrine morale, ils étaient non seulement des hommes, mais encore très nettement des hommes de leur milieu, de leur pays, des Juifs, car il y a une grande ombre dans leur enseignement si profond, en rapport direct avec le matérialisme étroit de l'ambiance israélite dont ils ne sont pas parvenus à se dépêtrer, à se séparer, comme seul saura le faire le Christ.

Dans tous leurs gestes et dans toutes leurs paroles, c'est Israël avant tout, Israël qui conduit le monde au Dieu universel, à l'émancipation de

l'âge d'or, non seulement pour en recueillir les prémices, mais pour y dominer et commander aux dépens de toutes les nations, ne leur laissant que des miettes, comme prix de la soumission et de l'obéissance au peuple éternellement élu.

Ici se trouve le grand malentendu entre l'inspiration divine et l'infirmité de son adaptation adéquate, à travers un canal matérialiste par atavisme et imparfait par naissance.

Israël était, en effet, le peuple élu, mais dans le sens d'un instrument, d'un outil choisi, comme on aurait pu tout aussi bien en choisir un autre, pour rendre diffuse dans le monde la notion et la volonté de Dieu.

Or, un outil est un moyen, non une fin et un but.

C'est Israël qui était pour le monde, non le monde pour Israël, dans le sens que le Christ avait dit de lui-même qu'il était venu pour servir, non pour être servi, pour exalter le Père, non pour être ou se faire exalter, et ce n'est qu'à cette condition préalable, qui était sa raison d'être, qu'il pouvait participer à cette exaltation.

Mais Israël ou même les maîtres de sa pensée, les prophètes, n'étaient pas le Christ, et ils devaient nécessairement, comme hommes imbus de leurs particularismes ataviques et ambiants, déformer la grande pensée de la vocation de leur peuple.

Ne nous étonnons pas outre mesure de cette incapacité de s'élever au-dessus de sa propre ombre physique. Ne voyons-nous pas, par exemple, en plein christianisme universalisé et à l'apogée de son intensité dans les cœurs humains, c'est-à-dire sous le règne de la loi de l'amour et non plus sous celui de la loi de l'espérance et du désir, une sainte comme Jeanne d'Arc combattant contre un peuple tout aussi catholique que le sien, s'exprimer comme s'il y avait un lien intime entre la victoire de son peuple et la cause de Dieu ?

Pour un patriote et un chauvin, sa cause à lui est non seulement la bonne cause, mais s'il est dévot, cette cause collectivement égoïste devient inévitablement celle de Dieu.

Cet état d'âme devait être infiniment plus accentué sous l'ancienne dispensation, quand la loi universelle de bienveillance et d'amour n'avait pas encore été promulguée, quand l'orateur du sermon de la montagne n'avait pas encore parlé de la fraternité des hommes égaux devant Dieu sans distinction d'origine, et quand Israël était effectivement alors le seul champion de ce que les dévots de l'époque pouvaient rationnellement considérer comme la bonne cause et celle de Dieu.

Il devait donc être particulièrement difficile pour un juif patriote et beaucoup plus difficile que pour les nationalistes les plus intransigeants de nos jours, de délimiter la frontière entre le

chauvinisme d'une race dont se servait Dieu et la dévotion pure et envers ce Dieu unie à la perception de son but véritable dont cette race n'était que l'instrument choisi, comme aurait pu l'être un autre.

Voilà l'écueil contre lequel est venue butter la clairvoyance inspirée des prophètes, car pareil aux extrémistes du nationalisme de tous les temps et en plus avec cette exagération motivée renforçant encore le chauvinisme ordinaire, ils ont vu dans leur cause patriotique la cause de tout le genre humain et se sont mis à considérer Israël, instrument et serviteur de Dieu, comme une sorte de vice-roi futur de la terre, de gouverneur-général à la russe du Très-Haut.

Au lendemain de 1914-1918, nous devrions être payés pour comprendre mieux que jamais cette mentalité, ou plutôt cette difformité mentale, qui faisait du peuple élu, aux yeux même de ses chefs spirituels, le nombril du monde, selon l'expression d'un critique moderne.

Il m'est arrivé de lire des articles de journaux, pendant la guerre, qui parlaient de leur pays, presque comme auraient pu le faire les plus violents « nabim » parlant de leur peuple en opposition avec les nations.

C'était incontestablement au point de vue transcendant et profond, le côté faible et humain, — parfois même inhumain, mais pas surhumain,

— le défaut de la cuirasse de toute la prédication prophétique. Mais même dans ce défaut manifeste de la qualité s'impose à notre attention impartiale un nouveau prodige inexplicable et unique dans l'histoire.

Par quelle fissure a pu entrer dans la tête d'un juif déguenillé, gémissant sous le fouet d'un satrape chaldéen ou persan, l'idée qu'il devait régner sur le monde, répartir la justice intégrale à l'humanité courbée docilement sous ses lois, à cette humanité qu'il voyait drastiquement si forte par rapport à sa bassesse dans les splendeurs orientales de Babylone ou d'Ecbatane ?

L'explication simpliste de nos rationalistes que c'était la folie des grandeurs, unie comme d'habitude à la manie de la persécution, n'explique rien en vérité, car d'où venait précisément cette folie chez tous les Israélites, depuis les plus intellectuellement dépourvus, jusqu'aux génies les plus lucides, quand aucun des voisins sémites ethniquement si proches de leur race et appartenant au même milieu historique, n'a jamais rien ressenti d'approchant et, ce qui est bien plus merveilleux encore, d'où cela vient-il que cette lucidité merveilleuse, même dans ce seul point défectueux de ses visées morales, a eu cependant raison et à quel degré ?

Nabuchodonosor, Cyrus, Alexandre et César sont morts avec leurs œuvres, leurs civilisations

et leurs empires et depuis des siècles on a oublié même leurs traces, tandis que le christianisme et le néo-judaïsme se dressent au milieu de nous, comme la thèse et l'antithèse de la pensée et de l'histoire du monde, comme les deux puissances rivales éternellement jeunes, dont le duel gigantesque remplira encore l'avenir.

Nous voyons donc que même l'erreur éthique des prophètes, fruit de la déformation de l'influx clairvoyant par un patriotisme exalté, à condition de ne pas être prise trop textuellement à la lettre, mais dans son esprit, peut-être subconscient dans l'imagination des auteurs eux-mêmes, nous apporte une nouvelle preuve matérielle et éclatante de la transcendance humainement inexplicable de leur prédication divinatrice et de leur mission surnaturelle.

Le malentendu se creuse davantage quand les prophètes abordent le fond de leur prédiction et son côté pratique, c'est-à-dire la réalisation messianique des promesses divines sur la terre, et la figure même de leur héros, le Messie.

Ici, le sujet devient plus complexe et fait croire à une apparente contradiction, car il y a deux images, extérieurement bien différentes, de cet unique Plénipotentiaire de Dieu.

Ce qui paraît plus étrange, mais en réalité explique la chose, c'est que ce ne sont pas deux écoles rivales, avec chacune son type de Messie, luttant

l'une contre l'autre dans la même prédication, sans polémique, ni conflit, ce qui prouve manifestement que ces images ne sont que deux aspects, quelque chose comme deux projections de géométrie descriptive de la même figure dans l'espace, seulement projetées sur deux plans de mentalité subjective humaine.

L'une d'elles voit le phénomène dans son esprit avec « le lion de Judas » sa victoire, son triomphe, sa conquête du monde. Ne l'a-t-il pas même conquis à sa manière ? Nous-mêmes, avec nos civilisations, nos institutions, nos lois, nos morales, notre conscience et notre subconscience et même avec les reflexes involontaires des « libres-penseurs », ne sommes-nous pas sa conquête ? Cette divination prophétique, qu'on pourrait appeler synthétique, voit le Christ « sub specie æternitatis » dans l'ensemble de l'histoire. Elle perçoit la victoire historique de la conception chrétienne, en dehors de limites d'un temps précis, ou selon l'expression d'un docteur de l'Église, le triomphe de ce que ce dernier appelle le Christ collectif, incorporé dans l'assemblée universelle des fidèles.

L'autre discerne le phénomène physique, initial et précis dans le temps et la date, à la lettre, et parle du serviteur de Jéhovah, humilié, outragé, défiguré comme un lépreux crucifié et qui, quoique Juste par excellence et précisément en cette qualité, a pris sur lui toutes les iniquités humaines.

Les épreuves, la vie, la pauvreté, l'abandon, le caractère de la mission du Christ et surtout les scènes de la Passion y sont décrits avec une profusion et une précision de détails étonnante.

Je ne parlerai pas ici du fait merveilleux d'une pareille prédiction quelques siècles avant l'événement, prédiction dont l'authenticité et l'antériorité est prouvée, non seulement par la Bible des Chrétiens, mais par les livres canoniques de la Synagogue qui sont exactement les mêmes et que les Juifs auraient évidemment remaniés, si décemment cela pouvait se faire, mais le sujet serait trop connu, trop peu inédit, car il a été traité en première ligne par tous les apologistes.

Ce qui me frappe, c'est qu'un sujet aussi brûlant pour les Hébreux, comme le portrait de leur Messie présenté de deux façons si différentes, n'ait pas fait l'objet des polémiques les plus violentes entre les prophètes eux-mêmes, ni plus tard entre les exégètes des écoles rabbiniques avant le Christ. Pourtant, les discussions et les controverses battaient leur plein dans le Temple et dans les nombreuses synagogues de la Palestine et de la Dispersion et aucun sujet n'était plus vital pour la postérité entière d'Abraham. Cependant, pas de traces de conflit, ce qui, logiquement, amène à penser que pour les docteurs de l'Ancien Testament, il devait y avoir une corrélation entre les deux tableaux de misère et de gloire, qui était

dans la tradition orale et ne nous a pas été transmise par l'Écriture et qui, selon toute vraisemblance, devait être assez pareille à celle du dogme chrétien, car autrement ce silence serait psychologiquement inexplicable.

Ensuite, comment les prophètes souvent presque contemporains, qui étaient pourtant des hommes intelligents et des érudits, qualifiés à juste titre de génies, et connaissant mutuellement leurs prédictions, pouvaient-ils se contredire d'une manière aussi flagrante et en quelque sorte se compromettre ainsi devant des auditeurs qu'ils voulaient certainement gagner à leur cause toujours solidaire, car la Bible n'enregistre guère de querelles entre prophètes ?

Ces deux arguments me paraissent prouver l'évidence de ma supposition, ou au moins d'une hypothèse assez voisine.

Mais la silhouette dessinée avec un tel réalisme de l'Homme des Douleurs suggère une autre réflexion non moins curieuse.

Nous connaissons le chauvinisme et la manie des grandeurs du peuple élu, ainsi que la façon matérialiste et grossière de se représenter ses futurs triomphes, également le désir maniaque avec lequel il savourait par anticipation ses vengeances et ses revanches sur ses persécuteurs et ceux qui l'avaient méconnu.

Nous avons dit que cette façon de voir trouvait

un écho jusqu'au sommet de la race, chez les prophètes. Un lion de Juda, muni de griffes puissantes, guerroyant, victorieux, nouveau Cyrus ou Alexandre soumettant les nations d'iniquité et déployant selon les paroles du Magnificat la force de son bras pour exalter les humbles, c'est-à-dire son peuple fidèle courbé sous le joug païen, devait cadrer admirablement avec cette mentalité faite d'orgueil, de désir et d'espérance, dans l'abaissement et l'humilité. Mais quelle satisfaction pouvait offrir à ce peuple rancunier et vindicatif, et comment au sein de cette mentalité palpitante d'indignation vengeresse sous le fouet symbolique de l'humiliation, tant décrite en couleurs vibrantes par les Hagiographes et les Psalmites, a pu se faire jour, a pu avoir été imaginée cette image d'un Sauveur misérable, humilié, souffleté, battu et cloué sur le gibet des esclaves ?

Nous devons nous rendre compte que non seulement pour les Juifs, mais pour tous les hommes, même moins instinctivement grossiers et terre à terre que ne l'ont été ceux-ci, une pareille méthode d'arriver à la gloire et d'opérer le salut, qui est essentiellement surnaturelle, et dont la compréhension ne peut relever que de la grâce, ne peut apparaître que comme quelque chose d'absolument et d'insensément contre-raison, contre-logique et contre-nature.

Essayons d'oublier un instant, qu'en notre

qualité de chrétiens, — plus ou moins croyants, — notre imagination et notre mémoire sont dès l'enfance imprégnées de ces images de la Rédemption, et nous verrons que ni les ingénieux, ni les imaginatifs parmi nous, laissés à eux-mêmes, n'auraient jamais pu inventer ce genre de combinaison, car tout y contredit nos voies naturelles de raisonnement et de jugement. Le pouvoir, la puissance, la gloire, la majesté, sont indissolublement liés dans notre esprit à l'exercice et à la jouissance de ces attributs. Un monarque, un fils de souverain, un ambassadeur d'un grand potentat sont naturellement des personnages que nous sommes portés à voir sous un dais, non sur une croix, avec un panache, daignant fièrement agréer les hommages des simples mortels. De pareils contrastes déroutent et offusquent notre sens inné de l'ordre et de la mesure hiérarchique.

Si les prophètes avaient été des malins, des démagogues révolutionnaires et des meneurs de masses, ce n'est certes pas cela qu'ils auraient trouvé pour les électriser, car il y a là tout sauf ce qui peut présenter de l'attrait stimulateur à la psychologie des foules.

L'argument spécieux que la conception du sacrifice expiatoire préexistait dans les annales religieuses de l'humanité, pourrait s'appliquer à un petit clan d'initiés et de mystiques, mais non à des tribuns cherchant à impressionner des populaces

crispées dans l'attente du vengeur terrestre qui changera leur bassesse en gloire.

Devant des auditeurs abreuvés d'humiliations et affamés de revanche, gémir sur un Sauveur impatiemment attendu comme sur un malheureux encore plus humilié, dégradé et méprisé que ceux qu'il est appelé à affranchir, après l'avoir décrit précédemment comme le vengeur d'Israël et le conquérant de la terre, et haranguer de cette façon la population israélite, qui ne pouvait comprendre l'accomplissement de ses vœux que dans les succès matériels, utilitaires, prosaïques et tangibles, c'est logiquement se moquer de ces foules et courir à l'échec et au scandale.

Humainement, il est impossible de se figurer que les choses aient pu se passer autrement.

Cependant, ce ne fut pas le cas et malgré leurs prédications apparemment contradictoires et devant nécessairement apparaître telles au peuple, ce sont les prophètes qui ont vaincu, non seulement dans les réalisations de l'avenir, confirmant leurs divinations, mais dans l'esprit immédiat de ce peuple, qui les écoutait pieusement, les suivait scrupuleusement et tressaillait à leur unisson.

Voilà ce qui met les explications des rationalistes dans un cul de sac, dont il est bien difficile de sortir.

Nous sommes forcés de supposer deux choses.

D'abord, que les prophètes n'étaient pas de simples démagogues politiques et des revendicateurs sociaux, car ils auraient été terriblement maladroits comme ancêtres de Marx et de Trotsky ; mais que, selon l'explication théologique, la seule satisfaisante, ils étaient bien réellement, peut-être malgré eux, emportés comme dans une transe, par l'Esprit qui souffle on ne sait d'où et qui remplissait leurs bouches, purifiées au charbon ardent, selon l'expression d'Isaïe. Ils n'étaient, comme hommes, que des canaux demi-conscients à travers lesquels se frayait un passage, terriblement gênée, empêchée et mal exprimée parfois, la parole annonciatrice, car leurs propos étaient d'une trempe et d'une espèce dépassant tellement le niveau des impulsivités populaires qu'ils ne pouvaient certainement pas avoir été insinués par l'habileté et la ruse humaine.

Ensuite, dans ce peuple hébreu et biblique, peuple élu du désir et de la promesse, qui nous est si historiquement lointain, il devait y avoir quelque chose qui échappe aux investigations des critiques positivistes, soit des traditions orales et profondément invétérées qui ne nous ont pas été transmises, soit un état d'hallucination divinatoire qui en faisait un instrument accordé au même diapason que ses maîtres spirituels, car sans cela comment expliquer que, d'habitude si prompt au mécontentement et à la mutinerie, il acceptait

non seulement sans se cabrer, mais avec les mêmes transports de désir, d'enthousiasme et d'espérance, la perspective de ses rêves séculaires de délivrance, tantôt sous la forme d'un héros apothéosé, tantôt sous les traits d'un martyr outragé et subissant le supplice des malfaiteurs ?

L'attitude mentale des prophètes, ainsi que celle de leurs auditeurs pas seulement immédiats, mais de tous ceux, scribes, pharisiens, rabbins et manants qui ont vécu jusqu'à l'avènement de notre ère et n'ont cessé de méditer leurs paroles devant l'image anticipée du vengeur présomptif de la race orgueilleuse jusqu'au délire, broyé, ensanglanté, supplicié et couvert d'opprobres, c'est, pour ceux qui ne croient pas à l'évolution du miracle judéo-chrétien, une énigme psychologique dont les matérialistes et les esprits forts ne peuvent, ne veulent ou ne savent donner la clé.

Le mystère de cette évolution et de cette race, plus indestructible que la matière elle-même, puisqu'on est parvenu à désagréger cette dernière pendant qu'Israël subsiste dans son intégrité, a manifestement à sa base un élément immatériel qui seul explique tout et qu'on ne parviendra pas à résoudre avec les simples méthodes exclusivement employées par la libre pensée de laboratoire et de clinique, bien qu'aujourd'hui les cliniques elles-mêmes sont assiégées par les avant-gardes occultes et les laboratoires sont envahis par les

effluves fluidiques, impondérables et inexplicables, qui débordent les cadres désuets et vieillots du matérialisme agonisant.

Ceux qui ont lu attentivement les livres prophétiques n'ont pas été sans avoir observé que dans les deux types de descriptions signalées des temps messianiques, il n'y a pas seulement une différence d'image, mais de langage.

Quand les prophètes dépeignent les souffrances du Messie, si en désaccord avec l'idéal extérieur, tout de lucre et de vanité de la race, ils le font comme malgré eux, comme s'ils ne comprenaient pas bien la signification intime de ce qu'ils disent, comme si une extériorisation obligatoire était imposée à leurs lèvres sous l'empire d'une poussée intérieure irrésistible.

Il n'en est plus de même quand ils racontent les gloires du Sauveur Triomphant : là plus de dualité entre le Juif et l'instrument de Jéhovah. On les sent reprendre conscience et possession de leurs actes et de leurs paroles. Ils exultent avec une prédilection toute orientale, — et aussi toute judaïque, — dans la peinture minutieuse, détaillée et souvent ridicule de toutes les jouissances du peuple désormais roi, et surtout de toutes ses revanches chicanières et rancunières sur les persécuteurs naguère redoutés et à leur tour abaissés.

Quand ils sortent ainsi de l'inspiration pure et se laissent entraîner par leur propre tempérament

de chauvins religieusement exaltés, l'âge d'or qu'ils décrivent est assurément d'une élévation morale fort contestable et quoique le tableau lui-même est ici également parfaitement prophétique, puisque dans son esprit, il s'est réalisé dans le christianisme embrassant et embrasant le monde et ordonnant au « loup d'habiter avec l'agneau, à la panthère avec le chevreau », il n'en est pas moins, quant à la lettre, obscurci dans ses détails par l'infirmité humaine des interprètes et par des descriptions fastidieuses et mesquines de cupidités, de vanités et de vengeances qui sont regrettables et ne font pas précisément honneur aux prédicateurs du Grand-Carême de l'évolution religieuse du monde.

CHAPITRE VI

LA JÉRUSALEM CÉLESTE ET LA JÉRUSALEM TERRESTRE

L'Ancien Testament n'est que la synthèse religieuse d'où sortiront la thèse et l'antithèse, le christianisme et le néo-judaïsme, l'Évangile et le Talmude, l'Église et la Synagogue, la fille légitime et surnaturelle et la fille illégitime et naturelle du Temple et de l'Arche d'Alliance des anciens Hébreux.

Leur enseignement devait donc laisser deviner déjà quelques siècles avant que l'heure historique de la séparation suprême n'eût sonné, ce double caractère synthétique d'ensemble, en quelque sorte en germe et en puissance, le côté spirituel, qui se rattache par le fil du désir et de la prière à ce qui est en haut, à l'amour, et le côté matériel temporel, qui ne parvient pas à rompre ses attaches avec ce qui est en bas, avec la concupiscence, la rancœur et la haine, enlizées dans la boue et le limon de la Judée, réduction réplique de la Terre ; la Jérusa-

lem céleste qui règne sur les cœurs et les âmes et la Jérusalem terrestre, qui inspire les ventres.

Comme il faut savoir se mettre à la place et dans la mentalité de chacun, nous avouons qu'à la rigueur il serait pardonné aux sceptiques de faire des réserves sur le fait de croire que le rêve de puissance judaïquement messianique, hanté par les conquêtes physiques de la postériorité d'Abraham imposant ses institutions nationales au genre humain, doit allégoriquement signifier la conquête morale de l'humanité par le christianisme, comme l'enseigne l'orthodoxie chrétienne, mais, sauf aux aveugles-nés, il n'est permis à personne de ne pas voir que non seulement en allégorie et dans l'esprit supposé des prophéties, mais bien dans la réalité, ces prédictions sont en passe d'avoir leur réalisation sous nos yeux, à la lettre et telles qu'elles ont été verbalement formulées.

Comment les prophètes, gémissant sous le joug des voisins puissants qui se passaient de main en main, comme une balle sans importance, ce petit peuple méprisé, pouvaient-ils prévoir que ces empires disparaîtraient comme des bulles de savon, et que ce peuple de miséreux imprégnerait le monde de son esprit et de sa substance matérielle et que la vipère de son blason parviendrait à serrer dans un étau toutes les nations infidèles de la terre ?

Et cependant, cette vaste entreprise et cette

mainmise inouïe, avec le centre d'impulsion symboliquement déjà aujourd'hui et demain peut-être textuellement à Jérusalem, — la Jérusalem très terrestre, — correspond d'une façon troublante avec ce temps prédit où les nations travailleront pour Israël et viendront lui apporter avec leurs hommages les fruits les plus succulents de leur labeur.

Regardez ces ouvriers et ces paysans sur le front desquels ruisselle la sueur.

Regardez ces prétendus riches propriétaires embarrassés pour joindre les deux bouts.

Regardez ces ingénieurs et directeurs qui se démènent comme des malheureux ; ces ministres et ces hommes d'État qui ne savent plus où donner de la tête ; ces survivants-rois qui tremblent sur leurs trônes chancelants et caressent les Juifs pour mériter leur clémence efficace ; demain peut-être, « les princesses seront les nourrices de leurs enfants. »

Et pendant ce temps, à l'abri des révolutions et des guerres, escomptant les unes et les autres, Israël se prélasse dans son bureau et solde avantageusement le grand livre de la comptabilité de sa race.

Ce spectacle, — notre spectacle quotidien, — n'est-il pas éminemment et surabondamment suggestif, et au même degré prédit par les prophètes et contrôlable dans sa réalisation, que celui de la

Jérusalem céleste, issue de ce Messie de souffrances également prévu et dépeint scrupuleusement par ces hommes extraordinaires, que celui de ce Royaume de Dieu, d'origine également israélite, qui a bien réellement pris pied au milieu de nous et quelquefois en nous-mêmes et qui, quoique battu en brèche par les tempêtes, n'en est pas moins une réalité vivante, régnant bien effectivement, depuis vingt siècles, dans toutes les parties du monde, sur beaucoup de consciences, imprimant son esprit et son essence à d'innombrables volontés, consolant d'infinies résignations et inspirant les générosités de beaucoup de cœurs ?

Nous pouvons répondre nettement et formellement à la question que nous nous sommes posée, que les prophètes n'ont pas failli à leur mission et qu'ils ont été de véritables prophètes, par quel côté et dans quel sens qu'on veuille prendre leurs prédictions, et cet enchevêtrement même de deux conceptions en apparence contradictoires a été, en quelque sorte, une prophétie, car lui aussi continue.

Ne voyons-nous pas de nos jours toutes les manigances de l'esprit de concupiscence et toutes celles de l'esprit de révolte se réclamer quotidiennement de l'idéal chrétien, invoquer insidieusement le prétexte de la commisération et de la compassion pour la souffrance d'autrui et oser confisquer cyniquement même au profit des théories les plus

égoïstes et les plus subversives, le Messie de l'amour et de la douleur ?

Et les consciences moins éclairées des auditoires historiques ne sont-elles pas profondément troublées par ce même enchevêtrement inextricable des propositions contradictoires, au point de ne plus savoir où elles en sont et où on veut les faire venir ?

Ne sont-elles pas dans cet état d'âme probable des consciences israélites quand elles attendaient fiévreusement le Messie, et à bout de ressources, ne savaient plus au juste quel Messie elles devaient espérer et demandaient au Christ enfin manifesté par l'intermédiaire de leurs éléments les plus sincères s'il était celui qui devait venir et s'il n'y avait pas lieu d'en attendre un autre ?

C'est que les deux conceptions ont été moulées dans la même matrice et procèdent de la même synthèse dont le premier manifeste au monde fut la parole inspirée des prophètes.

C'est dans la contradiction véritablement prophétique de ces paroles, que les deux frères jumeaux, dont l'incompatibilité mortelle et l'antagonisme implacable devaient diviser les siècles et les peuples en deux camps éternellement irréductibles, ont tressailli pour la première fois, mais sans affirmer leurs affinités futures et sans se détester encore, car ils étaient dans les entrailles de leur commune mère.

L'étoile de Bethléem n'avait pas encore lui et les mages du paganisme n'étaient pas encore venus présenter leurs offrandes et leurs hommages à l'Enfant légitime d'Israël, que sa mère devait rejeter de sa tendresse et de son sein et lui préférer le bâtard dont elle avait accouché en même temps et qui était l'autre thèse de la prédication des prophètes, l'antithèse jusqu'alors pacifiquement contenue dans la synthèse de l'œuf mystique.

L'enseignement prophétique est donc comme un centre de rayonnement où deux mentalités, deux groupes d'affinités éternellement latentes dans le cœur humain ont été esquissés, extériorisés, mais n'ont pas encore effectivement pris conscience d'eux-mêmes et ne sont pas encore, à proprement parler, nés ; leurs lignes semblaient parallèles et singulièrement pour nous ces deux groupes paraissaient faire assez bon ménage dans le même corps social et le même corps doctrinal.

Ce ne sera que quelques siècles plus tard, au pied du Golgotha, que les deux lignes bifurqueront dans des directions antipodales pour ne plus jamais se rencontrer... à moins que... qui peut savoir ?...

Ce ne sera qu'alors que les couleurs s'accentueront et que les orientations deviendront irréductibles, l'une prenant le chemin spirituel de la lumière et de l'amour, l'autre cheminant d'abord dans la pénombre d'une Loi se refusant obstinément à sa consommation et à son propre accomplissement, puis s'enfonçant résolument dans les ténèbres talmudiques de la rancœur, de l'orgueil et de la haine satanique.

Les deux thèses prophétiques seront l'une divinisée dans l'Évangile et le Nouveau Testament par la consécration de l'amour, l'autre satanisée dans le Talmude et ses dérivés par la consécration de la haine.

L'époque entre les prophètes et le Christ sera laissée aux fils d'Israël pour scruter leurs affinités intimes et les engager dans l'une ou l'autre voie. Une règle immuable des rapports entre le Créateur et la créature veut que l'homme soit toujours libre de choisir. Les auditeurs d'Isaïe et de Jérémie commencèrent donc à se diviser dès lors en ceux qui devaient rester vers de terre et en ceux qui, quoiqu'exactement pareils, étaient les chenilles qui allaient devenir papillons, les appelés et les élus de la parabole évangélique.

Les prophètes avaient accompli leur mission et leur devoir. Aux futurs chrétiens, ils avaient prédit allégoriquement et dans son esprit le Royaume du Ciel. Aux Juifs, ils avaient prédit textuellement et à la lettre le Royaume de la Terre, ou plutôt les républiques anarchiques que nous subissons et qui n'ont pas encore dit leur dernier mot, où règnent en divisant leurs descendants.

Mais aussi, ils avaient prédit de la manière la

plus concrète et la plus nette la vie, le caractère personnel et la mort du Christ historique et ils avaient prêché par anticipation et pour la préparation sa doctrine de justice, quoique sans s'élever jusqu'aux cimes incandescentes et immatérielles de son amour. Par leur vie de pauvreté et leur mort généralement couronnée par le martyre, ils ont préfiguré la vie et la mort du Messie de souffrances qu'ils avaient par ailleurs décrit dans tous les détails essentiels de son existence physique et de sa vocation spirituelle.

Ils en ont dit assez pour que les hommes de bonne volonté aient en surabondance les éléments nécessaires pour éclairer leurs consciences et orienter leurs désirs et pour qu'ils puissent choisir la bonne voie en toute indépendance de jugement, mais sans avoir la main et la raison forcées par une évidence trop manifeste, de façon à avoir, le cas échéant, le mérite de leur choix et la récompense éventuelle qui aurait été une injustice sans le mérite.

Telles ont toujours été les voies de la Providence dans l'Ancien Testament et les Hébreux devaient y être habitués.

Jamais dans aucune révélation il n'y a eu une affirmation si mathématiquement irréfutable qu'il n'y ait plus de place pour la foi, le mérite qui en découle et la récompense qui la couronne. Nous avons comme exemple la source même de l'élection, dans la foi d'Abraham répudiant Ismaël prêt à immoler le seul fils qui lui reste et devenant le Père des Multitudes. Cette fois, c'est toute la postérité d'Abraham, cette multitude qui aura à croire en pleine liberté, à répudier ou à choisir, soit le spirituel, soit le matériel, soit la Jérusalem céleste, soit la Jérusalem terrestre.

Les prophètes n'ont pas failli, mais c'est Israël qui faillira. Malgré la transparence prodigieuse des révélations et des exhortations séculaires, il se cabrera devant les avertissements répétés et choisira la mauvaise part. Il ne voudra pas comprendre que son rôle est de servir et non d'être servi, car c'est le caractère de celui qui dès le commencement n'a pas voulu servir. Il s'entêtera dans son orgueil à ne pas admettre qu'il n'est que l'instrument de transmission de Dieu et non le but ultime des complaisances providentielles, et ce sera le malentendu historique consommé par sa condamnation et sa damnation. Il se croira trahi par cet amour qu'il a si immensément imploré, parce qu'il a rejeté la seule chose qu'on peut demander à l'amour, c'est-à-dire l'amour et n'a pas su élever son âme au-dessus d'un contrat de mariage inspiré par l'intérêt et la raison humaine et c'est pourquoi, à partir de ce jour de sa destinée, il ne sera plus que comme cet éléphant chassé de la famille qu'il présidait, pareil à cet ange qui, pour ne pas avoir compris l'amour de son Dieu,

fut précipité dans l'abîme symbolique « comme un éclair » ; il sera dans la vie collective des nations comme l'homme qui a profondément désiré et aimé et dont l'idéal a dérogé à ce rêve est dans la vie des individus : une source éternelle de révolte et de rancœur où viendront s'abreuver et se contaminer les peuples !

Devant la clarté si manifeste des révélations prophétiques, l'attitude du rationalisme n'est ni compliquée, ni embarrassée : il se borne à infirmer comme irréfutables les documents et arguments qui rentrent dans ses affinités intellectuelles et à supprimer, sans autre forme de procès, comme apocryphes, ceux qui ne s'y prêtent pas.

Dès qu'un événement ne cadre pas avec les connaissances scientifiques correspondant à la date où écrit l'historien, il est considéré comme faux et le résultat d'une interpolation. Quand il démontre le caractère transcendant ou surnaturel de l'évolution judéo-chrétienne, il est classé comme apocryphe.

Quand un prophète est embarrassant, on le jette par dessus bord. Quand cette opération n'est pas praticable, on modifie les dates de son existence pour annuler les preuves qu'apportent ses prédictions réalisées, ou bien, on garde la prophétie, mais on met en doute l'authenticité de l'événement prédit. Quand la vie du voyant messianique coïncide avec des noms et des faits histo-

riques difficiles à transporter, on use alors d'un moyen ingénieux. On coupe le pauvre prophète sans défense en plusieurs morceaux, ne laissant à sa vraie place que le tronçon inséparable de l'époque gênante et assignant aux autres arbitrairement des dates moins compromettantes pour le point de vue positiviste.

Mais comme ces assertions sont posées au nom de la Science critique avec majuscule, les badauds intellectuels de notre siècle, généralement peu ferrés en exégèse biblique, et à leur suite les moutons de Panurge moins intellectuels, acceptent sans broncher toutes les conclusions comme un fait établi et une idée toute faite, les gens religieux eux-mêmes se bornent à soupirer dans leur passivité impuissante devant le verdict implacable d'une science dont ils ne se donnent pas la peine de scruter par eux-mêmes les voies prétendues infaillibles et le scepticisme éclairé de nos contemporains s'incline devant le prestige magique du fétiche moderne, sans discuter, approfondir et réfléchir et sans se demander si tout cela a jamais été sincèrement et impartialement approfondi, comme devant une vérité indiscutable et avec la foi ingénue du charbonnier.

Et quand les rationalistes à tout prix ont usé de tous leurs moyens sans parvenir à écraser la manifestation et l'empreinte de celui que Voltaire a appelé l'infâme, alors on a recours à la dernière

ressource : chez les anciens, cela aurait été le destin, chez les modernes, c'est le hasard. Créateur de l'homme et architecte du monde, moteur des astres, animateur des cellules, groupeur des atomes, facteur des intelligences, propulseur des volontés, mobile des cœurs et cause première des coïncidences les plus merveilleusement inexplicables et les plus mathématiquement réglées, le hasard est le véritable dieu des athées, le principe immatériel des matérialistes. On lui fait tenir les rôles dont personne ne veut plus et c'est lui qui est chargé des besognes les plus ingrates. C'est sous les plis de son large manteau que la libre-pensée aux abois vient demander un asile lorsqu'elle ne sait plus où se réfugier.

Quelques dizaines d'années après la mort du Christ, des milliers d'hommes et de femmes de toutes les conditions et nationalités mourraient pour le Christ crucifié et ressuscité. Trouverez-vous beaucoup de gens prêts à se faire tuer pour une légende douteuse, et cela a-t-il pu être une légende vague et douteuse quarante ans après l'événement historique ? Était-ce un monde d'aliénés ?

Il y avait une multitude de controverses religieuses dans les premiers siècles, elles roulaient sur des subtilités scholastiques (le Christ est-il égal à Dieu, a-t-il une âme humaine, ou seulement l'esprit divin, ou les deux ? etc.) peu intéressantes

pour notre génération, mais à ces époques rapprochées des origines de la foi, pas une contestation ne s'élève, malgré les rivalités des sectes, contre les questions fondamentales et surtout contre l'authenticité des personnes, comme nous le voyons faire aujourd'hui à l'école rationaliste.

Les Juifs possédaient pourtant, au même titre que les chrétiens, tous les documents relatifs à la base du christianisme. Ils en ont été les témoins oculaires, l'ont vu dans son berceau, en ont entendu les premiers vagissements, en ont senti les premiers tressaillements, et dès la première minute, ils en furent les ennemis acharnés et implacables.

Ils contestaient âprement la divinité du Christ, la vocation de l'Église naissante, mais ni eux, ni personne alors ne s'avisait de mettre en doute l'humanité historique de Jésus-Christ, pas plus que l'authenticité des faits et des paroles, tant du Fondateur que de ses disciples.

De même aujourd'hui, il peut y avoir des détracteurs de Napoléon et de Gœthe, qui cherchent à diminuer le rayonnement de leur génie, mais il ne vient à la tête de personne d'en faire des mythes et des symboles ou de confondre leurs personnalités vivantes, leurs paroles et leurs actes avec ceux d'autres personnages, ni de dire que Faust est une vieille tradition du Mexique ou que la bataille d'Austerlitz et la mort de Napoléon à Sainte-Hélène ne furent que des fables allégoriques.

C'est là pourtant la façon cavalière dont on agit avec le Christ et les prophètes.

Pour ce qui concerne ces derniers, on semble oublier que leurs personnes et leurs écrits furent inlassablement commentés, d'abord par trois siècles d'écoles rabbiniques qui, à partir de leur mort, de génération en génération et sans interruption, se nourrissaient de leur substance spirituelle, ensuite, dans les mêmes conditions, avec le même zèle, parallèlement mais séparément, par vingt siècles de Nouveau Testament et autant de siècles de Talmude, par deux écoles qui se haïssaient réciproquement et cherchaient à se nuire.

Cependant, les docteurs de l'Église et ceux de la Synagogue, ainsi que les représentants des sectes hostiles, ont toujours été d'accord sur la véracité des faits et des personnes bibliques et le désaccord ne consistait que dans les conclusions qu'on en tirait. Parce qu'ils ne connaissaient pas les sous-marins, les cinémas et la vie intense, croit-on qu'ils ont été des ânes jusqu'au XVIIIe siècle ? Parce qu'ils n'étaient pas les nègres blancs de la lutte pour la vie, parce qu'ils se pressaient moins et ne courraient pas, la serviette sous le bras, après les petites réussites temporelles au jour le jour, parce qu'ils prenaient le temps de scruter, d'étudier, de méditer, d'induire, d'extraire et d'approfondir et parce que ces questions étaient pour eux la grosse affaire de l'existence, tandis

qu'elle n'est que secondaire pour les horizons bien plus superficiels de notre civilisation contemporaine, il y a des chances pour qu'ils aient été, sous ce rapport précisément, bien plus calés que les essayistes et les dilettantes théologues de notre génération, quitte à être moins dégourdis dans les innovations utilitaires ou dans la science de s'entre-détruire économiquement et effectivement.

Cependant, près de cent générations de rabbins et d'hérétiques ont respecté pendant des millénaires les textes, les personnages et les faits de la Bible, se bornant à les interpréter de diverses manières et ce n'est que depuis une époque assez récente que des Juifs travestis en érudits laïques et émancipés, assistés de quelques séminaristes défroqués et prêtres renégats, profitant de l'éloignement historique, ainsi que de l'ignorance théologique et de l'absence de jugement personnel de nos contemporains trop pressés pour réfléchir, se sont mis à démolir, selon un plan arrêté, les traditions et les documents les plus vénérables et les plus sévèrement contrôlés de siècle en siècle, de l'évolution religieuse du genre humain.

Confiants dans cette immunité que confère de nos jours le fait d'appartenir à un prétendu parlement, ou plutôt sanhédrin de la science dite exacte, et connaissant mieux que les règles de la logique le vieux dicton : « Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose », ils se sont mis à défricher la

vieille forêt biblique et à y tracer des routes, au gré de leurs affinités plus antichrétiennes encore que rationalistes et, dépassant toute mesure, à lancer des supputations, comme par exemple que Jésus-Christ était la même personne que Barabbas.

Savez-vous pourquoi ?

Parce que le prénom de Barabbas serait, paraît-il, Jésus, ce qui est tout à fait possible, que l'étymologie araméenne du nom est « fils du père », ce qui est exact, et parce qu'il y a eu à Alexandrie un bouffon appelé Karabas qu'on habillait en roi pour se moquer d'Agrippa. Rien de plus. C'est tout.

On trouve que les sources de la science exacte et expérimentale n'en ont pas besoin davantage et, en effet, cela suffit pour beaucoup de badauds même universitaires qui ne veulent pas passer... pour des candides et des croyants.

Cette extravagance, effrontément déguisée en saine critique positive et beaucoup d'autres pareilles, non moins offensantes pour l'intelligence présumée des lecteurs, sans parler de leurs sentiments, porte la signature d'un de nos « sadducéens » modernes de haute marque, membre de nombreuses sociétés savantes, homonyme mais non synonyme du roi Salomon.

Espérons que dans une centaine d'années, si les esprits forts et la critique impitoyable et sévère

continuent à nourrir les cervelles, le Livre de la Sagesse sera attribué à M. Salomon Reinach. Ce ne serait, après tout, qu'un des nombreux changements de place qu'on fait accomplir aujourd'hui, avec une désinvolture charmante, à toutes les parties, passages et personnages de l'Écriture, toutes les fois que cela se trouve au détriment de la doctrine chrétienne et dans l'intérêt de la cause laïque, rationaliste, matérialiste et néo-judaïque. Un peu moins, un peu plus, une fois qu'on y est, on aurait tort de se gêner.

J'ai cité ce nouveau jugement de Salomon, tranchant si ingénieusement, quoique quelque peu tardivement, les hésitations de Ponce Pilate dans l'affaire Barabbas, parce que c'est un échantillon qui m'a paru, en effet, fort drôle des méthodes ultra-scientifiques de la critique historique à bases d'argumentation serrée.

Cette sentence a, en outre, l'avantage indéniable d'être irréfutable et sans réplique, car en vérité, que trouver devant des syllogismes aussi rigoureusement et indubitablement établis ?

Je suis cependant le premier à avouer loyalement que je l'ai choisi comme « repoussoir » et que la libre-pensée possède tout de même dans ses arsenaux des propositions plus sérieuses dont la pointe acérée peut devenir redoutable si on se laisse emballer par son jeu et si on la suit dans les questions analytiques de détails ; mais ces détails

s'appliquent généralement à des questions de peu d'importance, comme par exemple la date exacte, à deux ou trois ans près, de la naissance du Christ, ou le nombre d'années qu'il a vécu. L'inconvénient est seulement qu'ils choquent et parviennent parfois même à ébranler certains chrétiens plus sensitivement pieux que capables de discernement, qui ont pris la funeste habitude d'identifier la synthèse de leur foi moins avec l'esprit qu'avec la lettre de certaines indications extérieures de l'Évangile et de quelques précisions de temps et de lieu dont ne se souciaient que modérément les auteurs de leur époque.

Qu'il s'agisse du Nouveau Testament ou de l'Ancien, ce n'est pas la pointe de l'épée qu'il faut opposer à la pointe adverse des rationalistes, car à ce jeu on pourrait avoir le désavantage dans plusieurs détails, ce qui peut induire les faibles à douter du reste, mais c'est tout le poids d'une armure d'acier trempé dans un feu de trente siècles et contre elle viendront se briser comme de frêles roseaux les armes mesquinement menaçantes de l'avenir.

La fin des royaumes d'Israël et de Juda, sous les coups des monarques de Ninive et de Babylone, qui semble être un désastre aux yeux de l'histoire matérialiste, fut au contraire la grande victoire de la cause hébraïque dans l'histoire, car de petit peuple et de cité séparée qu'il était,

Israël commença à devenir alors une des forces historiques de l'antiquité et à croître progressivement dans ce rôle immense qui était dévolu à ses destinées.

Les voies de la Providence ne varient jamais et qu'il s'agisse d'individus ou de collectivités, c'est toujours dans les épreuves de feu qu'elle fait mûrir les prédestinations.

La mentalité humaine a la tendance à se détacher de Dieu et de la prière intense qui en est le trait d'union, dans la sécurité et la prospérité, car la satisfaction et surtout la satiété éloignent la crainte et tuent le désir. Or, à défaut d'amour, c'est la crainte et le désir qui rattachent la créature au créateur par la passerelle de la prière.

Le résultat des deux épreuves à Ninive et à Babylone fut différent. Sur les bords du Tigre, les dix tribus d'Israël n'y résistèrent pas et disparurent si complètement qu'on les cherche jusqu'à présent et que diverses nations modernes prétendent, sans que je sache trop pourquoi, avoir leur sang dans les veines.

Sur les bords de l'Euphrate, les autres tribus sortirent, comme les trois jeunes gens bibliques, victorieux de la fournaise de flammes et rendues plus spécialement elles-mêmes que jamais, car plus épurées des entraves temporelles et civiques qui les attachaient à la politique et à l'opportunisme matériel.

Les pèlerins passionnés qui rentrèrent à Jérusalem sous la conduite de Zorobabel étaient fait d'un métal sans alliage, façonné dans la forge des prophètes, moins une nation aux visées politiques qu'une congrégation aux vues mystiques, et c'était moins la ville et le temple matériel qu'ils étaient appelés à reconstruire que cette ville et ce temple idéal qui n'occupent aucune place dans l'espace hors du cœur humain et qui ont subsisté jusqu'à nos jours.

La Loi entière avait été écrite et codifiée par les derniers prophètes à l'usage quotidien de la masse et des individus et elle allait plier sous une discipline rigide la nouvelle communauté excluant le polythéisme centrifuge et l'opportunisme politique qui y conduisait souvent.

La loi seule sera la reine et son exécution ne sera plus confiée à des mandataires laïques. Tout y sera assujetti et Israël ressemblera à un ordre monastique régi par l'autorité ecclésiastique et attendant, dans la méditation et l'approfondissement des choses saintes, le jour inconnu mais de plus en plus proche du Seigneur unique.

Il y aura bien encore une dynastie, celles de Amonéens, issue d'un héros national et surtout religieux, mais son idéal sera bien plus messianique que civique et son caractère, en quelque sorte, sera sacerdotal.

La voix frémissante et créatrice des grands

prophètes qui, au grand air, haranguaient et électrisaient les foules exaltées, se taira ainsi que ces populaces elles-mêmes et ainsi que les aspirations centrifuges des particuliers.

Tout se concentrera autour du temple nouveau, moins splendide mais plus vénéré et devenu comme l'âme palpable de la nation et ce ne sera que sous ses portiques, ainsi qu'à l'ombre des synagogues, que se fera entendre la parole, plus discrète et comme étouffée entre quatre murs, des rabbins et des docteurs creusant les textes, exhortant à une patience fanatique et comprimée dans les tribulations par images anticipées de la félicité promise à ceux qui sauront persévérer dans la foi et rester fidèles jusqu'au bout.

Mais cette prédication se fera comme à mi-voix, entre gens qui s'entendent et se comprennent et on sentira dans cette atmosphère comme une sorte de crainte religieuse de troubler le travail intérieur de l'œuf fécondé, — maintenant dans le dernier stage de sa gestation, — et de rompre le grand silence qui devra précéder le plus auguste avènement et le plus grand événement de l'histoire du monde.

Cependant, nous avons dit que les Hébreux ont toujours été et n'ont jamais cessé d'être des matérialistes, des utilitaires aspirant surtout aux biens de la terre ; c'est même à un tel point que ce matérialisme a débordé dans la mentalité et la prédica-

tion de leurs chefs les plus spirituellement élevés, les prophètes, dans cet enchevêtrement précédemment analysé des deux concepts de la Jérusalem céleste et de la Jérusalem terrestre, dont la double perspective stimulait également leurs désirs et inspirait parallèlement leurs expressions d'une façon assez difficile à démêler.

Un revirement soudain se serait-il produit après la mort des prophètes, car sinon, comment allier cet état d'esprit avec cette nouvelle nation érigée en une sorte de congrégation destinée à des fins religieuses ?

Quand on a des visées de domination temporelle, c'est avant tout une armée qu'on cherche à fonder, on tâche d'augmenter le rayonnement politique, améliorer l'organisation et on tend à ployer tout, y compris la religion et la morale à la raison d'État. C'est du moins toujours ainsi que cela s'est pratiqué dans les annales de l'humanité et c'est ce qui semblerait le plus rationnel et le chemin le plus court. Oui, mais pas pour Israël, qui était un cas particulier et unique d'une nation ayant ses voies différentes de celles de l'humanité.

Ce que je vais essayer de faire comprendre paraîtra peut-être paradoxal pour la mentalité généralement peu profondément croyante de nos contemporains, lesquels, même lorsqu'ils n'ont pas brisé toute attache avec la religion, ont l'habitude de séparer par des cloisons étanches les

choses spirituelles des choses temporelles. Il n'en était pas de même chez les Hébreux, ou les deux ne faisaient qu'un : Jéhovah était un maître réellement vivant, auquel il fallait plaire, c'est-à-dire observer ses ordres formulés dans la Loi et principalement dans l'observance rigoureuse de cette Loi, manifeste écrit et scellé pour toujours de sa volonté. Mais comme cette volonté était toute puissante et que l'univers était censé être soumis à sa moindre injonction, une fois qu'on avait mérité sa faveur, on avait tout, on pouvait espérer littéralement tout, sans armée, sans politique et sans effort, car il était au-dessus de tout et moyennant cette condition d'obéissance exigée, il était lié par sa Promesse envisagée comme une sorte de contrat solennel et irrévocable.

Les prophètes avaient pu se délecter dans les délices anticipées de la Jérusalem terrestre avec une prédilection toute matérialiste, cette félicité temporelle n'en était pas moins pour eux *le reste*, la chose que le Tout Puissant jette gratuitement à son peuple fidèle sans en exiger d'autres efforts pour y parvenir que la stricte obéissance à ses commandements.

Il n'y avait pas chez les prophètes, comme des critiques superficiels l'ont insinué, d'atrophie patriotique et même civique, au bénéfice exclusif du sentiment religieux, bien au contraire, c'étaient des chauvins fanatiques ; mais ce que nos scepti-

ques et indifférentistes modernes ne parviennent pas à concevoir, c'est qu'ils étaient des hommes de grande foi, que leur Dieu et leur conviction religieuse n'étaient pas pour eux des abstractions vagues et inaccessibles mais des réalités concrètes et vivantes et que, par conséquent, le chemin le plus pratique et le plus court pour arriver à tout ce qu'on désire dans l'ordre spirituel et même patriotique et civique, c'était de mériter la condescendance et le bon vouloir de celui qui peut tout : « Seigneur, dites seulement une parole. »

Le développement de la même pensée, mais avec le sentiment filial et fraternel de l'amour de Dieu et du prochain en plus se trouve dans la doctrine évangélique et même sur son sommet, qui est le Sermon de la Montagne : « Cherchez avant tout le Royaume de Dieu et de sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. »

Beaucoup d'hommes, même parmi les chrétiens croyants, malgré la spiritualité bien plus élevée et les éléments de plus grand désintéressement contenus dans leur religion aspirent moins au royaume de Dieu qu'à ce « reste » qu'ils espèrent recevoir par surcroît. Ce sont souvent des désirs temporels, comme l'acquisition de la richesse, le recouvrement de la santé, la réalisation de l'amour profane, qui stimulent, non seulement leurs prières, mais des actes de charité, de piété et d'obéissance à Dieu. Si leur foi n'est pas une chose morte, il est

tout naturel et parfaitement raisonnable qu'ils espèrent, à force de se rendre agréables, par le fait de se mettre par là dans les conditions requises et d'implorer celui qui a conseillé la persévérance et la ténacité dans l'oraison, de fléchir finalement la miséricorde divine, les recommandations de l'Évangile et les nombreux exemples de ferveurs exaucées visant des sujets périssables qu'il contient les y encouragent.

Nous sommes tous, à de rares exceptions près, dans le même cas, par rapport aux choses spirituelles et divines, mais à force de demander instamment ce reste en surcroît, et surtout de régler les actes de la vie en conséquence, on arrive insensiblement à un certain degré de perfection et on se trouve, sans l'avoir cherché, possesseur d'un trésor qu'on n'avait pas sollicité.

Cependant, pour les gens moins élevés en spiritualité, un cas contraire est tout aussi possible : c'est que, ne recevant pas ce qu'ils demandent et n'étant pas à la hauteur pour apprécier ce qui leur est donné, ils se découragent, perdent la foi en la prière d'abord, en celui qu'on prie ensuite, accusent Dieu de les avoir trompés et arrivent même dans leur désespoir à nier sa providence vivante et agissante pour chacun et en chacun.

L'acquisition des avantages de ce monde a été une des principales amorces du christianisme naissant, témoin de nombreuses guérisons et toutes

les requêtes temporelles tôt ou tard exaucées de l'Évangile.

C'est assurément avec cet appât, auquel mord toujours le désir humain, que les nouveaux pêcheurs d'hommes ont fait beaucoup de pêches miraculeuses.

Mais c'est là une arme à deux tranchants, car laisser un homme supplier avec confiance, ferveur et persévérance pendant des années, modifier son existence pour être digne des complaisances divines, devenir meilleur et arriver à une sorte de dévotion artificielle, mais en somme loyale, sans finalement l'exaucer dans la chose précise qu'il demande, même en lui en accordant de plus grandes et de plus nécessaires mais dont l'élévation dépasse son niveau spirituel, c'est là ce qui constitue l'épreuve la plus redoutable que le Créateur puisse imposer à sa créature chétive. Bien peu y résistent et ceux qui y parviennent sont de ce métal dont sont faits les héros et les saints. Et ceux qui n'ont pas pris suffisamment le pli et le goût des choses spirituelles, ou auxquels la grâce n'a pas été donnée pour la surmonter, deviennent pareils à ce possédé de l'Évangile dont un démon n'a été chassé que pour laisser sa place encore toute chaude à sept autres plus forts et plus vigoureux.

C'est une question sur laquelle je ne saurais trop insister, car elle constitue le nœud vital de

cet ouvrage. La clé du mystère de la damnation, de cette énigme incompréhensible pour nous, en vertu de laquelle l'amour est générateur de la haine et le mal est engendré par le bien, ne réside qu'indirectement et postérieurement dans la faiblesse et les mauvais penchants de la nature déchue qui n'est elle-même qu'une cause secondaire. La cause première, la source, c'est la constatation par la créature de la stérilité de ses supplications et de ses appels au Créateur, fruit de l'imperfection humaine à l'égard des voies divines et constatation erronée nécessairement, mais qui n'en est pas moins réelle pour l'intéressé.

Ce n'est plus la tentation par le diable, ou par la chair, ou par le monde, mais par Dieu, la plus terrible, la plus suprême. La surmonter, c'est être en quelque sorte plus fort que l'obstination de Dieu, — souvenez-vous du symbole du songe de Jacob, étymologie du mot Israël, en hébreu « fort comme Dieu », — c'est l'épreuve des élus, qui conduit à la béatification ou à la damnation, car ne l'oublions pas, la prière est la passerelle mystique qui relie l'abîme à la cime, le fini et l'infini, le temporel et le spirituel, la créature et le Créateur. Lisez les prophètes, les Saints et même le Christ, vous verrez que c'est dans l'oraison qu'ils puisaient la force, le courage et l'inspiration, mais à condition qu'elle soit un dialogue, non un monologue, qu'elle soit un échange de substance entre deux

êtres vivants et non la tête qui frappe contre le mur et ne peut pas frapper ainsi sans limite, sans s'abîmer finalement dans ce désespoir qui est le commencement de la perdition.

Les crimes les plus épouvantables peuvent être expiés par un repentir équivalent, mais le repentir n'est compatible qu'avec l'espérance, la foi et l'amour et à défaut d'amour avec au moins le désir. Or, la prière est le pont sur lequel chevauchent ces éléments. C'est donc la véritable et la seule indispensable planche de salut et tout croule, — la foi et l'espérance, l'amour et le désir, — quand la prière se déclare en faillite, c'est-à-dire quand la tentation de Dieu a eu raison de la persévérance de l'homme.

Rien n'est plus déconcertant, plus démoralisant et plus fatal pour la conscience religieuse que cette expérience cruciale, car elle s'attaque à ce qu'il y a de plus intime dans la vie intérieure et met en péril le fil mystérieux et sensible dont la vibration mystique avertit l'âme fidèle de la présence immanente et vigilante, effective et efficace de son maître invisible.

Les insinuations du rationalisme et de la libre-pensée ne mettent en échec que des mentalités religieuses de peu de valeur, que des vies intérieures de peu de profondeur. C'est dans l'expérience personnelle d'une âme aspirante et suppliante, expirante de l'immensité de son désir et de l'élan acéré

de son espérance, face à face avec le Dieu qu'elle implore plus qu'elle ne le perçoit, que gît le vrai péril, et si cette expérience est négative, elle peut signifier le désastre, quelquefois la chute d'un astre, quand celui qui s'abandonne dans l'effusion de sa confiance se sent abandonné dans le silence de sa solitude, et quand ce n'est pas le Christ mourant sur la croix.

Il n'en est pas seulement ainsi quand l'objet des supplications sont des grâces spirituelles, il en est de même, quand elles ne visent que les faveurs temporelles, car il n'est pas donné à tous les désirs et à toutes les âmes de s'élever à l'altitude des contemplations éternelles. Si à l'assaut furieux d'un désir même terrestre, inspiré par la foi, encouragé par l'espérance, éprouvé par la persévérance, sanctifié par la ferveur et la patience, ne répond pas une réceptivité d'en haut qui exauce ou au moins explique pourquoi elle tarde à exaucer, et en quelque sorte le retient à sa hauteur, alors ce désir, en proportion directe de la hauteur à laquelle il est monté, retombe de tout son poids, comme une pierre sur celui qui l'a lancée vers le ciel hautain, et tue cette foi et cette espérance qui, dans la pensée du sujet, en étaient comme l'essai loyal.

Et alors, si on ne se relève pas encore pour essayer de nouveau et reprendre cette lutte titanique de la faiblesse intrépide avec la force toute-

puissante, ou si tous les essais renouvelés se butent contre le mur du mutisme céleste, ou si la grâce divine ne renouvelle pas indéfiniment les sources d'énergie qui tarissent, alors tout est perdu, le désir se tourne en désenchantement, l'amour en rancœur et en haine, l'espérance en désespoir, la prière en malédiction et en blasphème. Ce sont les ténèbres où ne pénètre plus la lumière, car son moindre rayon serait déjà une échelle pour l'oraison. C'est la damnation.

Mais ceci est-il possible et Dieu peut-il tenter sa créature si faible au-delà des limites qu'assigne cette faiblesse ? Étant omniscient et miséricordieux, il ne peut pas la perdre sous le prétexte téméraire d'augmenter son mérite, quand il sait exactement de combien elle est capable d'endurance. C'est l'avis de tous les théologiens et celui de la logique et je serais bien présomptueux de ne pas m'y ranger. Un avis contraire serait la supposition sacrilège que Dieu veut le mal. La chute de l'homme, comme la chute de l'ange, ne peuvent être que leur faute, et il en sera de même de la chute du peuple élu, dont nous allons nous occuper bientôt et dont l'analyse constitue le but de cette digression.

CHAPITRE VII

LE CHOIX D'ISRAEL

Personne, quelle que soit son expérience, ne saurait fournir une réponse en cette matière délicate, car ce n'est qu'à l'heure de la mort que le dernier mot entre Dieu et l'homme est prononcé en ce monde et jusqu'à ce moment solennel, rien n'est encore définitif et ce qui nous paraît être le plus grand mal et l'arrêt le plus inexorable peut être encore merveilleusement transformé en le plus grand bien et en une source de suavités indicibles : « vous pleurerez et le monde se réjouira, mais encore un peu et vous me verrez de nouveau et votre tristesse se changera en joie » dit l'Évangile de ce même dimanche où j'écris ces lignes.

Ce que nous venons de dire se rapporte à tous les hommes, mais nous avons eu principalement en vue les chrétiens croyants, qui vivent sous le règne de l'amour, essence de la doctrine chrétienne.

A plus forte raison cela nous permettra de juger

la psychologie de la crise suprême où a sombré l'élection du peuple hébreu qui vivait sous le règne de la foi et de l'espérance, mais non de l'amour et seulement animé du désir et de la crainte qui lui furent inculqués par Moïse et couvés ensuite par ses autres conducteurs spirituels.

Malgré les précautions savantes de Moïse et des prophètes et le soin méticuleux qu'ils avaient pris pour entraîner graduellement son matérialisme grossier, à travers des étapes progressives vers un idéal plus élevé, il persistait à ne voir que ce « reste en surcroît » des promesses de Jéhovah. C'était l'objet unique de ses prédilections et quand la justice divine manifestée dans la parole des prophètes a placé la liberté de son choix sur le carrefour des deux routes, ce choix ne faisait l'objet d'aucun doute.

Ce sont les biens et les honneurs de la terre qu'il désirait, et au plus vite, il fallait qu'il puisse les toucher et en jouir, et il ressemblait déjà par beaucoup de traits aux démocrates judaïsants de nos jours qui ne rêvent que d'un paradis en ce monde où l'on ne travaillera plus et où l'on se chauffera au soleil.

Seulement, la grande différence consiste dans ce fait qu'Israël, peuple de la promesse, se gardait bien d'ignorer cette promesse et il faisait fond sur elle et conséquemment sur celui qui l'avait contractée. Il se sentait en quelque sorte payé d'avance

pour faire grand cas de Jéhovah qui était pour lui non seulement « Celui qui Est », mais celui qui est tenu de remplir sa promesse. Voilà pourquoi la direction qu'il s'est décidé à suivre est si déconcertante pour la mentalité moderne, car de fait il a pris, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le chemin de la Jérusalem céleste, mais avec la ferme intention de s'arrêter à la Jérusalem terrestre, d'y rester, de s'y installer confortablement et de ne pas continuer sa route plus loin et plus haut.

Si pour d'autres hommes le temporel n'est que le moyen d'arriver au spirituel, et les biens de ce monde, selon la maxime de Loyola, pour la plus grande gloire de Dieu, pour le peuple biblique et jusqu'à un certain point même pour quelques-uns de ses prophètes, c'était l'ordre interverti.

Il ne cherchait à sa manière la gloire du Très-Haut et sa justice que pour que celui-ci lui fasse justice à son tour, ce qui signifie qu'il le comblait de toutes les prospérités et de tous les privilèges temporels pour que Dieu reconnaissant ne trouve pas de meilleure façon de se glorifier lui-même dans le ciel qu'en glorifiant sur la terre son serviteur obéissant et fidèle.

En un mot, loin de se croire seulement l'instrument choisi par l'Éternel, ce qui serait déjà une écrasante prérogative, il identifiait sa cause temporelle avec la cause spirituelle de Dieu et se faisait en quelque sorte le raisonnement de Sancho Pança :

« Je vais tâcher de servir mon maître de mon mieux et avoir l'air de partager même ses excentricités chevaleresques, bien qu'elles me paraissent parfaitement irraisonnables et absurdes, non pour l'imiter et devenir moi-même un candidat à cette chevalerie dont je me moque, mais parce qu'il m'a promis de me faire, quand il réussira, gouverneur d'une île où je pourrai me prélasser dans le confort et traiter en maître, à mon tour, les habitants. »

Par anticipation, il avait pris à la lettre dès alors la future parole de l'Évangile : « amassez-vous un trésor dans le ciel où la rouille ne le rongera pas, ni les voleurs ne le voleront. »

Bien entendu ce trésor déposé ainsi dans la plus sûre des banques devait être hypothéqué ou constituer comme une sorte de commandite sur la terre, considérée comme l'île promise à Sancho Pança, ou une sorte de Cameroun ou de Congo, que le Kaiser céleste ferait gouverner, exploiter et coloniser par ses sujets les plus méritants.

Voilà l'explication de ce paradoxe qui nous frappe dans l'histoire des hébreux des derniers siècles de l'ère païenne : c'est qu'ils prennent le train pour la Jérusalem céleste, avec le ferme dessein de descendre avec leurs valises à la station de la Jérusalem terrestre, et ils consentent même à payer leurs billets beaucoup plus cher puisque le trajet est beaucoup plus long, car ils escomptent

tromper de cette façon l'Omniscient dont ils connaissent les goûts sans les partager et augmenter ainsi leur créance sur la toute puissance, en flattant ses affinités et en tâchant d'entrer de plus en plus dans ses bonnes grâces.

Nous voyons donc qu'Israël comprenait sa vocation et sa mission d'une toute autre façon que ne les voyaient Dieu et ses principaux interprètes. Il l'envisageait même avec une mentalité assez semblable à celle de l'ennemi par excellence de Dieu, dont nous connaissons le manifeste éternel lancé à la face du Très-Haut et répercuté par tous les échos de l'histoire : « Je ne veux point servir », ce qui signifie nécessairement, en fin de compte : je veux asservir et être servi.

Ce qu'Israël voulait donc, c'était imiter le Malin, en d'autres termes faire le malin, avec le principe suprême du bien, de la justice et de la sagesse, en termes plus vulgaires et plus précis, tricher avec Dieu, spéculer sur les promesses bibliques et messianiques, comme il trichera plus tard avec les hommes et spéculera sur les promesses égalitaires et humanitaires.

Que pouvait mériter alors son zèle extérieur à se plier aux rigueurs de la loi, ses génuflexions et ses supplications ardentes ?

Israël ne méritait-il pas, pour ce crime de lèse-divinité, d'être trompé à son tour automatiquement, par l'œuvre inflexible de Dieu, se dé-

roulant depuis le commencement dans l'histoire de ce monde ?

Il serait même irrévérencieux d'appeler cela être trompé, car c'est en somme lui-même qui tombera dans ses propres filets qu'il osait tendre contre la sagesse divine.

Cependant, nous devons nous demander s'il n'y aurait pas lieu de plaider certaines circonstances atténuantes en sa faveur ? N'y a-t-il pas eu dans les descriptions prophétiques des tableaux vraiment trop alléchants de cette Terre Promise ici-bas, de cette Jérusalem terrestre qui pouvaient captiver sa sensibilité grossière et, sans autre faute de sa part que sa faiblesse naturelle et charnelle, orienter ses aspirations vers cet idéal peu élevé ? Dieu n'a-t-il pas abusé de l'infirmité humaine et n'a-t-il pas tenté son peuple au-dessus de ce que ses forces pouvaient supporter ?

Élucider cette question serait trancher le problème le plus compliqué et le plus ardu de la théologie, source future de la plupart des hérésies et dont ne viennent que très difficilement à bout les plus grands docteurs de l'Église : le problème du libre arbitre et de la prédestination.

Ceci dépasserait évidemment nos connaissances et nos moyens et sur ce terrain subtil et glissant, nous finirions sans le vouloir, par formuler quelque proposition hérétique.

Mais ce que nous pouvons dire, c'est que Moïse

et les prophètes ont parlé à leur nation, comme Dieu agit en général avec les hommes. Ils lui ont montré et décrit les deux voies, les deux buts, d'une façon égale et impartiale et, se gardant bien d'entraver sa liberté originelle, ils l'ont laissée libre d'agir, de choisir et de mériter.

Leur devoir était seulement d'éclairer la conscience du peuple quant à ce qui plaît réellement à Dieu, et cela ils l'ont fait amplement, surabondamment, jusqu'à le payer souvent de leurs têtes, ce qui n'est généralement le cas que de ceux qui nagent contre le courant de l'orgueil et des concupiscences humaines.

Les écrits prophétiques débordent d'exhortations à la pénitence, à la justice, à la charité, à l'humilité et de descriptions presque chrétiennes de la nature, de la morale et des exigences de Dieu, et les unes comme les autres font pressentir des temps messianiques tels que nous savons qu'ils furent et non tels que les Juifs aveuglés par leurs passions terrestres se les ont depuis figurés.

Si un homme averti en vaut deux, les Israélites ont été avertis sans discontinuer pendant deux siècles par toute une longue lignée de sages, de prophètes et d'écrivains sacrés. Ces avertissements étaient gradués et augmentaient en précision les règles de la pédagogie de façon à être présentés de la meilleure manière pour être digérés et assimilés sans heurts, sans brusquerie, au fur et à

mesure. Ils s'adressaient de préférence aux éléments où ils auraient dû être le plus facilement adaptables, aux déshérités et aux affligés, à ces « anavim » et « ebionim » dont la simplicité, éloignée des subtilités, des complexités et des vanités, semblait devoir être plus prompte à les recevoir, aux ancêtres des « pauvres d'esprit » évangéliques et des auditeurs du « Sermon de la Montagne » dans le cœur desquels a commencé à germer la semence chrétienne.

On avait choisi comme bouillon de culture le milieu qui avait le plus de substances nutritives pour la germination des idées nouvelles, et tous les soins ont été pris pour faire entrer progressivement dans la conscience de la race cette espèce de prélude et d'ébauche aux contours encore grossiers et inachevés du royaume de Dieu que prêchaient les précurseurs messianiques.

Mais comme il y avait de l'ivraie avec la semence des prophètes, c'est elle qui a étouffé le froment, car la glèbe israélite était réfractaire à ce qui n'était pas la mauvaise herbe des appétits charnels et Israël a persité, en dépit des remontrances fulgurantes des envoyés divins qu'il lapidait pour dénaturer leurs paroles ensuite, à voir sa vocation et son salut tout autrement qu'elle n'était tracée dans le plan de Dieu.

Le songe de Jacob luttant avec Dieu contient plusieurs symboles, dont je ne mentionnerai que

le plus simple, le plus immédiat et celui qui nous intéresse dans ce chapitre : la faible créature est de force, aujourd'hui comme naguère, à lutter contre la Toute Puissance infinie, car elle possède une arme d'acier qui, trempée longtemps dans l'amertume des larmes et le brasier des souffrances, est capable d'entamer même la cuirasse divine : c'est la prière.

Or, qu'a fait le Jacob collectif, c'est-à-dire sa postérité contenue potentiellement en lui pendant les siècles bibliques ? Gémir vers le Très-Haut sous le fouet égyptien, tomber et se relever tour à tour en implorant le pardon céleste pendant l'Exode, supplier avec David, pleurer avec Jérémie, sangloter avec Job, se désespérer dans la satiété d'une attente interminable avec l'Ecclésiaste, soupirer dans les Psaumes, aspirer et sourire à travers les larmes vers l'Idéal dans le Cantique des Cantiques, se plaindre et conjurer avec les porte-paroles de toutes ses générations depuis Abraham jusqu'au Messie.

Tout l'Ancien Testament n'est qu'un long sanglot dont les soupirs sont innombrables comme les grains de sable d'un long désir, dont le tranchant jamais émoussé cherche à forcer des portes invisibles et dont les tressaillements de crainte et d'espérance ne se comptent pas. C'est la prière concentrée et ininterrompue de millions d'hommes et qui pendant des siècles résume toute cette

moitié de la Bible. Tout ce qui s'y passe en dehors de cela ne sont que des fonctions et des contingences de l'oraison.

C'est un véritable assaut livré à la Suprême Force, Puissance et Justice, et inlassablement poursuivi par la race représentative du genre humain, et dans ce corps à corps titanique, formidable et unique dans l'histoire des hommes, aucun des deux adversaires ne parvient à avoir le dessus. Parfois on reprend du souffle, puis on continue. La persévérance de la supplication humaine ne desserre pas les dents pendant des centaines d'années, un désir qui ne vise apparemment que des choses tangibles, visibles et accessibles, mais qui est énervé, enivré et exaspéré par un parfum mystique de suavités inimaginables, pousse Israël à grimper, à se cramponner encore sur la corde lisse de la prière dont l'extrémité se perd dans les nuées du ciel.

Quel spectacle, quel tableau pour tenter le pinceau d'un maître que cet Ancien Testament avec son peuple dévoré par un désir surhumain, se consumant dans ses convulsions inextinguibles et n'y trouvant une issue que dans les spasmes séculaires d'une prière dont l'objet s'éloigne toujours à mesure qu'on l'approche, comme dans un mirage, pendant que lui le poursuit avec une âpreté d'espérance sans cesse renaissante, surnaturelle à force de persévérance indomptée !

CHAPITRE VIII

LA LITTÉRATURE BIBLIQUE

Si l'on dit que « le style c'est l'homme », on pourrait dire aussi que la littérature d'un peuple, c'est le style de ce peuple, c'est la sécrétion vivante de sa substance, de sa pensée, de son sentiment et de sa volonté persistante à travers les années et les générations successives.

Que fut la littérature biblique ?

A croire la médiocrité superficielle et exclusivement matérialiste de la critique officielle, elle fut quelque chose d'infiniment inférieur, par suite de la grossièreté et de la barbarie relative de ses formes extérieures, à la littérature grecque et romaine.

Il s'agit d'abord de s'entendre sur les mots.

Nous pouvons dire assurément que la Vénus du Capitole est supérieure à la plupart des vivants comme *beauté*, mais se trouverait-il quelqu'un qui risque d'affirmer qu'elle est supérieure comme *création* et comme *œuvre* à l'homme le plus laid ?

Cela nous conduit à une autre question, très vieille, très débattue et jamais résolue. Qu'est-ce que l'art ? Est-ce la beauté, est-ce la vérité ou la vie ?

Je crois que ce sont les trois choses réunies, mais les deux dernières sont seules essentielles, car la beauté toute seule c'est quelque chose d'artificiellement et de conventionnellement objectif, c'est quelque chose d'inutile et de mort, et pour qu'elle tienne à nos êtres intimes par les liens mystérieux de la sympathie il faut qu'elle se rattache soit à une vérité et à une vie naturelle, soit, si elle est d'un ordre supérieur, à une prescience et à une perception de notre surnature, en d'autres termes, à cette ressouvenance mystique dont parle Platon.

Ne vous est-il jamais arrivé, au contact d'un motif de musique ou d'un parfum, d'avoir une sensation quasi-extatique, comme si vous vous ressouveniez dans un éclair de quelque chose d'indiciblement suave, et n'était-ce pas le même genre de tressaillement magique déjà ressenti lorsque vous aviez aperçu, pour la première fois, derrière le regard voilé de la femme que vous deviez aimer, le centre mystique de la gravitation de vos douceurs et de vos souffrances futures ?

D'après moi, c'est là que gît la clé et le secret de tout art véritable et digne de ce nom, que je comparerais à un appareil télégraphique : la pointe acérée du rêve de l'artiste vibrant comme dans

une cire molle forme des dessins et des arabesques qui, mises dans les mêmes conditions en contact avec une pointe analogue de notre sensibilité réceptrice, y reproduisent les sensations du même songe éphémère que la technique a fixé ainsi pour la jouissance permanente des affinités accordées au même diapason.

Or, cette affinité sympathique de sentiments qui se répondent et se comprennent ne peut exister qu'entre choses vécues en réalité ou en rêve, jamais entre conventions, car ces dernières, même si elles sont les plus belles comme ouvrage, ne peuvent que faire sur nos sens extérieurs l'impression agréable d'une jolie inutilité étrangère à la perceptivité intime de notre être véritable ; mais elles ne trouveront pas un écho dans notre cœur, ni même dans ce besoin intime, qui y fait vibrer tout un concert de harpes inconnues jusqu'alors muettes, de ressouvenances harmonieuses accordées au même diapason et dont nous ne soupçonnions souvent même pas l'existence en nous.

Il y a des cœurs remarquables qui correspondent à des cordes régionales ou nationales de la sensibilité, d'autres ne sont en accord qu'avec la mentalité transitoire d'une époque déterminée et les événements qui la spécifient, mais les plus grands chefs-d'œuvre justement pour cela appelés universels et immortels sont ceux qui font vibrer le tréfond des âmes de tous les lieux et de tous les

temps, et c'est ce qui constitue leur élixir d'éternelle jeunesse, qui fait qu'ils sont toujours plus modernes que les modernes et partout d'actualité, d'opportunité et d'efficacité. Exemple Hamlet, que nous rencontrons quelquefois en entier et souvent dans beaucoup de ses éléments dans nos entourages et dans nos propres natures, Titania de Shakespeare, que quelqu'un que je connais très bien a croisé sur le chemin de sa vie et que pour son irréparable malheur et par une fatale méprise, il a prise pour la Béatrice de Dante, mais il en est revenu depuis, quoique non sans avoir perdu toutes ses illusions.

Il en est de même de l'architecture. Dans les vieilles cathédrales gothiques comme celles de Chartres ou de Séville, édifiées dans le jeûne, la pénitence et la piété extatique des ascètes-artistes, les âmes sensibles ne ressentent-elles pas une inexprimable et mystérieuse atmosphère qui correspond à une sorte de transmission télépathique par la voie de l'art, impressions qui ne se trouvent pas, quand on foule le parvis des églises modernes, même les plus artistiquement achevées comme ouvrage par des architectes objectifs, pratiques, mais pas pratiquants ?

Les guides font généralement admirer toute une suite de petits détails, quand ce qui seul importe et commande une admiration recueillie c'est l'ensemble synthétique tout imbibé de subtiles

effluves médiévales et l'essence spirituelle de cette synthèse que vous transmet à travers les vitraux et le long des architraves la pensée religieuse des ancêtres.

Je me rappelle l'émotion artistique que j'ai éprouvée un soir de vendredi saint dans la cathédrale de Séville, grâce à la combinaison harmonieuse de l'architecture, de la liturgie et de la musique chantée de Palestrina.

Il en est de même de tous les arts et de toutes les littératures. Quand un génie se trouve être cette sorte de concentration électrique de pensées et de sentiments qui sont d'un ordre universellement et éternellement humain, et quand il sait exprimer au grand jour ces éléments qui peuplent la subconscience des âmes de tous les temps, sans que ces dernières soient capables elles-mêmes d'en être les interprètes, alors il devient une sorte de révélateur, de verbe de l'humanité muette qui montre à ces siècles et à ces multitudes, comme dans un miroir, le tréfond de leurs propres préoccupations intérieures les plus graves, que les générations sentaient confusément en elles, mais sans pouvoir s'en rendre compte concrètement et encore moins être en état de les formuler.

Demandons-nous maintenant quelles sont ces littératures qui possèdent ces porte-paroles de génie dont l'esprit créateur, pareil au foyer d'un miroir concave, reflète comme un soleil illuminant

les rayons diffus et épars des pensées et des sentiments les plus vrais qui gisent dans toutes les âmes depuis les millénaires, sans qu'elles puissent se manifester autrement que par les organes les plus évolués de la race.

Est-ce la littérature grecque ou romaine, toute d'arrangements conventionnellement esthétiques et objectivement artistiques qu'on pourrait appeler le plus bel ouvrage de l'espèce humaine, qui en est la floraison ornementale, mais qui n'en est pas l'œuvre et le fruit fécond ? L'Iliade, l'Odyssée, l'Énéide, Sophocle, Euripide, Aristophane, Horace, Ovide, que ce soit de l'admirablement ouvragé, ou du techniquement raisonné, c'est parfait, mais d'une perfection tout extérieure et visuelle ou sensorielle, qui caresse voluptueusement le regard ou procure à l'entendement une gymnastique agréable, mais n'effleure même pas aucune des préoccupations intérieures et des angoisses profondes de l'être humain.

Achille, Hector, Œdipe, Andromaque vous ont-ils jamais révélé ce quelque chose de vous-même qui ne savait pas comment passer par votre gorge? Sont-ils les interprètes authentiques d'une seule de vos aspirations angoissées conscientes ou inconscientes, d'une seule de vos anxiétés, d'un seul de vos troubles, craintes ou désirs si profondément enfouis dans le secret de vos âmes et de vos cœurs que vous les sentez plus que vous ne les voyez ?

Ont-ils relevé, ne fut-ce qu'un coin de ces énigmes au milieu desquelles nous vivons, feignant de les ignorer et nous ignorant nous-mêmes, de peur d'en pleurer et d'en trembler et qui nous tourmentent, bien que nous tâchions de les recouvrir du fatras de nos occupations individuellement ou collectivement temporelles et utilitaires, comme l'autruche cache sa tête sous le sable, ou comme nous nous empressons de recouvrir de fleurs et de discours banals les tombes fraîches de nos parents et de nos amis, pour oublier que nous sommes tous de futurs cadavres ?

Non, ils ne se sont occupés que de cette mince couche de parterre fleuri qui dissimule naïvement à nos yeux d'autruche la décomposition du cercueil qui nous attend !

Même dans les choses pratiques et triviales, ils se sont rarement élevés à un ordre de psychologie immuable et applicable à tous les milieux et à tous les temps. Leurs héros, hommes ou divinités, mortels ou immortels, ne sont jamais ou bien rarement immortels dans ce sens que nous en retrouvions les principes de mentalités à toutes les époques. Ils sont Grecs ou Romains, quand ils ne sont pas de la fiction psychologique, de la fantaisie esthétique ou scénique pure, sauf peut-être Aristophane que nous retrouvons parfois dans nos folies démocratiques contemporaines. Nous ne risquons pas de reconnaître parmi nos amis des

Agamemnons, des Iphigénies, des Énées, ce sont des morts dont les gestes artistiquement et artificiellement réglés flattent harmonieusement nos regards, mais ils n'ont rien de commun avec nos joies et nos peines, nos craintes et nos espérances et il me paraît douteux qu'ils aient eu, en général, rien de commun avec les joies et les peines véritables et profondes de qui que ce soit dans l'histoire.

A part certains jongleurs modernes de jolies phrases superficielles, qui a jamais prié sur l'Acropole, car qui aurait-on pu y implorer ? La beauté toute achevée, complète, parfaite et satisfaite de l'édifice ne se prêtait même pas aux convulsions intimes du désir et de la prière.

Voilà cette fameuse littérature gréco-latine toute d'apparences, de convenances, de rythmes, de pieds, de distihons, de conventions, d'affectations, de déclamations et de circonlocutions, comme si la conscience humaine n'avait pas de troubles et d'anxiétés plus profonds que les rêveries à fleur de peau des bergères, les divagations des tribuns, quelques incestes légendaires ou adultères mythologiques, la victoire d'un athlète ou le triomphe de ces athlètes collectifs qui se nommaient Sparte, Athènes ou Rome. Elle est toute de surface et de chair périssable, et souvent n'allant même pas jusqu'à la vraie chair vive, mais s'arrêtant en chemin pour chatouiller l'épiderme et chatoyer les yeux.

Voilà cette littérature si éblouissante devant laquelle se pâment nos matérialistes et en comparaison de laquelle ils trouvent la littérature hébraïque si fruste, si nulle, si inculte, si insignifiante et si inexistante.

Cependant, si nous n'avions pas eu d'autres preuves pour croire au rôle privilégié, unique et élu du peuple d'Israël que la comparaison de la pensée écrite des Hébreux avec celle des autres nations de l'antiquité, cette seule preuve devrait déjà nous suffire pour établir que l'esprit de cette race planait comme dans une sphère plus élevée, comme dans une autre dimension de temps et d'espace que celui de toutes les civilisations de l'époque, car seul il a su dégager des floraisons charnelles, naturelles ou artificielles, civiques ou individuelles, le sens de l'homme, du monde, de Dieu et de la vie, car le premier il a su faire entendre de dessous les contingences et les futilités terrestres et utilitaires la chanson parfois rauque et barbare, mais universelle et immortelle de l'âme captive.

J'ai souvent comparé les hommes aux voyageurs d'un train dont on ne connaît ou ne croit connaître la destination que par la foi et l'espérance.

La vie humaine est pareille à la charrette fatale qui, pendant la Révolution, menait les condamnés à la guillotine.

Ce n'est pas un euphémisme, c'est la réalité.

Que sur cette charrette ou dans ce train il y ait des passagers qui prennent gaiement leur parti de l'inévitable, cela est encore compréhensible à la rigueur, mais qu'il s'en trouve qui le prennent vraiment au sérieux, que ce soit égoïstement pour eux ou soi-disant altruistement pour leurs compagnons, les aspects et les arrangements des villes ou des quartiers qu'ils traversent et où ils font des courtes haltes, quand ils savent que leur seule vraie halte sera le trépas, cela, en vérité, est fait pour stupéfier le *sage* et nous ne devons pas nous étonner qu'il appelle ces voyageurs si dénués du sens de la réflexion, qui ne constituent pas l'exception mais l'écrasante majorité du genre humain, du nom mille fois mérité de *fous*.

Mais y a-t-il au moins une excuse relative à cette folie lucide dans les distractions de la route et dans les aspects chatoyants des paysages ?

L'homme est-il comme le papillon que la vie semble accabler de ses prévenances jusqu'à lui faire oublier l'échéance prochaine, dans les dernières phases de son séjour ici-bas et que sollicitent, à son déclin, au milieu du parfum des fleurs et de l'extase du printemps les suavités éphémères des premières amours ?

C'est exactement le contraire, la mort ne se borne pas à être le terme de la vie humaine, elle est sa compagne la plus fidèle, elle ne lâche pas une minute sa future proie, pareille au bourreau

qui accompagnait jadis le condamné depuis la sentence jusqu'à la potence, à chaque détour du chemin elle se rappelle à son souvenir et ne lui dit pas seulement, mais lui montre qu'elle est là tout près, vigilante et attentive, lui enlevant un parent, un ami, une amante, un être auquel il était attaché et, à défaut de cela, une illusion, une possibilité, un aspect familier de l'existence, un rêve, une foi, une espérance, un amour, provoquant parfois même la déchéance des souvenirs attendris ou vénérés, de sorte que ce dramatique voyage se déroule à travers un véritable charnier tout imprégné d'émanations cadavériques et quand, par hasard, au milieu de ce cimetière sans cesse grandissant de tout ce qui vous fût cher, qui chaque jour davantage encercle votre route à perte de vue jusqu'à votre propre tombe, vous apercevez une fleur que vous voulez cueillir pour vous griser un instant de l'arôme de la vie dans le champ de la mort, il se trouve généralement que ce n'est qu'un mirage qui vous entraîne à travers l'orage d'inutiles passions vers le naufrage de nouvelles illusions.

Si arrivés à un âge plus avancé, nous jetons un regard en arrière, le spectacle doit être inévitablement pour tout être réfléchi celui d'une véritable et bien réelle nécropole, semée tout le long du trajet de tombes fraîches et anciennes, dans lesquelles reposent, non seulement tous les êtres

humains que nous avons chéris, mais tout ce que nous avons cru, espéré, désiré, rêvé et aimé, si l'objet de ces sentiments, comme c'est le cas pour la plupart des hommes, n'a été que terrestre, matériel et temporel, car tout ce qui est matériel et terrestre revient tôt ou tard à la matière et à la terre, tout ce qui est temporel est englouti par le temps et cela comprend, non seulement les êtres animés, mais aussi leurs idées et leurs œuvres qui ne furent que matériellement et temporellement utilitaires, par conséquent les institutions, les civilisations et les cités.

Nous ne sommes pas seulement, chacun à part, individuellement condamnés à mourir et laissés libres, en attendant, d'oublier cette fin inévitable mais lointaine en charmant nos loisirs d'occupations et de distractions d'un tout autre ordre, mais nous sommes comme ces compagnies de condamnés parqués dans une prison commune pendant la Révolution française ou la Révolution russe actuelle. Tous les jours on y tire au sort à qui le tour, nos compagnons d'infortune sont exécutés presque sous nos yeux et cela ne nous servirait à rien de dire, avec une courtoisie intéressée : « Après vous, monsieur. » Il faut suivre à la file, sans savoir ni le jour, ni l'heure, dans cette antichambre de la mort qu'est toute notre existence.

Ce tableau a beau être sombre comme la nuit qui nous entoure et nous déborde, il n'en est pas moins rigoureusement réaliste et le cauchemar que nous avons évoqué n'est pas une vie exceptionnellement malheureuse. C'est ce qu'on pousse la résignation jusqu'à appeler la vie heureuse, ordinaire, normale.

Nous n'avons parlé ni de la maladie, ni de l'infirmité, ni de la misère, ni de ces innombrables malheurs de vanité, d'amour-propre, d'orgueil, d'envie et autres infortunes factices et conventionnelles, inventées par la civilisation, le civisme et les autres idolâtries, comme si la nature ne nous avait pas suffisamment accablés d'attentions négatives. Mais nous ne pouvons pas oublier la vieillesse, réservée à tous, excepté, d'après les Grecs, à « ceux qui furent aimés des dieux », la vieillesse plus implacable que la mort, puisque c'est une mort à petit feu, où nous nous voyons graduellement déchoir et périr, non seulement dans tout ce qui nous a attaché hors de nous, mais dans notre propre substance physique et souvent intellectuelle et mentale, dans tout ce dont nous nous sommes tant enorgueillis dans notre vanité temporelle.

L'homme ne meurt pas en beauté, comme le papillon, mais en laideur, après une période plus ou moins longue de dégradation humiliante et cruelle, physiquement douloureuse parfois, moralement atroce toujours, excepté pour le croyant,

qui voit dans ce « memento mori » forcé un entraînement nécessaire et salutaire pour se détacher de la vaine poussière des affaires terrestres, une sorte de retraite de Carême avant la grande Pâques-Passage.

Mais pour l'incroyant et le païen, pour le rationaliste et le matérialiste surtout, la décrépitude ne doit nécessairement apparaître que comme la grande absurdité et le paradoxe illogique de la nature, parce qu'elle constitue une dissonance brutale et une rupture d'harmonie par rapport à cet intinct inné d'avancement et de progrès qui, en dépit de la réalité la plus crûment évidente, nous fait toujours espérer un surcroît de jouissance pour le lendemain et escompter d'invraisemblables bonheurs pour plus tard.

On ne peut rationnellement faire fond sur l'avenir (je ne parle pas des petites questions du jour au lendemain, bien entendu) que si l'on croit à des effets dans un autre monde des causes agissantes ici-bas. Si on agit ainsi en faisant profession de ne croire qu'au matériel et au temporel, on est nettement insensé. Or, comme cela a été le cas toujours chez la pluralité des hommes, nous pouvons et devons nécessairement en déduire, avec l'Ecclésiaste, que l'humanité est un peuple de fous. Non seulement cela, mais dans ce vaste asile d'aliénés, les plus relativement raisonnables ce sont encore les jouisseurs et les volages, tandis que ce sont

ceux qui font profession de raison, de vertu et d'austérité stérile, ceux qui s'arrogent le monopole d'hommes sérieux, qui sont les plus gravement atteints.

Cependant, les philosophes, comme les frivoles, qui regardent avec une sérénité forcée, consciente chez les uns, irraisonnée chez les autres, l'atmosphère de maux et de fléaux qui constitue le milieu terrestre, ne sont pas encore des fous.

L'attitude de Socrate devant la coupe de ciguë était celle d'un sage païen, aussi sage qu'il est possible de l'être quand on n'a que la résignation à opposer à la destinée.

Ce fut la vue d'un vieillard décrépit et d'une cérémonie de funérailles qui a déterminé la vocation de Sidharta Gautama, le fondateur du bouddhisme.

Ce seul trait révèle le métal dont sont faits les sages et c'est précisément l'absence de ce trait caractéristique de la Sagesse confrontée avec la réalité de la vie qui arrache à la pensée biblique cette souveraine pitié et ce hautain mépris pour l'imbécillité de ce troupeau humain qui broute l'herbe amère à la porte de l'abattoir et ne se contente pas de la brouter, — à mauvaise fortune bon cœur, — mais en fait ses délices, ses préoccupations et ses espérances.

La sagesse est un terme désuet dont on ne comprend même pas le sens à notre époque, comme on

ne le comprenait que fort médiocrement au temps des Grecs et des Romains, — je ne veux pas parler de quelques exceptions enfermées dans des tours d'ivoire, mais des mentalités ambiantes, — la sagesse n'est pas la complexité, l'érudition, la documentation, pas plus que ce que l'on appelle la culture intellectuelle.

Les savant se démènent dans des analyses contradictoires et finissent par s'y empêtrer. Le sage se meut dans une synthèse qui est la réduction à la simplicité primordiale, une et indivisible, de tous ces enchevêtrements illusoires.

C'est le nœud gordien tranché avec le glaive, puisque ce qui importe, ce n'est pas l'art pour l'art de dénouer, mais le fait de libérer les objets noués.

La sagesse est l'énonciation la plus simple de ces quelques vérités tellement évidentes que les simples n'osent pas les dire, parce qu'ils les trouvent trop simples et qu'ils craignent de trahir leur simplicité propre, tandis que les intellectuels ne daignent pas les formuler parce qu'elles ne sont pas travaillées et compliquées et qu'ils redoutent de paraître ingénus et non ingénieux.

Dans les littératures anciennes, nous découvrons quelquefois quelques étincelles de cette sagesse, mais la littérature biblique en est un incendie, et ce fût l'honneur suprême du peuple élu d'avoir su montrer au monde ses titres d'élection à lui, en se faisant le porte-parole et l'interprète unique

de ces vérités évidentes et simples, mais immémoriales et universelles, qui n'ont jamais cessé de couver sous la cendre de toutes les mentalités humaines, alors que personne d'autre n'a su exprimer et cristalliser en paroles claires et concises ce qui est enfoui à l'état latent, fluide et inexprimable dans les aspirations et les consciences de tous les stages des civilisations et de tous les âges de l'humanité.

Si nous passons une brève revue de la littérature biblique, nous la verrons toute chargée et imprégnée de ces valeurs éternelles et universelles. Nous entendrons la voix de ses poètes inspirés jaillir comme du fond même de la terre pour monter irrésistiblement jusqu'au soleil de lumière et de gloire. Pour être douée d'une pareille puissance de pénétration, cette voix est plus haute d'une octave que toutes les voix humaines et, à ce prix, nous lui pardonnerons quelques fausses notes inévitables à de telles altitudes.

D'un autre côté, si nous lisons, par exemple, Platon ou Aristote, nous n'avons pas l'impression de lire nos propres pensées inexprimées, nous ne nous disons pas que nous aurions dit cela, nous avons au contraire l'impression d'un système compliqué, nécessitant un travail cérébral considérable d'assimilation, mais quand nous parcourons l'Ecclésiaste, nous nous écrions que c'est notre propre pensée que nous n'avions pas su mettre

en paroles. Et puis, nous pensons que cela ne valait pas la peine d'être écrit, car c'est une vérité de La Palisse et que tout le monde sait ; mais, à la réflexion, nous nous demandons pourquoi nous n'avons pas su exprimer ces vérités tellement simples et pourquoi les grands philosophes qu'on nous fait tant admirer ont été tout aussi impuissants que nous à le faire. Comment est-ce possible que ces derniers ne soient pas parvenus à comprendre quelle vanité constituent leurs rêves de cités et à dégager, dans le fatras des valeurs périssables, le seul point fixe de l'univers, le seul qui nous importe à tous, qui que nous soyons, à quel âge que nous vivions et à quelle civilisation que nous appartenions ?

Ce point immuable et fixe au milieu de la tempête des intellectualismes contradictoires, la pensée d'Israël a constamment les yeux fixés sur lui et ces yeux finissent par le réfléchir comme un miroir, bien que cette image soit souvent déformée par l'imperfection de l'appareil réflecteur.

« Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. » Celui qui hante la littérature biblique est l'Ineffable, c'est l'Éternel Un, Celui qui Est. Elle semble plongée dans une continuelle vision béatifique car celui dont elle s'occupe n'est pas pour elle une espèce de rébus de la spéculation philosophique, dont on cherche vainement à saisir l'expression abstraite par un suprême effort cérébral ;

mais c'est l'Éternel, c'est l'Etre vivant, dans le commerce de qui l'on vit, dont on respire les indicibles vibrations, à qui l'on parle comme à un grand ami, et dont on attend les réponses tout naturellement, comme si la seule supputation de pareilles réponses n'était pas déjà le miracle des miracles.

A une telle fréquentation correspond un langage particulier, encore une création originale du génie israélite, totalement inconnue des anciens, le langage de l'humilité. Mais c'est un abaissement tout spécial, qui respire l'esprit de la dignité sacerdotale et n'est en rien comparable au style humble des esclaves parlant à leurs maîtres dans les œuvres païennes. C'est le prélude de l'humilité à la fois réelle et triomphale des chrétiens, future conquérante des forces et des puissances de ce monde, car elle est capable de lutter, et cela proportionnellement à son abaissement, avec la force et la puissance même de Dieu.

Lisez les Psaumes. Ce n'est pas seulement la prière incomparablement persévérante et suppliante dans le creuset brûlant de laquelle l'extrême humilité se transmue en espérance suprême, mais si nous en retranchons quelques subjectivismes relatifs à certaines idiosyncrasies judaïques qui font l'effet de s'y être glissées par hasard, c'est la prière parfaite et universelle de tous les temps résumant en elle tous les éléments indispensables

de l'oraison ordinaire : la foi, l'espérance et le sentiment de la présence attentive de Celui à qui on l'adresse, l'humilité et la crainte, le désir sans bornes et la conviction intime et infuse de l'irrésistibilité.

Tous les désirs temporels et spirituels de tous les hommes, comme de chaque homme en particulier, anxieux de pousser leur pointe acérée vers la miséricorde toute-puissante, peuvent trouver leur expression dans les Psaumes, comme si ces derniers avaient été taillés à la mesure de toutes les races, de toutes les générations, de toutes les mentalités autant collectives qu'individuelles.

Il ne leur manque que le dernier toucher de l'amour, qu'apportera le christianisme, quoique même cela, ils l'ont déjà en germe, mais de quelle hauteur ne dominent-ils pas l'antiquité, avec ses aspirations si piètres et si limitées ?

C'est simplement un drame poignant et palpitant de vie sans rien de scénique, d'apprêté et de surfait, un drame éternellement senti et vécu, aux imperfections sublimes, dont l'action dure plusieurs siècles et dont un des personnages est l'Etre suprême, non pas le « Deus ex machina » des classiques, mais le Dieu vivant et agissant, pour lequel vouloir est pouvoir. Le rôle de l'homme consiste à le fléchir, à triompher de la justice suprême et de la toute puissance absolue par la profondeur et le désarmement absolu de l'humilité

et par l'intensité surhumaine du désir plus fort que la détresse, qui parvient à escalader en quelque sorte les remparts célestes dans le spasme irrésistible de la prière.

Quelle force de génie ne faut-il pas à un peuple pour créer ainsi de toutes pièces un pareil genre littéraire, — sans emprunts à personne, car sur la surface de la terre rien de comparable n'existait à l'époque — et pour en faire son genre littéraire bien spécifiquement à lui ?

Toute la littérature biblique peut se résumer dans ces deux mots de la Messe catholique : Kyrie Eleyson.

L'Ecclésiaste nous semble avoir eu tort de dire « rien de nouveau sous le soleil », car ses pères et même strictement son propre père avaient fait entendre des accents inédits sur la terre, accents dont la force pénétrante perçait les nuages.

Il ne peut y avoir pour l'homme qu'une seule attitude logique et raisonnable, c'est l'attitude humblement agenouillée dans la poussière dont il est sorti et passionnément suppliante et espérante en l'Esprit dont il sent palpiter l'étincelle dans son cœur, attitude qu'avaient adoptée les Psalmistes et les autres écrivains sacrés d'Israël et qu'ils ont été les seuls au monde à adopter.

Tout le reste de ce qu'ont pu inventer les pauvres mortels, si insensément orgueilleux et si infatués de leurs petits embarras de moucherons

d'un jour, ce n'est que pour assourdir ce cri primordial de l'âme universelle qui s'échappe consciemment ou inconsciemment de la poitrine oppressée et angoissée : Kyrie Eleyson.

Rien ne parviendra à l'étouffer, car il est l'essence même du désir et du soupir et ces deux choses constituent la vérité intrinsèque de l'homme. Si artificiellement et contre nature le matérialisme charnel réussit à l'intercepter au passage pendant la vie, il prendra une revanche terrible dans les derniers râles de l'agonie et c'est avec usure qu'il saura se venger alors de la compression forcée que la médiocrité rationaliste lui a fait subir pendant l'existence.

CHAPITRE IX

LE LIVRE DE JOB

Ici, il ne s'agit plus de prophéties ou de révélations, mais d'une tranche de vie, d'un véritable roman psychologique, dans la plus profonde acception de ce terme.

Ce qu'on appelle aujourd'hui de ce nom, ce sont plutôt des romans physiologiques, ou souvent pathologiquement physiologiques, — la première dénomination n'étant pas de moi — mais le livre de Job, que d'ailleurs je ne regarde, pour le moment, qu'à un point de vue profane, c'est le portrait psychologique que je considère comme le plus universellement réaliste et le plus d'actualité que je connaisse.

On l'attribue à Moïse lui-même, ce qui me paraît infiniment vraisemblable, parce qu'il en résume admirablement la pensée, mais cela ne l'empêche pas d'être aussi moderne qu'il est possible de l'être.

Le drame est surtout intérieur, comme tous les grands drames l'ont toujours été, la fable n'en est pas compliquée, car ce n'est pas un roman-feuilleton. Les principaux personnages sont Dieu, Job et ses amis, mais Dieu, — autant qu'il nous est humainement possible de nous figurer le langage de l'être suprême, — est et parle véritablement en Dieu, quoique ce portrait porte plus que les autres une empreinte locale israélite. Job est d'abord Israël, tel que le père de Moïse en a conçu et moulé les destinées ; mais le génie de l'auteur y a débordé sa propre conception, car Job ce n'est pas seulement le songe de Jacob luttant contre le Tout Puissant, mais c'est l'homme universel et éternel, avec la désolation de sa misère qui est la véritable signification de sa grandeur, avec la patience de son désir, la ferveur de ses espérances, la persévérance de sa prière et la dramatique imperfection de ses défaillances qui sont les armes de sa force et de sa puissance capables de percer le cœur divin.

Enfin les amis de Job constituent le tableau peut-être le moins théologiquement profond, mais en revanche le plus psychologiquement réussi, quelque chose comme un pastel absolument moderne et d'une actualité criante. Ce sont... nos amis, beaucoup de nos amis, Français, Anglais, Allemands ou Américains, pouvant appartenir à toutes les classes sociales, mais de préférence à la

bourgeoisie intellectuelle moyenne, à ce juste milieu de tous les milieux et de tous les temps, qui se décerne volontiers le monopole de l'équilibre raisonnable et traite d'exagérations fâcheuses les envolées de l'esprit et de la perception sensitive.

Ce sont, tracés d'après nature, avec un réalisme inégalé, par le pinceau subtil d'un peintre incomparable, les prototypes achevés de ce qu'on aurait pu appeler la mentalité éternellement bourgeoise.

Il y a encore un autre personnage, mais simplement nommé, sans que son portrait soit esquissé, bien que ce soit lui, dans l'ombre, qui soit le mobile de toute l'action. C'est le diable. Si je le mentionne, c'est que les rationalistes s'en font une arme pour soutenir que toute cette histoire a une origine persane et porte les traces de la dualité divine d'Oromaze et d'Ahriman.

Ont-ils déjà oublié la chute de l'Ange et la tentation de l'Eden, qui font l'objet des premiers chapitres de la Genèse dont ils refusent également la paternité à Moïse et qu'ils voudraient rapporter aussi à une tradition postérieure, afin de pouvoir la rattacher à des sources en dehors de la révélation judéo-chrétienne ?

Le prétexte est que le diable semble discuter et marchander avec Jéhovah et que ces impies sont devenus si subitement soucieux de la dignité divine que même dans une parabole, ils ne sauraient tolérer une semblable relation, mais ils

n'en réussissent pas moins à embrouiller beaucoup de cervelles dont la pauvreté originelle, éclairée par le scepticisme moderne, est toujours prête à donner des preuves touchantes de crédulité, de confiance et d'abandon, aussitôt que le grand mot de critique historique est lâché comme un talisman irrésistible.

On a beaucoup écrit sur les amis de Job et sur cette vérité connue, vécue et éternelle de la médiocrité intellectuelle souvent rehaussée par une culture supérieure, qui a été, avec un art incomparable, comme saisie au vol dans ce qu'elle a de plus scientifique, par la création géniale de leurs personnalités distinctes et au même degré prises sur le vif.

Je fais un grand effort pour me détacher de ce sujet, car chaque phrase de ces inimitables dialogues est une sorte de cinglante satyre, qui réjouit le cœur et mérite de longs commentaires. Mais pour le problème qui nous occupe et dont le nœud dramatique approche, c'est la figure du vieux Job qui est intéressante, car elle présente un abrégé succint de presque tout ce que nous avons écrit jusqu'à ce moment.

Un vieillard, appelé saint et juste devant l'Éternel, un élu du Très-Haut, se voit sur ses vieux jours, comme récompense d'une vie de fidélité, accablé de toutes les calamités ; bien que la médiocrité rationaliste, déjà active en ce temps-là,

vienne l'inciter au désespoir ou à la révolte, bien que lui-même, parce qu'il est homme, — Ecce homo — ne soit pas exempt de ces minutes défaillantes d'abattement qu'ont éprouvées les cœurs les plus intrépides, il n'en persévère pas moins à croire et à espérer en la justice divine, qui ne peut pas ne pas exister, et si elle existe, elle ne peut pas ne pas avoir le dernier mot, et si à elle appartient cette ultime parole, elle doit être infailliblement pour lui, bien qu'il ne soit qu'un ver de terre dans le fumier, abandonné des hommes et apparemment maudit par Dieu, parce qu'il est le Juste et Dieu est la Justice, et le Juste ne peut pas être irréparablement maudit et condamné par la Justice.

Qu'il est juste, il y a deux autorités émanant de Dieu pour le lui dire, sa conscience et la Loi, avant qu'il n'ait entendu leur confirmation par la voix du ciel. Que peuvent lui importer alors les subtilisations dialectiques des imbéciles raisonnables qui mesurent la Sagesse infinie à leurs préjugés et à leur taille de pygmées ?

Dieu est suffisamment grand pour entendre la voix de la plus infime de ses créatures d'une façon aussi distincte et aussi retentissante que si c'était celle de tout l'Univers créé, avec la musique des sphères pour accompagnement. Il est suffisamment juste pour avoir compté le nombre de cheveux sur la tête du juste et ne pas permettre qu'un seul en

fut injustement arraché sans être ensuite restitué avec d'usurières compensations.

Quoiqu'il ne tressaille pas encore de joie dans ses tribulations avec saint Paul, les temps de l'amour et de l'extase n'étant pas encore arrivés, Job affronte l'épreuve et l'attaque avec le glaive de la prière, en opposant stoïquement la poignée à la souffrance et en dirigeant le tranchant acéré, purifié au feu de la douleur, vers le cœur divin et la cuirasse impénétrable qui semble le défendre. Déjà alors, il semble sûr, en esprit, sinon à la lettre, de ce que bien plus tard affirmeront les Évangiles dans les paraboles du Juge injuste ou du Voisin à la porte duquel on frappe vainement pour avoir du pain.

Une pareille image aussi à la fois paradoxalement et universellement profonde, est-elle même imaginable dans les œuvres artistiquement à fleur de peau des littératures païennes ? Y a-t-il dans la pensée écrite d'aucune littérature antique un tableau exprimant ainsi l'homme dans la collision de sa nature avec sa surnature ? L'art dramatique des anciens est-il jamais monté jusqu'aux sommets de ce Drame unique, universel, toujours de palpitante actualité, dont les personnages sont l'Homme avec sa perpétuelle misère et son éternelle espérance, la Vie avec ses inhérentes vicissitudes et ses lamentables turpitudes, le monde avec son inconstance égoïste et sa bêtise raisonnable, enfin

Dieu se dissimulant derrière l'injustice jusqu'au débordement de la coupe de souffrances, d'espérances, pour faire éclater d'autant plus triomphalement la justice et la miséricorde de sa Providence pour laquelle il n'est jamais trop tard ?

En dehors de l'Évangile, je ne crains pas de dire que l'Histoire de Job est la plus universellement et perpétuellement actuelle et humaine de toutes les œuvres écrites de l'humanité.

Puisque son esprit, son attitude mentale et spirituelle, sinon sa lettre, (car il n'y est pas question d'immortalité) sont essentiellement chrétiens, et puisque les rationalistes eux-mêmes n'ont pas jusqu'à présent réussi à l'attribuer à saint Thomas d'Aquin, ou à un autre écrivain de l'Église, nous devons en déduire logiquement, une fois de plus, que le judaïsme biblique était bien réellement le christianisme avant le Christ, que Celui qu'avaient prédit les prophètes suivant sa propre parole, n'a fait que consommer et parachever par la loi de l'amour, dont le toucher et l'empreinte sont en effet les seules choses qui manquent encore dans le livre de Job.

Mais si, pour les hommes de tous les temps, ce livre est le drame universellement vécu de la misère et du désir, confrontés avec la foi, la prière et la persévérance, si tous, et à toutes les époques de l'histoire, nous retrouvons en nous, à des degrés différents, des fragments des états d'âme si mer-

veilleusement rendus plastiques dans ce chef-d'œuvre de la pensée humaine, il n'en est pas moins, en premier lieu et probablement dans l'idée de son auteur, une saisissante synthèse des destinées de sa race.

Job, c'est le peuple élu avec la prodigieuse constance de son immense désir, dépassant tellement les aspirations les plus hautaines des royaumes et des empires de son époque en apparence beaucoup plus qualifiés pour une confiance aussi invraisemblable en un avenir providentiel au point de vue de la raison matérialiste pure.

Dieu, que toute l'écriture nous montre particulièrement sensible à la prière persévérante de la foi, quelque hautes que soient ses visées, ne l'exaucera cependant qu'après avoir éprouvé dans le creuset des souffrances la résistance de cette ferveur et de cette patience.

Les amis de Job, ce sont les nations voisines, avec lesquelles Israël est en contact historique, qui cherchent à le dissuader et à le distraire de sa vocation héroïque, en le détournant de son désir et de sa confiance humainement irraisonnée et inspirée seulement par la perception de la foi, pour l'orienter vers leurs propres modes rationalistes et utilitaires de penser, d'agir et de comprendre le sens de la destinée et de la vie.

Au cours de son épreuve purifiante, nécessaire pour faire mûrir la mission en germe, Job, comme

Israël, n'est pas inflexible et invulnérable ; l'homme individuel, comme l'homme collectif, est fait de chair et « la chair est prompte » ; il écoute les insinuations, mais il lutte ; il tombe, mais pour se relever à chaque fois et continuer à porter sa croix jusqu'au jour du Seigneur.

Il y a eu beaucoup de Jobs individuels partout et dans tous les temps, mais aucune collectivité ne pourrait être qualifiée ainsi, sauf Israël qui est le Peuple-Job.

En ce sens, on peut dire que le livre de Job est le prototype de toute la littérature biblique dont il résume l'objet, le sujet, le caractère, la couleur et l'esprit.

Si nous parcourons les pages du Vieux Testament, nous retrouvons partout le même mobile, la même raison d'être littéraire et philosophique : la lutte de la patience indomptable, du désir et de la prière avec la persévérance crucifiante des épreuves, l'homme luttant avec son Créateur, qui est le nom même d'Israël, tirant son étymologie du songe de Jacob, le père commun des douze tribus.

En moins profond, c'est le leit-motiv du livre de Tobie : un père vertueux, vénérable et rempli d'une confiance filiale en le Dieu de ses ancêtres, se trouve au soir de la vie privé de la vue et assailli par toutes sortes de misères. Son fils bien-aimé, également pieux et exemplaire, unique soutien de

sa vieillesse solitaire, est obligé de le quitter pour chercher une carrière en de lointains pays ; mais la foi et l'espérance ne quittent ni l'un ni l'autre et restent leurs compagnes fidèles dans les péripéties des pérégrinations et des tribulations apparemment sans chance d'espoir et d'issue favorable.

Mais quand la durée fixée par le Créateur pour l'endurance suppliante de ses créatures se fut épuisée, un merveilleux changement se produisit presque à vue.

Un envoyé divin travesti en mortel surgit sur le chemin du jeune homme, gagne la confiance de son cœur croyant et ingénu bien plus qu'ingénieux, l'assiste de ses conseils, lui fait guérir la cécité presqu'incurable du père et lui fait contracter un beau mariage à la fois de raison et d'inclination, avec une femme également pieuse, mais dont la première union ne fut ni heureuse, ni féconde, ce qui, aux yeux des juifs était presque un signe de malédiction.

Mais qu'importe ce petit détail aux yeux de celui qui peut tout, qui ne demande que l'abandon absolu à sa volonté avec la confiance en sa miséricorde finale, et qui ne l'a suscitée, cette stérilité, comme plus tard il fera mourir Lazare, que pour faire éclater d'autant plus manifestement sa gloire et la puissance de son bras ?

On consacrera à la prière ce qu'il y a de plus suave et de plus précieux pour deux jeunes époux

aimants qui brûlent de se jeter éperdûment dans les bras l'un de l'autre : le miel et la flamme des quatre premières nuits et journées d'amour conjugal. Et la stérilité de la fiancée disparaîtra comme a disparu la cécité du père. La famille guérie, agrandie, victorieuse des épreuves et des revers, par la seule persévérance de la prière et de la foi, avec les désirs de tous ses membres exaucés, se retrouvera plus unie et plus heureuse que jamais au vieux foyer paternel, sous les regards apaisés et bienveillants et sous le geste bénissant la postérité de cette édifiante idylle du Père qui est aux Cieux et dont la justice a le dernier mot sur la terre.

Hélas ! nous connaissons des hommes qui se sont fait vertueux de pécheurs qu'ils étaient auparavant, pour être dignes d'être exaucés par la miséricorde divine, qui l'ont implorée dans les tribulations extérieures et intimes avec la même confiance instinctive, avec la même constance inébranlable dans leur désir et la même espérance indomptable dans sa réalisation que l'heureux fils de Tobie, et qui auraient sacrifié avec une reconnaissante allégresse les prémices de quatre nuits passionnelles pour une vie de suavité et d'amour, et cependant, un archange ne leur fut pas envoyé quand il était temps et quand les roses de leurs destinées n'étaient pas encore fanées et déchues pour toujours, et un guide céleste déguisé en conseil humain n'a pas mené par la main leurs

pas timorés et hésitants sur le sentier escarpé et douloureux des altitudes alpestres qui conduisait vers la cime virginale et royale de leurs aspirations suppliantes et de leur rêve terrestre !

Quand il était temps ! Mais est-il jamais trop tard pour la puissance de Dieu et pour la persévérance d'un homme que les épreuves grandissent mais n'anéantissent point ?

La question de la capacité de la prière à vaincre l'infortune et le sort, constitue la plus cruelle des énigmes de la destinée, à laquelle chacun ne peut répondre qu'avec le fruit de son expérience intime et personnelle !

Bienheureux ceux pour lesquels elle ne fut pas négative ! Mais le sait-on jamais sûrement jusqu'à l'heure de la mort ?

Elle apparaît déjà dans la Genèse et dans l'Exode, elle transpire par tous les pores dans les Prophètes, les Psalmistes et les Hagiographes. Elle constitue la trame, — l'intrigue capitale, — du drame ou du récit dans le Livre de Job, dans celui de Tobie et la plupart des autres, tout en étant, selon les cas, plus ou moins directe ou voilée. Elle est la moelle même de toute la pensée biblique.

Existe-t-il sous le soleil un sujet plus universel, plus palpitant d'immuable actualité et d'angoissante perplexité, plus digne d'arrêter la contemplation de la pensée, la méditation du génie et l'inspiration du chef-d'œuvre ?

CHAPITRE X

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

D'après mon humble avis, le Cantique exprime une pensée dont j'essaye de dérouler la trame à travers les pages de ce livre. C'est que l'anneau intermédiaire qui relie les chaînes en apparence interrompues des phénomènes naturels et des phénomènes surnaturels, (des noumènes, si l'on préfère), c'est le grand amour profane.

Le philosophe, le métaphysicien, l'homme de science, même le théologien purement scientifique et spéculatif, malgré les prétentions qu'ils ont souvent à cet égard, ne sont pas plus proches de la vérité transcendante que les autres hommes, car la science humaine n'est nullement un vestibule des connaissances surhumaines, mais les cordes des grands amoureux profanes sont accordées d'une façon assez analogue à celle du grand mystique qui n'est en somme qu'un amoureux, lui

aussi, seulement la valeur de son objet est infiniment plus grande.

Si nous sommes un peu familiers avec les œuvres écrites des grands contemplateurs chrétiens canonisés, nous verrons que leur style et leur langage n'est guère empreint de cette rigidité et de cette austérité que leur prête généralement l'opinion des masses totalement ignorantes en ces questions. En les lisant attentivement, on a même l'impression qu'ils font un visible effort pour se retenir sur la pente qui les entraîne vers une familiarité amoureuse trop grande qui leur paraît peu compatible avec l'objet de leurs élans passionnés. On dirait des sujets ou des serviteurs épris de la fille du roi et dont la débordante passion nivellatrice est tenue difficilement en échec par les règles de l'étiquette qui sépare, mais finalement toutes les digues sont rompues devant les flots impétueux de l'amour qui enlèvent et emportent toutes les conventions leur faisant obstacle.

Remarquons que ce n'est qu'aux plus hauts degrés de l'échelle mystique qu'on rencontre l'amour pour l'Esprit divin pur. Dans la plupart des cas, l'objet est un idéal humanisé et accessible par l'imagination, comme l'humanité du Christ, la Vierge et les Saints.

C'est au moyen des facultés sensorielles qu'on arrive aux contemplations spirituelles. Or, entre le sensoriel et le sensuel, il n'y a pas d'abîme,

d'autant moins que le sensuel ce n'est pas nécessairement l'impur, le lascif et l'obscène, comme certains se le figurent.

Il n'y a qu'une différence de degré entre l'amour sacré et le très grand amour profane, différence qu'exagèrent beaucoup, par suite d'une obséquieuse conventionalité, ceux qui n'ont connu ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire l'écrasante majorité des hommes. Le fait que dans l'un l'objet est visible et palpable alors qu'il ne l'est pas dans l'autre ne veut rien signifier, car n'a-t-on pas vu des fidélités passionnément amoureuses pour des personnes mortes depuis longtemps, par conséquent, comme visibilité et tangibilité, pratiquement dans le même cas que les habitants du ciel chrétien ?

L'objection de la chasteté n'est pas beaucoup plus valable, car pour un sentiment vraiment profond, la chasteté n'est pas ce que pense le vulgaire, ce n'est pas autant l'abstention de certains gestes physiques qu'un état d'âme particulièrement pur à l'égard de l'objet aimé.

Le grand amour profane n'est jamais lubrique et érotique. Il est toujours essentiellement chaste, ce qui ne veut nullement dire qu'il soit platonique dans le sens qu'on prête généralement à ce mot.

L'amour profane, tel que l'analyse, par exemple, saint François de Salles, est substantiellement chaste et pur, bien que ce soit un amour conjugal

et sensuel, et cela ne l'empêche pas de pouvoir être immense, — même sensuellement immense, — car ce que l'on aime, dans le véritable grand amour, — à la fois sain et saint, — c'est tout l'agrégat humain de la personne conjointe, c'est-à-dire la chair dans l'esprit et l'esprit dans la chair, et cette chair devient, de cette façon, en quelque sorte sanctifiée et glorieuse et l'on s'en approche comme d'un autel où habite l'esprit.

Cela conduit à la proposition prodigieuse que le véritable grand amour profane est la seule chose de ce monde qui soit, de fait, des deux mondes et hors de la religion, qui elle aussi, n'est pas autre chose qu'un amour entre les deux mondes. C'est le seul pont que nous possédions pour les relier l'un à l'autre et pour les relier effectivement par la pratique des deux, et non par la gymnastique purement mécanique de la spéculation.

C'est tellement vrai, qu'aucun philosophe, ni scientiste n'expliquera jamais l'extraordinaire sensation de suavité comparable seulement, et plus qu'on ne le croit, à l'extase qui inonde au contact, à la vue, à l'ouïe de la personne qu'on aime d'amour. Je ne veux pas dire que cette suavité est comme la nuit et le jour par rapport à la volupté physique, mais elle ne vise pas les mêmes éléments, ce n'est pas une partie nettement définie du corps humain ou un de ses détails, mais une sorte d'émanation synthétique et impondérable d'un ensemble qu'on

perçoit sans savoir comment, mais qu'on ne voit pas, qui seule la provoque, et un observateur étranger, même le plus avisé, le plus attentif et le plus perspicace, n'est pas plus en état de remarquer quoi que ce soit, qu'il ne l'aurait été, le cas échéant, de percevoir les visions de Sainte Thérèse ou de Bernadette.

Je pourrais moi-même citer un fait dont j'ai été témoin. Un amoureux était assis dans un fauteuil de théâtre à une représentation de Wagner. Pendant l'acte, alors que l'obscurité était complète, l'objet de son amour est entré dans une loge où il n'était pas possible, physiquement, de rien voir du tout, et cependant mon voisin s'est senti instantanément envahi d'une indicible et pénétrante douceur qui ne pouvait venir d'aucune combinaison de formes matérielles, provoquant une attraction concrète et raisonnée, mais de quelque chose qui était au-delà des formes corporelles et cependant lié substantiellement à elles, de l'âme invisible, captive, mais rayonnante. Quand la lumière se fit elle trouva deux regards, ignorant totalement leur présence et leur place respective et cependant déjà plongés l'un dans l'autre comme des poignards.

« Mon âme se liquéfie sous le regard de mon bien-aimé », s'écrie la fiancée du Cantique.

Pourquoi pas les beaux yeux, mais cette chose impalpable qu'est le regard seul, quelquefois à

une distance où l'on ne distingue pas même la couleur des yeux et les formes du corps, suffit à provoquer instantanément et avec la plus indiscutable et la plus irréparable précision cette chose qu'on appelle le coup de foudre ? Et comment cela se fait-il que ce coup de foudre, qui n'a pas été préparé par aucune étude en détails ni aucune série d'observations et dont la force purement intuitive et perceptive serait plutôt de l'ordre de la clairvoyance et de la vision intérieure extériorisée, est tellement tenace et quasi-éternel dans ses suites, que dans l'existence, rien ne parviendra jamais à en effacer l'empreinte, au point que si dans la vie, on arrive même à haïr ostensiblement la personne aimée, cette haine ne sera encore que de l'amour tourné en rancœur, — et peut-être prêt, à son insu, à redevenir de l'amour ?

C'est qu'en vérité le grand amour profane, comme son frère aîné l'amour sacré, est un visionnaire, un grand voyant.

D'après la théologie chrétienne, notre âme est un souffle de la divinité, son image déformée par le péché, il est vrai, mais cependant toujours son effigie. Réaliser cette vision en son cœur, c'est donc percevoir quelque chose comme une image imparfaite de Dieu.

Quelque audacieuse que soit cette assertion, cela signifie déjà être sur le chemin d'une sorte de vision béatifique. D'ailleurs, quoique pas en ces

termes, la théologie affirme que pour arriver à la connaissance de la nature de Dieu, il faut commencer par chercher l'homme, par chercher dans l'homme sa propre signification intime et profonde. Or, en dehors de l'entraînement mystique proprement dit, ce n'est pas dans les sciences exactes, ni dans la spéculation métaphysique, mais dans le déchirement béant que fait dans nos cœurs le grand amour profane, que nous nous trouvons le plus près de notre propre révélation intérieure.

Ne nous étonnons donc pas qu'une suavité supraterrestre inonde et liquéfie quelque chose en nous qui soit inconnu de nous, sous le regard pourtant terrestre que nous aimons, car toutes proportions respectueusement gardées, cette suavité, si elle dépasse les horizons très limités des simples voluptés de la chair, c'est qu'elle est de la même nature ou plutôt de la même surnature que le ravissement des saints. Le fait que dans ce dernier cas l'objet perçu est d'un autre monde, et pas conséquemment invisible pour l'entourage, ne constitue qu'une différence plus apparente que réelle, car dans l'amour profane, le véritable objet n'est également que perçu et non vu, il appartient à un plan d'un autre monde et n'est pas perceptible pour l'entourage.

Cette suavité si indiciblement transcendante par rapport à nos capacités normales d'émotion

réside dans une personne de chair, se manifeste mystérieusement par le véhicule de la matière, mais n'est pas plus la matière elle-même que ce qui transporte d'extase les mystiques et de même il faut être dans un état spécial de lucidité, sous le coup d'une sorte de grâce d'état que donne l'amour pour la sentir et en avoir la conscience et encore plus la subconscience délicieusement submergées.

Les annales du mysticisme catholique (que d'ailleurs l'Église n'oblige pas à croire) racontent qu'il y a eu des statues de saints qui s'animaient soudain, comme envahies par un influx de vie miraculeux et se transfiguraient merveilleusement aux yeux de quelques visionnaires pendant que les autres spectateurs, souvent nombreux, continuaient à ne voir que du stuc ou du marbre et n'entendaient pas le langage de leurs lèvres de pierre.

Nous n'essaierons même pas d'éclaircir si ces visions étaient *intellectuelles* ou *imaginaires*, selon l'expression de Sainte Thérèse, objectives ou subjectives, car semblable discussion ne nous mènerait certainement à rien.

Savons-nous, en général, ce qui est objectif ou subjectif dans notre existence, simple projection d'un univers que nous ne connaissons pas ?

Rappelons-nous les paroles de Newton qui comparait les connaissances humaines à celles de quelques cailloux qu'apporte sur le rivage le flux de la mer immense.

Il n'y a qu'une chose certaine, c'est que ces visions enchanteresses étaient bien réelles pour ceux dont elles fascinaient les sens et le cœur.

De même la vision intime extériorisée de l'amour profane est bien réelle pour ceux qui consacrent leur vie à en faire leurs délices et sont prêts à lui offrir la mort comme un hommage suprême et comme cette preuve ultime que, selon les paroles mêmes de l'Évangile, l'amitié et l'affection humaine ne sont pas capables de surpasser en évidence.

C'est que l'amour profane est, lui aussi, un très grand voyant. Il fait tomber le rideau qui voile l'enclos intérieur des âmes. Il trouve et goûte un nectar de vie mystérieuse et une saveur d'immortelle suavité dans les yeux où d'autres ne constatent qu'un aspect anatomique ou esthétique et, sur les lèvres closes des statues de chair, presque aussi muettes pour le reste des hommes que celles des statues de pierre, il lit des énigmes ineffables et pénètre parfois plus profondément dans le secret des choses que « tout ce que les philosophes ont rêvé. »

Son extase est-elle imaginaire ou réelle ? Elle est certainement réelle.

Sa vision est-elle subjective ou objective ? Est-ce sa propre âme qu'il voit dans son miroir choisi pour la refléter ? Est-ce l'âme de la personne

aimée ? Est-ce une illusion ou est-ce un phénomène véritable ? Qu'est-ce qu'une illusion et qu'est-ce qu'un phénomène véritable et qui peut en tracer la frontière et établir des douanes et des tarifs pour les valeurs de l'une ou l'autre région ?

Nous voyons quelle similitude existe entre les deux types de lucidité amoureuse. C'est qu'il y a entre elles la plus étroite parenté, puisqu'elles ne sont, en vérité, que deux formes, l'une inférieure, l'autre supérieure, que prend pour se manifester la même essence transcendante.

Il s'agit, dans les deux cas, d'une sorte de besoin de sociabilité des âmes enfermées dans les prisons du mensonge charnel, qui cherchent à se faire des signes avec les matériaux plus ou moins imparfaits dont elles disposent.

C'est l'histoire de Marie Stuart qui, de la croisée entr'ouverte de son cachot, donnait et recevait des signaux avec ses partisans du dehors.

Quand ces âmes sont incarnées, elles se manifestent par la chair qui en est visiblement imprégnée pour les clairvoyants, tout en étant assez pareille à une statue pour les autres. Quand elles sont désincarnées, ou selon le dogme chrétien revêtues déjà de la robe glorieuse, elles se manifestent hors de la matière sensiblement, ou bien, en esprit seulement sans aucun intermédiaire, même subjectivement visible.

Quand il s'agit de spiritualités humaines arrivées

par leurs efforts secondés par la grâce à une grande élévation, alors leurs suréminentes affinités cherchent passionnément le commerce avec le réservoir primordial d'où est sorti le souffle de toutes les âmes, c'est-à-dire avec Dieu lui-même et n'ont pas de paix en soi, selon l'expression de saint Augustin, avant d'avoir trouvé une issue pour leur amour vers le zénith des choses.

Différence incommensurable de degrés, mais identité profonde d'essence, de substance et de procédés. L'amour sacré s'adresse à Dieu et le cherche dans le sens de la création, en commençant par celle qui nous est la plus proche, sans être pour cela la plus aisément accessible, notre propre moi. L'amour profane s'adresse à ce qu'il y a de plus divin dans l'homme, à l'effigie défigurée mais reconnaissable du même principe et se greffe, comme c'est la règle de toutes choses ici-bas, sur l'élément de la moindre résistance entre deux consciences humaines, sur l'affinité physique et cérébrale des sexes.

Voilà pourquoi, bien que les amoureux soient souvent menteurs, l'amour lui-même ne peut jamais mentir, car il est l'expression même de la vérité intérieure. Ce qu'il a de plus substantiel, de plus intime et de plus profond à dire est en dehors des paroles humaines qu'il est appelé à prononcer. Cela se trouve dans un ensemble inexprimable de gestes, d'attitudes, de petits actes insignifiants en eux-

mêmes, qui ne sont qu'une émanation de ce qu'on ne voit pas avec les yeux et ces mêmes paroles, ce sont plutôt des signes et des symboles, souvent sans grande importance extérieure, que seuls les initiés comprennent et entendent et les initiés sont exclusivement ceux qui s'aiment, même s'ils sont le plus dépourvus de qualités de l'esprit.

Il en est exactement de même dans les états d'oraison, de quiétude, d'union, d'extase des mystiques.

Dans les deux cas, ce que balbutient les lèvres est sans importance, car ce ne sont pas deux êtres matériels qui se parlent, ni un être matériel qui s'adresse à un être immatériel ; mais ce sont deux mystères intérieurs qui essaient de se transpénétrer, cherchent éperdûment, immensément cet idéal surhumain et inaccessible sur cette terre de toutes les amours, qui est la communion parfaite, absolue et qui consiste à ne plus faire qu'un, selon la parole immortelle du Christ, cette parole dont tous les grands amoureux comprennent la signification intime mieux que les théologiens et les philosophes.

Nous pouvons donc dire de l'amour profane ce que nous avons dit de la prière, il est, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, à cheval sur les deux mondes, et même si l'on préfère, il n'a qu'un pied en ce monde et l'autre dans des régions qu'on explore sous la conduite de Béatrice.

Il est une sorte de noviciat de l'amour sacré,

auquel il est comme contigu. Sans lui, la chaîne serait interrompue et il y aurait un vide entre la nature et la surnature que ni l'une ni l'autre ne supportent pas.

A l'extrémité de l'une est l'amour sacré, à l'extrémité de l'autre le grand amour profane et les deux se touchent par l'identité spécifique de leur essence.

Cependant, l'amour profane, même le plus grand, est nécessairement charnel, parce qu'il ne se manifeste que par la chair, bien que cette chair soit transfigurée aux yeux du voyant extatique par le miracle de cet amour et par le fait de ce principe impondérable dont il la voit saturée et illuminée. Il est sensuel, car les sens sont les seules lucarnes laissées ici-bas dans son cachot humide à la princesse captive, mais cette sensualité, bien qu'elle soit un obstacle insurmontable à la communion absolue, irréalisable sur nos vallées de larmes, n'est pas pour cela une tare, et encore moins un vice, car rien n'est impur pour ce qui est pur et le véritable amour n'est compatible qu'avec la pureté.

Mais en revanche, comme nous venons de le dire, cette sensualité indispensable est un obstacle à l'épanouissement suprême qui ne peut être que dans la communion parfaite et c'est ce qui donne une figure si douloureuse et si pathétique à l'amour humain. Mais en cela aussi il ressemble à son frère,

l'amour sacré. Rappelons-nous le mot de sainte Thérèse : « Je meurs de ne point mourir », ou bien : « Ne pas mourir pour souffrir ».

C'est que dans tout amour, divin ou humain, il y a un principe mystérieux, qui nous paraît contre nature parce qu'il est surnaturel : la suavité de la souffrance.

Interrogez soit un pontife de l'amour divin, soit un prêtre du grand amour humain. L'un et l'autre vous répondront que pour tous les trésors de la terre ils n'auraient pas donné le miel parfumé de leurs douleurs.

L'amour ici-bas, même s'il n'est pas terrestre, a lui aussi quelque chose de la misère et des soupirs dans l'espérance de Job. Son trône est le grabat de la chair et il lutte pathétiquement pour la pénétrer, pour la conquérir complètement, cette chair opaque et impénétrable qu'il voudrait pour ainsi dire dévorer, pour posséder pleinement sa substance intégrale et aspirer la plénitude de son essence spirituelle.

Ceux qui écrivent des traités sur l'amour sensuel, cérébral, intellectuel, moral, spirituel, etc., séparés par des cloisons étanches, sont, qu'ils me le pardonnent, ou de simples libertins, ou des aveugles qui veulent discuter sur les couleurs et les nuances.

Le véritable grand amour est total. Il fait un immense effort pour mettre en valeur toutes les

capacités, facultés et possibilités, tant charnelles que cérébrales, intellectuelles que morales et spirituelles que la vie met à sa disposition, pour en étreindre passionnément et absorber en quelque sorte tout ce que possède physiquement, sentimentalement, moralement et spirituellement, jusqu'en ses détails apparemment les plus insignifiants, l'objet de sa perceptive prédilection. Son élévation ne consiste pas à être anémique, lymphatique et rachitique, sous prétexte d'idéalisme.

Rien n'est plus faux que cette épithète « idéalisme » appliquée à l'amour, même sacré, car l'amour est toujours, en un certain sens, un carnassier dont la grande aspiration est la possession, que ce soit la possession du corps, de l'âme, de l'être entier ou même de l'Être suprême, tout cela, corps, âme et Dieu, ce sont des réalités et non des idées, tout au moins aux yeux de l'amour qui les désire.

Mais si l'amour ne peut se rapporter qu'à deux totalités, il se rapporte à deux plénitudes de ces totalités, et c'est dans l'incapacité originelle de les épuiser jusqu'à la dernière goutte, dans l'impossibilité de se fondre et de ne faire qu'un, que gît le manque de sérénité même dans les amours réalisées sur cette terre, car la sérénité n'est que dans le repos de la plénitude, tandis que l'amour vivant est, comme tout en ce monde, un perpétuel devenir. Ici aussi, il en est de même dans l'ordre sacré comme dans l'ordre profane.

L'amour est aussi, — et ceci doit être souligné, car il y a là un grand malentendu dans les appréciations humaines — le générateur par excellence de l'intelligence.

Ce que de longues années d'étude arrivent péniblement à développer, l'amour le fait émerger spontanément, par des voies inexplicables et comme transcendantes.

Pénétrant plus profondément que tous les autres sentiments dans le fond des entrailles humaines, il y éveille des facultés endormies et ankylosées. Les remuant et les faisant surgir à la surface, il tire de l'homme, sans l'avoir voulu, non seulement des trésors d'intuition et de divination se rapportant directement à lui, mais aussi toutes sortes d'autres capacités créatrices, dans tous les ordres de la pensée, même dans le domaine artistique, littéraire, philosophique, politique, social, que cet homme, après des années d'existence, se voit tout d'un coup tout étonné de posséder.

L'étymologie latine du mot « intelligence » est « intus legere » lire en dedans, c'est-à-dire lire à travers l'apparence des choses leur sens intime, profond et caché. On ne peut pas mieux définir l'intelligence, et c'est, en effet, cette faculté de dégager la vérité de l'apparence, dans tous les domaines de la vie, qui fait si piteusement défaut dans notre génération en particulier, à tant de gens réputés instruits et cultivés et considérés

comme intelligents par les masses qui ne discernent pas.

Pour être intelligent, c'est-à-dire pour apprendre à lire en dedans, à travers le fatras souvent insidieusement accumulé des formes, des mots, des conventions, des interprétations et des phrases trompeuses et stériles, quel guide plus avisé, quel entraîneur et quel professeur plus admirable est-il possible de trouver que l'amour dont l'interprétation perceptive et lumineuse des hiéroglyhes de la chair et de la matière est en quelque sorte la vocation sacerdotale et la profession éternelle ?

Il serait trop long d'énumérer toutes les œuvres de génie, tous les traits d'audace intuitive que nous lui devons dans la littérature, dans l'histoire et même dans les côtés pratiques de la vie, d'autant plus que nous ignorons souvent la provenance de celles qui n'en dérivent pas directement, visiblement, qui semblent n'avoir eu avec lui aucun rapport immédiat, mais qui n'en procèdent pas moins d'une source génératrice d'intelligence découverte et creusée par ce grand explorateur des régions souterraines, quelque part dans les profondeurs de l'âme où nul n'avait encore pénétré et que cette âme elle-même n'avait pas auparavant soupçonnée, et l'onde, libérée par l'amour, a jailli en hauteur dans la mesure de sa profondeur.

Il est stupéfiant d'entendre si souvent l'amour traité de chose puérile et futile, surtout en com-

paraison de cette vanité que sont les valeurs matérielles, temporelles, qu'elles soient individuelles ou civiques.

La faute n'en incombe pas au christianisme qui condamne certains abus funestes de l'amour, mais ne l'a jamais considéré comme une puérilité.

Nous devons cette appréciation à la place suréminente qu'occupent dans notre civilisation les réminiscences grecques et latines.

Chez les Grecs et les Romains, l'amour, qui en réalité est le fils de la souffrance engendré par le sacrifice, en même temps que le père du génie et des grandes inspirations, n'était que l'enfant volage de la débauche et de la joie.

Sous la végétation aussi luxuriante que luxurieuse des arts et des littératures anciennes, l'amour est complètement étouffé, et quoiqu'on en parle énormément, de fait et à proprement parler il n'existe pas, il a déserté ces lieux peu propices.

Et cependant l'amour est la seule chose de ce monde de vanités qui en est encore, sans être une vanité, la seule expérience temporelle digne d'être vécue, parce qu'elle n'est, comme nous l'avons dit, qu'à demi-matérielle et procède déjà des deux mondes.

C'est le même sage qui a écrit : « vanité des vanités, tout est vanité », « rien de nouveau sous le soleil », etc. et c'est ce même désabusé qui est l'auteur du Cantique qui trouvait que hors des

vérités divines tout est éphémère et qu'il n'y avait rien qui vaille la peine et l'effort en ce monde. C'est l'impeccable dissertateur du Livre de la Sagesse, c'est l'impitoyable Kohéleth qui a poussé vers les étoiles le chant le plus pur et le plus magnifique cri d'amour qui ait jamais retenti sous le soleil.

C'est que l'amour, tel que le comprend la sagesse, n'est pas du tout ce qu'appellent de ce nom les Grecs et les Romains, ainsi que leurs admirateurs de notre époque. Ce n'est ni une futilité, ni une puérilité, ni une stérilité, ni une vanité. C'est, en dehors des choses surnaturelles, et des connaissances ou perceptions de Dieu, le seul phénomène de ce monde qui ait comme un avant-goût de l'immensité et de l'éternité, au point que même un fils privilégié de la Grèce érotique y a senti passer un souffle d'en haut.

Nous ne devons pas nous étonner que l'amour occupe la place qui lui est due dans les livres canoniques de la religion, car toute religion est un amour et tout amour est une religion, à condition qu'il soit authentique et véritable et non une parodie de ce sentiment.

L'amour du Cantique correspond précisément à tout ce que nous avons essayé d'expliquer dans les pages précédentes. Il est sensuel, même immensément sensuel, ce qui est logique et conséquent quand il s'agit de deux êtres incarnés dont les sens

constituent comme les fenêtres par lesquelles ils établissent leur communication. Mais de ces lignes toutes frémissantes d'un sensualisme en quelque sorte apothéosé ne se dégage rien d'impudique ni d'obscène, seulement le frisson suprême de la chair tellement glorifiée par l'amour qu'elle est soulevée de terre et au-dessus de son ombre, après y avoir laissé tous ses éléments plus grossiers.

C'est comme ces corps glorieux et transfigurés que le dogme chrétien promet aux justes, le jour où ils s'éveilleront d'entre les morts.

Toutes proportions gardées, c'est le genre d'émotion qu'on recueille en lisant le Cantique : deux chairs humaines, non deux âmes, merveilleusement surélevées au-dessus du plan des imperfections et des infirmités, s'aimant d'un amour immense, à la fois charnel et pur.

L'accouplement de ces deux derniers adjectifs paraît être un paradoxe aux personnes qui manquent de cette capacité de discernement subtil qui consiste à lire en dedans. Ces personnes n'hésitent pas à s'appuyer sur l'autorité de l'Église dont certaines expressions semblent en apparence condamner la chair et à s'étonner que cette même Église ait admis parmi ses livres sacrés le Cantique, dont les fleurs et images sensuelles glorifiant la suavité transsubstantielle, non la volupté lascive, de ce véhicule de l'âme qui est la chair, offusquent leur inintelligente pudibonderie.

En réalité, ce n'est pas dans le Cantique, mais dans cette pudibonderie de ses détracteurs que se trouve le stigmate de la lubricité, car pour un impur, rien n'est pur, et il finira toujours par découvrir l'impureté partout, sauf dans son cœur.

N'est-ce pas la même catégorie de gens qui accusent les martyrs chrétiens de n'être que de sadiques jouisseurs ?

Jouisseurs, ils le sont, en un certain sens, car il y a une incomparable douceur à souffrir pour ce qu'on aime, mais dans ce cas tous ceux qui se dévouent et se sacrifient, tous les cœurs généreux qui se donnent, les charitables qui se consacrent aux soins des maladies contagieuses, les soldats qui meurent pour la patrie, ne seraient que d'impudiques érotomanes et de cyniques maniaques. On irait loin avec ce raisonnement.

Il est écrit dans l'Évangile « si un bras te scandalise, coupe-le, si l'œil t'est une occasion de pécher, arrache-le. »

Cela signifie-t-il que l'idéal chrétien serait une communauté de borgnes et de manchots, bien qu'en effet les sens de l'homme soient des instruments du mal, — d'ailleurs comme du bien ?

Une pareille morale, toute négative et défensive serait plus voisine du bouddhisme que du christianisme.

Aux yeux de la doctrine chrétienne, ce n'est pas dans la chair, mais dans les mauvaises pensées

et les instincts dépravés de l'homme déchu que réside le mal.

D'après cette doctrine, Dieu créa l'homme et la femme tout nus dans la splendeur de la chair qui a été, au même titre que l'âme, son œuvre admirable faite pour exprimer, faire parler, rayonner et resplendir la beauté indicible de cette âme, pour la plus grande joie des premiers conjoints auxquels il a ordonné de croître et de se multiplier.

Si l'Église condamnait en principe la chair comme telle, et non les impuretés qu'elle suggère, elle se contredirait pitoyablement, ce qu'elle ne fait jamais, pas plus qu'elle ne condamne les yeux et les oreilles à être crevés, parce que ces organes sont fréquemment les canaux de l'impudicité ; le Cantique n'est lubrique que pour ceux qui trouvent partout la lubricité, et pour ceux-là seront tout aussi suggestifs les tableaux des églises, qui représentent les demi-nudités des martyrs.

En réalité, ce qui est incomparable dans le Cantique des Cantiques, c'est que dans la littérature du monde, il constitue l'exemple unique d'un amour profane, passionnément sensuel jusque dans les expressions, les comparaisons et les images, mais où cependant aucune impureté ne vient souiller et troubler une quiétude idylique et un charme d'innocence charnelle qui a on ne sait quoi de permanent, d'immuable, de sorti du perpétuel « devenir » et d'entré vivant dans le perpétuel « maintenant » de l'éternité par une miraculeuse anticipation.

Il ne vient, par exemple, à l'idée de personne que la Shoulamite puisse vieillir, changer d'aspect, de disposition et d'humeur un jour ; il y a cependant dans ce poème touchant les deux mondes un certain « devenir » consistant dans l'effort des deux attractions passionnées pour s'enlacer plus intimement, pour s'absorber en quelque sorte l'une dans l'autre, et c'est là que se trouve principalement ce toucher humain de l'amour, que connaissent tous ceux qui se sont aimés ; à part cela, c'est le roman ingénu des roses et des rossignols qui ne se bornent pas à embaumer et à chanter, mais qui croissent et se multiplient tout aussi ingénûment et tout aussi innocemment qu'ils chantent et embaument.

Il est impossible de ne pas sentir que ce serait encore plus stupide et absurde que sacrilège de comparer la Shoulamite à une héroïne grecque ou romaine, ce serait assez difficile même de lui trouver un pendant dans les chefs-d'œuvre de l'ère chrétienne.

En revanche, on pourrait voir sa ressemblance avec la première femme dans le paradis avant la rencontre fatale car, en vérité, l'amour du Cantique n'est ni terrestre, ni céleste, il est paradisiaque.

En cela comme en tout, il est en parfait accord d'harmonie avec tout l'esprit de la Bible et semble

être une sorte de complément et d'extension de la Genèse.

C'est ainsi qu'ont dû balbutier des propos tendres et passionnés Adam et Eve dans le jardin de l'Eden, au milieu de leur peuple de fleurs et d'oiseaux, soumis aux mêmes lois que ces souverains pacifiques dans la grande et chaste sérénité du printemps des printemps de l'humanité, alors que la multiplication des hommes était compatible avec la jeunesse virginale des cœurs et que les candides voluptés des premières lunes de miel n'avaient pas de lendemains douloureux ni de désenchantement déchirant, car elles étaient accordées à l'unisson des harpes angéliques et des tressaillements de la nature, dans le ravissement des primordiales aurores, sous le geste bienveillant de la bénédiction paternelle du Seigneur.

Nous avons dit, au début de cette étude, que le Cantique ne constitue qu'en apparence une exception à l'orientation de la pensée israélite.

Nous le voyons à présent. La Shoulamite est une femme comme la Terre Promise une patrie, élevée au-dessus de la terre, mais pas arrivée jusqu'au ciel, flottant entre les deux mondes comme un corps entre deux eaux, mais participant des deux par ses affinités spécifiques.

Ce n'est ni l'idéal terrestre, ni l'idéal céleste, c'est l'intermédiaire, et je l'appellerai l'idéal paradisiaque.

Il en est ainsi de tout dans le vieux rêve des Hébreux qui ne se trouve jamais nettement en bas ou en haut, mais inconsciemment toujours en route, dans l'Exode perpétuel d'une automatique espérance et d'une gravitation ascendante. L'Eden est une sorte de ciel où l'on rencontre Dieu et les anges et c'est en même temps un lieu sur la terre arrosé par le Tigre et l'Euphrate. On débrouille difficilement où finit la Jérusalem terrestre et où commence la Jérusalem céleste et l'on finit par en dessiner une résultante, une sorte de Jérusalem paradisiaque, mélange de terre divinisée et de ciel humanisé. Les prophètes sont considérés comme des hommes, bien qu'ils agissent parfois comme des êtres supérieurs alors que beaucoup de héros païens sont censés être des demi-dieux, bien qu'ils se comportent comme de simples mortels. Les Fiancés du Cantique sont des êtres humains dont les séductions charnelles sont même décrites avec une abondance épique de détails et un charme tout oriental, mais on a cependant parfois l'impression que ce sont des corps après la résurrection qui se laissent toucher et admirer, ce qui ne les empêchera pas, un moment plus tard, de sortir par une porte fermée.

Il y a une équivoque perpétuelle entre le rêve mystique d'un universalisme religieux et celui d'un impérialisme politique de la nation israélite, entre le messianisme humain et le messianisme

divin, et c'est déjà en puissance la racine du drame de la race.

Chez ce peuple qui semblait, si on le regardait sous un angle voulu, ne vivre que pour l'au-delà, les aspirations étaient matérialistes et utilitaires prises sous un autre angle. La spéculation philosophique n'y existe pour ainsi dire pas et commence à se développer timidement seulement plus tard sous l'influence alexandrine. Elle n'est pas un produit original juif. Ce n'est pas parce qu'elle a été étouffée par la Loi, puisque nous verrons dans les siècles qui suivent la révélation chrétienne favoriser les dissertations philosophiques et même métaphysiques des docteurs. La science eschatologique paraît aussi avoir été assez rudimentaire jusqu'aux derniers temps chez le peuple anxieusement penché vers l'avenir. L'éternel se confond sans cesse avec le temporel, le spirituel avec le matériel.

C'est que l'attitude séculaire de ce peuple est la marche automatique en avant, comme sous l'inspiration d'une illumination intérieure qui le pousse et le fait se relever quand il tombe, sans qu'il se rende compte exactement du but poursuivi et de l'idéal qu'il lui faut atteindre.

Sous l'impulsion d'un désir fixe, immense et indéfini, il est perpétuellement en route avec son Arche portative et sa patrie imprécise. Il est continuellement emballé et l'on ne peut pas voir ce

qu'il y a au fond des malles, sauf une seule, la layette du futur Messie.

Rien ne semble définitif et tout est en préparation pour l'hôte illustre, celui qui doit mettre à sa place et « rétablir toutes choses ».

La vraie attitude d'Israël c'est l'attente, mais celui qu'on attend est également imprécis. Tantôt on trouve nettement le mot chez les prophètes, — c'est Dieu lui-même, — tantôt c'est le fils de Dieu, l'envoyé de Dieu, le fils de l'Homme, le serviteur de Dieu, tantôt c'est un persécuté, tantôt un conquérant dans le style romain, tantôt la conquête des âmes, tantôt celle des richesses et des honneurs, la désolation de la ruine de Daniel ou l'âge d'or de Jérémie.

Tout semble se confondre dans la pensée d'Israël, mais de cette confusion jaillissent non seulement les prophéties transcendantes, les facultés humaines et la morale de l'époque, mais des chefs-d'œuvre dont la profondeur d'ordre universel et permanent n'a pas été égalée.

Quel que soit le sujet qu'il traite, le génie d'Israël ensemble sculpter pour l'infini et l'éternité. Son pinceau sait, en quelques traits, tracer une figure qui est à la fois réaliste dans sa vérité immédiate et transcendante, car derrière cette vérité il y en a une autre, d'un ordre universel, synthétique et supérieur : la sagesse des Proverbes, la douleur, la patience et l'espérance de Job, le bel amour du

Cantique, le lyrisme patriotique de Déborah, la prière d'un désir tellement immense qu'il semble escalader le ciel des Psaumes, la médiocrité bourgeoise des amis de Job, etc. Tout cela, ce sont des créations d'une prodigieuse envergure qui semblent sortir du centre même de la terre et des dessous les plus profonds des entrailles de l'humanité.

Mais tout cela a ce caractère de quelque chose d'inachevé dans l'attente passionnée d'un événement capital qui dira le dernier mot et mettra la pierre qui couronne l'édifice. Tout semble flotter entre ciel et terre sur les ailes du désir et de l'espérance, mais dans l'accord de ces profondeurs et de ces hauteurs, il y a un gigantesque paradoxe qui nous dépasse si nous n'avons que le rationalisme pour l'expliquer.

Israël avait une autre mission à remplir que celle de polir les mots et de construire de jolies phrases pour l'amour des phrases ou de l'art. Il était la chenille au milieu des vers de terre, l'œuf historique seul fécondé, et ce qu'il a laissé entrevoir de son génie en dévoile la merveilleuse envergure toute tournée en dedans vers le problème capital de sa gestation.

La seule comparaison de la littérature hébraïque avec celle des autres nations de l'antiquité suffit, sans l'aide d'aucune suggestion de la foi, pour démontrer qu'elle était celle d'un peuple unique, dans son genre extraordinaire, vraiment celle

d'un peuple d'élection et l'on reste stupéfait devant les assertions des critiques modernes qui parlent de ce petit peuple au-dessous de tous les autres, sans culture, sans littérature et sans pensée.

Leur seule excuse est que la pensée biblique plane au-dessus de leur médiocrité rationaliste et terre à terre, — comme le gémissement de Job planait au-dessus des amis de Job, et qu'ils ne parviennent, en levant la tête, qu'à en discerner *le bout de la queue*, ce qui ne suffit pas évidemment pour éclairer leur science et leur conscience.

Laissons-les se pâmer sur les dactyles et leurs anapestes et dédaigner la voix ingénûment vibrante de la vérité et de la vie vécues. Nous avons suffisamment démontré la supériorité incomparable et manifeste de l'esprit d'Israël, — je ne parle pas du peuple comme majorité d'individus, — sur le génie borné par les limites matérielles et même civiques de toutes les nations de l'antiquité païenne.

Et ceci fait, nous pourrons, tout en élargissant notre champ d'action, continuer l'étude commencée.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER.
En guise d'introduction..... 7

CHAPITRE DEUXIÈME.
La prédestination d'Israël..... 19

CHAPITRE TROISIÈME.
La trouvaille d'Israël..... 43

CHAPITRE QUATRIÈME.
Les Prophètes et la Captivité de Babylone. 61

CHAPITRE CINQUIÈME.
L'inspiration divine des Prophètes..... 81

CHAPITRE SIXIÈME.
La Jérusalem céleste et la Jérusalem terrestre 115

CHAPITRE SEPTIÈME.
Le choix d'Israël..... 145

CHAPITRE HUITIÈME.
La Littérature biblique 155

CHAPITRE NEUVIÈME.
Le Livre de Job..... 177

CHAPITRE DIXIÈME.
Le Cantique des Cantiques..... 189

ERRATUM

Page 12, ligne 1, *lire* : de même que *au lieu de* : comme.
Page 15, ligne 11, *lire* : le physiologue et le biologue *au lieu de* : la physiologie et la biologie.
Page 32, ligne 24, *lire* : *capitaine au lieu de* : capitaine.
Page 32, ligne 28, *lire* étiquetale *au lieu de* : étiquetable.
Page 50, ligne 19, *lire* : la tiare, c'est-à-dire l'infaillibilité *au lieu de* : la tiare, l'infaillibilité.
Page 69, ligne 4, *lire* : Mais, tout comme *au lieu de* : Mais, comme.
Page 70, ligne 21, *lire* : attrayante, des *au lieu de* : attrayante des.
Page 71, ligne 8, *lire* : couronnée *au lieu de* : couronné.
Page 74, ligne 6, *lire* : brûlant, de *au lieu de* : brûlant de.
Page 74, ligne 18, *lire* : du monde, par *au lieu de* : du monde par.
Page 75, ligne 10, *lire* : éthnique *au lieu de* : éthique.
Page 83, ligne 13, *lire* : la croix, dont *au lieu de* : la croix dont.
Page 86, ligne 4, *lire* : précurseurs *au lieu de* : précurseur.
Page 101, ligne 7, *lire* : pareils *au lieu de* : pareil.
Page 103, ligne 8, *lire* : éthnique *au lieu de* : éthique.
Page 126, ligne 18, *lire* : mouraient *au lieu de* : mourraient.
Page 134, ligne 25, *lire* : Asmonéens *au lieu de* : Amonéens.
Page 150, ligne 12, *lire* : terrestre, qui *au lieu de* : terrestre qui.
Page 151, ligne 26, *lire* : en précision selon les *au lieu de* : en précision les.
Page 164, ligne 4, *lire* : qui prennent *au lieu de* : qui le prennent.
Page 170, ligne 8, *lire* : savants *au lieu de* : savant.
Page 178, ligne 10, *lire* : le rêve de *au lieu de* : le père de.
Page 182, ligne 7, *lire* : en en opposant *au lieu de* : en opposant.
Page 192, ligne 22, *lire* : à l'extase, qui *au lieu de* : à l'extase qui.
Page 195, ligne 21, *lire* : par conséquent *au lieu de* : pas conséquemment.
Page 204, ligne 11, *lire* : il y éveille *au lieu de* : y éveille
Page 206, ligne 29, *lire* : du Cantique, qui *au lieu de* : du Cantique qui.

Cette première partie de la série la *Mission du Peuple de Dieu* est profonde ; elle est sans aversion : c'est l'œuvre d'un homme étonné de nos naïvetés et de notre manque de foi.

– Malynski démontre qu'il existe une alternative de l'intelligence religieuse la plus haute la plus sagace (celle d'un S. Augustin, d'un S. Bonaventure ou d'un S. Thomas), c'est – pour reprendre à peu près l'expression de Mgr Jouin dans la RISS – *la scrupuleuse et totale absence de scrupule* » : celle-ci, celle de Lucifer et de sa horde, est la parade assurée contre celle-là, dont le défaut ou la faiblesse est, pour ainsi dire, d'être marquée au coin par des limitations morales.

– « Je ne comprends pas comment on peut considérer le *judaïsme talmudique*, – celui dont nous faisons l'expérience personnellement, — comme une continuation de l'hébraïsme biblique. Il suffit d'être un historien impartial pour le savoir clairement

– « Le Talmud (Malynski écrit Talmude) est le code le plus parfait de déloyauté érigée en principe et en devoir. Il est comme une sorte d'imitation à rebours de l'Évangile, car la littérature talmudique n'est pas passivement *amorale*, mais affirmativement et activement *immorale*. Et l'Église, rappelle Bossuet, ne s'en est jamais prise aux prédestinés déchus, mais « uniquement au *ramas de commentaires* qu'on nomme le Talmud »

– « Le Talmud n'est pas seulement un livre de non-charité, c'est un évangile d'anti-charité évangélique. C'est la parodie négative et en quelque sorte le singe de l'Évangile, au même titre que Lucifer a été appelé, par les théologiens, « le Singe de Dieu ». C'est la démocratie de « celui qui ne veut point servir », du « singe de Dieu » qui donne la main au « démos »

– « Et j'ai souvent pensé à Israël en pensant à Lucifer, car c'est le Lucifer collectif et historique. Je ne dis pas un Israélite ou même les Israélites, mais *l'esprit* d'Israël. »

Couverture : Nieuport Ni-17C. Em. de Malynski (Brevet de pilote n°209) s'est trouvé aux commandes d'un de ces appareils en 1917.

30 €
les deux volumes

ISBN : 2-84519-516-8

65289 30.00 €
La Mission du Peuple de Dieu - 1
- L'erreur du prédestiné en 2 vol -
0000001047424
MALYNSKI (Emmanuel Comte de)
E 2 ST REMI